This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 317 453

GIFT OF

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

313
D934
L

LE LIVRE
D'UN FORESTIER

DU MÊME AUTEUR

Le Médaillon, poésies. — Librairie des Bibliophiles.

La Clé des Champs, poésies (eaux-fortes de Rapin, H. Saintin et Scott). — Lemerre.

La Moussière, *roman forestier.* — Lemerre. 2e édit.

Le Tourbier, *mœurs picardes* (Dessin de Puvis de Chavannes). Savine. 2e édit.

EN PRÉPARATION :

Cœur d'enfant, étude.

L'Hortillonne, roman picard.

Poèmes de Picardie.

Les Etreintes, poésies.

Etc., Etc.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HERISSEY

LÉON DUVAUCHEL

LE LIVRE
D'UN
FORESTIER

Avec cinq reproductions de fusains

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, *rue des Pyramides*, 12
1892
Tous droits réservés.

Gift of
.....

UNIV. OF
CALIFORNIA

LA FÉE VERTE

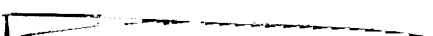
Dédicace à la Forêt de Compiègne.

A toi, Forêt, la fée aimable aux habits verts,
Pittoresque à mes yeux, bonne à mes songeries,
Qui me calmes le cœur et qui le rapatries,
A toi, je veux offrir cette prose et ces vers.

Tu m'apparais ainsi qu'une nymphe, au travers
Des guimpes dont le soir entoure tes prairies.
Mes désirs vont à toi, colombes attendries,
Et dès ton seuil, s'ouvre, au printemps, mon univers.

Elles viennent de toi, ces sylvestres pensées,
Ces graines et ces fleurs en chemin ramassées.
Reçois-les : l'art sincère et franc les réunit.

Et grave un jour mon nom sur le fût d'un beau hêtre,
A moi, qui, le premier, du fond d'un humble nid,
T'ai consacré l'ardeur de ma muse champêtre.



UNIV. OF
CALIFORNIA

Quand la pluie les retient à l'auberge, les obligeant à laisser dans un coin de leur chambre peu meublée la toile ou le panneau couvert d'un frottis hâtif durant la dernière séance en plein air, leur faisant attendre impatiemment que l'effet les ayant charmés dans quelque clairière, au bord de quelque ruisseau, se reproduise enfin, les peintres-paysagistes, pour ne pas rester inactifs, ouvrent leur album et croquent le profil de l'hôtesse occupée à gibelotter le lapin traditionnel, ou celui d'un vieux bûcheron, d'un roulier attablé près d'eux, dans la salle commune. Parfois ce sont les bêtes de la maison, — le cheval immobile à son râtelier, les vaches bruyantes à l'heure de la traite, les canards barbotant sous l'averse dans la mare voisine, — dont la portraiture vient enrichir les feuillets blancs. C'est aussi l'enseigne du modeste débit qui, souvent, profite de ce loisir forcé et reçoit un enjolivement impromptu. Il y a bien des anecdotes, vraies ou non, à ce sujet, bien des petites légendes d'atelier. De ces mauvais temps, — à quelque chose malheur du touriste est bon pour le maître

de céans ! — naissent ces étonnantes fantaisies caricaturales, ces pochades, ces charges qui illustrent les murs des hôtelleries de Barbison ou de Cernay, de Vélizy ou des bords de la Marne, de Bretagne ou d'Auvergne...

Ainsi a fait, en plusieurs saisons et en divers endroits, au nord de Paris, mais toujours regagnant un même quartier général forestier, ou, durant l'hiver, s'y reportant par le cœur et la pensée, un poète coureur des champs et des bois, pris, chaque été, sur le boulevard, à la hauteur du café de Suède, de la nostalgie des pays de verdure ; au milieu du Salon des peintres ayant aspiré après la nature pour de vrai ; s'étant plus d'une fois embarqué sans trop consulter, en passant, le baromètre de la pointe Saint-Eustache.

Il a recopié, durant les orages qui le menaçaient d'une réclusion perpétuelle, les notes prises pendant des excursions à la recherche du motif pittoresque à travers l'ancienne province du Valois, « le Valois royal », et le pays des Sylvanectes ; il a remis au net, pendant les entr'actes d'une besogne de roman, quelques pages d'impressions de campagne ; il a terminé une étude de quelque type rustique ; en un mot, il a profité, au hasard des souvenirs fixés, de tout ce que lui suggérait un peu d'imagination étayée de beaucoup d'observation.

Bien des raisons l'engageaient à se mettre au travail et à secouer la paresse buissonnière des jours de

vacances : l'attente de l'embellie ; l'envie de s'ensoleiller l'esprit, malgré les heures grises, de revoir, les yeux clos, les tableaux contemplés sous leur vrai jour, sur la cimaise veloutée des grandes allées ; le besoin nerveux de manier la plume, comme pour n'en pas perdre l'habitude, — besoin qu'on ne peut toujours contenter au retour d'une marche exténuante, alors que la fatigue oblige à vivement chercher dans le sommeil un repos réparateur des forces, — désir aussi qui fait du métier d'écrire une si douce et, à la fois, si terrible chose.

Et il se trouve que tout cela forme, au bout d'une dizaine d'années, un petit livre n'ayant d'autre prétention que d'essayer à rendre des paysages ressentis, que de se faire l'écho d'admirations panthéistiques. Journal peu cohérent, à bâtons rompus, d'un écolier naturiste.

Qui ne l'a souvent éprouvé ? Après un séjour prolongé dans un même attrayant milieu, les sensations s'émoussent ; la vision, s'habituant aux choses extérieures, n'est plus aussi soudainement ravie ; les figures des gens, dont on a d'abord, grâce à l'enthousiasme facile de l'artiste, saisi les reliefs sous un angle propice, perdent à nos yeux de leur mérite : on a sondé les caractères, entrevu les dessous... Le langage même, le patois curieux ou bizarre, n'offre plus ces bonheurs d'expressions que tout d'abord on y découvre : on y est fait ; il semble qu'on l'ait soi-même toujours parlé... Qu'importent, cependant, ces

réflexions tardives venant mettre le holà aux surprises premières, aux applaudissements, à la chaleur des approbations et des admirations ? Pourquoi s'en soucier?... C'est dans leur virginité fraîche que les impressions sont à cueillir. En art, comme en bien d'autres choses, le premier mouvement est le bon. Livrons-nous-y donc sans réserve. Le prime saut de l'émotion ne trompe jamais complètement.

I

DÉPART

2 juin.

Huit heures du matin. Le cabriolet roule par le pont et les rues, me menant à la gare.

Puisque, pendant une quinzaine au moins, j'ai répété à satiété ce distique nostalgique, produit d'une collaboration non autorisée par l'auteur de *Phèdre :*

> Oh ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts
> De l'État... de Compiègne ou Villers-Cotterets !

je me dois de disparaître pour un temps. Décemment, il faut que mon nom figure aux « Déplacements et villégiatures » du registre des « Parisiens de Paris ».

La joie de me cohuer parmi les gens qui verront le Grand-Prix me serait maigre. Par un alexandrin, le fameux : « Et s'il n'en reste qu'un... », Hugo-Prométhée s'enchaîna maintes années au roc guernesien. Mes deux vers obsesseurs, ayant des ailes à leurs pieds nombreux, m'emportent irrésistiblement. Le

cocher, sans doute, m'a entendu les murmurer en monologue : il fouette vigoureusement sa bête.

Ah ! du moins, un long regard d'au revoir, à droite, à gauche, à la ville quittée, en ce moment où, cherchant à l'oublier, je veux me refaire paysan ! Une pensée à ceux qui restent !

Sur mon passage ce ne sont partout que jeunes personnes et jeunes gens, employés « des deux sexes », se rendant au travail. Le Paris ouvrier, depuis deux heures déjà, manches retroussées, buste à l'air, sue à la peine des usines et des chantiers : il laisse le trottoir libre au Paris commerçant, léger et coquet, coquetant et caquetant.

O filles de mon quartier, de ma rive gauche : modistes, mécaniciennes, brodeuses, lingères, confiseuses, demoiselles des magasins de vente, couturières des ateliers des maisons de nouveautés, premières ou roufflonnes, mannequins ou trottins, vous me réjouissez, à présent comme toujours, par votre procession qui semble interminable ! J'ai bien choisi l'instant, en vérité, pour vous saluer et emporter de vous des regrets.

Aux Tuileries, surtout, cette quasi-séparation m'est sensible. C'est le jardin de mon enfance, — si modifié, si changé depuis lors ! Mes petites concitoyennes me disent bon voyage du coin de l'œil, surprises un peu d'un accoutrement de « paysageux », d'une valise pléthorique à en crever, d'un vêtement à la mode d'il y a belle heurette.

Ah! nous avons des souvenirs d'ombre et de verdure, de causeries sous les arbres, de promenades sur les quais solitaires et peu éclairés; — aussi bons, aussi précieux, ces souvenirs, que ceux demeurés dans le cœur des nouveaux venus de province, se ruant chez nous, béants aux alouettes que nous leur rôtissons. Nous avons des tendresses durables, nées sous ces tilleuls et ces marronniers. Il n'y a pas que de malheureuses marchandes d'amour au rabais qui s'y promènent à la nuit, razziées de temps en temps par les policiers; les amoureux honnêtes, les amoureuses émues s'y rencontrent aussi, par des hasards prémédités; bien des couples liés par l'affection réelle, ce soir, se feront par là d'interminables conduites. N'est-ce pas, jeunes filles? N'est-ce pas, mes payses?

Qu'elle est intéressante, cette arrivée, cette descente de la jeunesse active! — Moins, pourtant, que la sortie, à la fin de la journée, car la lune permet des choses que n'admet pas le grand soleil : moins d'obligation de se hâter, d'arriver à l'heure réglementaire, laisse le loisir de se faire suivre, de se tromper de route, d'abandonner sa main à un tournant de rue. On a maintes fois constaté, en vers et en prose, cet attrait fourmillant et papillotant. Qu'importe? Il s'y trouve toujours, grâce aux modes, aux quartiers différents, un peu de nouveau de détail.

J'en vois, — des plus folles, — qui sont accompagnées de commis n'osant pas encore leur donner le bras, n'en ayant pas encore le droit, de ceux-là

qu'elles rencontrent tous les jours, suivant le même trottoir des mêmes rues, dans le même sens, et qu'hier un rien a fait leur parler : des petits clercs, des calicots, des employés des contributions, ou des soyeux. Elles les plaisantent, les regardent narquoisement, flattées, caressées, tout de même, de cette cour. D'autres, de chaque côté de la chaussée, se souriront peut-être pendant des mois, sans oser, ni l'un ni l'une, franchir le Rubicon du ruisseau. Et c'est ravissant, ce fleuretage au début, ces premiers chapitres d'intrigues, ces dialogues où le passant devine des choses inspirées par leur commerce, leur état, le monde qui les rapproche, les récits de l'emploi du temps au comptoir, à vendre à guelte, — en ville, à faire la place.

Deux ou trois paires d'amis m'ont bien l'air de ne s'être pas désunies depuis la veille. On y est sur un pied d'intimité récente, mais étroite. Ça se voit : ces gens-là sont allés hier soir ouïr les concerts du Point-du-Jour, ou faire un tour au Bois. Au retour, il était tard. Et l'on ne s'est souvenu que du chemin du logis de l'amant. Et il y aura des mensonges, demain, dans les familles : des heures en plus, à cause des toilettes de bains de mer ou des layettes pressées ; la nuit passée chez une amie qui demeure dans le voisinage de la maison de travail...

Voici des blondes qui, toutes roses de joie et d'envie d'aimer, ont dû se persuader avoir perdu quelqu'un ou quelque chose pour saisir le prétexte

de mettre du noir : cela leur sied divinement... Parbleu ! c'est mon deuil qu'elles portent !... Les tailles, sveltes parfois à l'exagération, sont supérieurement mises en valeur par des costumes collants et des corsages en pots de fleur. Grand choix de chapeaux d'été en forme de cônes tronqués, immense assortiment de robes venant de paraître ; tout ça exhibé par celles occupées dans les magasins élégants ; les autres, les simples tireuses d'aiguille, filles de garçons de bureaux de ministères ou de concierges, n'ont pas encore le luxe facile. Ces grisettes-là, — réemployons ce mot si jeune, — avec leurs sacs de cuir trop petits, portent des suppléments de paquets contenant, bien sûr, le déjeuner frugal qu'on fait réchauffer sur le gaz.

A mesure que l'on avance dans les voies aboutissant à la Chaussée-d'Antin, dans la rue La Fayette, les allures de ces demoiselles paraissent plus prétentieuses, leurs poses plus étudiées dans les glaces des boutiques qui s'ouvrent. On sent la modiste qui ne se hâte pas, qui arrivera à sa boîte à l'heure où les filles de brasserie se rendent à la leur ; on distingue la caissière de la grande confectionneuse et celle du restaurant à vingt-trois sous. Quelques cocottes, mais peu : celles-là se lèvent tard ; elles n'emplissent pas encore les petites crémeries ; elles laissent le matin aux laborieuses, aux vaillantes, à celles qui, trop souvent, aspirent à les imiter : futures femmes de joie dont les auteurs sont hommes de peine.

Quelle brise de printemps lutécien, — zéphyr fleurant la poudre de riz et les vinaigres de toilette, soufflant la vertu et le vice, le froid et le chaud tout à la fois, — passe dans l'air remué par ces jupes?

Résistons à ces séductions. Ne nous attardons pas aux bagatelles du pavé. Appelé à d'autres fonctions que l'admiration des Parisiennes, dans trois ou quatre heures se déploiera sous mes yeux le verdoiement des bois épais et hauts. Ce ne seront que mœurs rustiques, qu'expressions locales, que changements survenus pendant l'hiver dans les maisons connues : mariage des uns, mort des autres, qui m'inquiéteront.

Un marchand de toiles peintes à l'huile et de papiers peints à l'eau a eu beau, tout à l'heure, en entre-bâillant ses volets, me donner la rapide vision d'un coin d'île orné de canotiers au bord de la Seine, de femmes couchées nonchalamment dans le milieu factice des boudoirs japonais; je n'y ai prêté qu'une attention médiocre. Mes amis les peintres me pardonnent! j'ai cru à un nouveau Salon, et j'ai plus ardemment souhaité d'arriver au Nord... Signe évident de mon avatar moral.

Le grand air s'engouffre par la porte de la cellule, enfin déverrouillée; le prisonnier se sent libre et son cœur se noie d'espérances, de projets, de rêves : tout lui paraît riant et beau. C'est la griserie des premiers moments d'envolement.

Pour aller manger de la verdure et me rouler

dedans, tel que les faons et les marcassins ; pour brûler demain, devant un four de charbonniers, ce que j'adorais hier, assis sur un banc de square, j'ai renoncé aux pompes des unes, — leurs élégances, — aux œuvres des autres, — leurs tableaux et leurs livres : — j'ai oublié tout ce bonheur des yeux et de l'esprit que procure la Ville.

C'est du courage, n'est-ce pas ?

II

UNE CHAUMIÈRE ET UN CŒUR

A M. et Mme E. Bérard.

Cache ta vie, a dit un sage... Il a raison.

Mon vœu, c'est d'acquérir quelque simple maison,
Discrète, sans tons crus dont le bon goût se plaigne,
Blottie en quelque coin des entours de Compiègne.
Ou village, ou hameau, qu'importe ?... Le logis
Pourrait être flanqué d'un bûcher en torchis
Et protégé du vent par la côte boisée.
On verrait la clairière à travers la croisée,
Au delà du treillage où fleuriraient les pois,
Et puis les bois, encor les bois, toujours les bois.
Les miennes près de moi vivraient parmi les poules.
Parfois, changeant d'outil, sans craindre les ampoules,
Heureux d'avoir trouvé les rimes d'un sonnet,
Louchet en mains, j'irais bêcher mon jardinet...

O les bons livres lus dans cette solitude,
O les mois dépensés à poursuivre une étude
Sans autre espoir qu'apprendre et sans projets meilleurs
Que faire une œuvre intime et voir pousser les fleurs !

Le souhait est mesquin, l'ambition est mince,
De vouloir s'enterrer au fond d'une province,
De borner à de tels repas son appétit.
Et pourtant à beaucoup ce rêve est interdit,
Comme s'il s'agissait de demeures superbes.
Mieux vaudrait envier au quartier Malesherbes
L'hôtel d'une danseuse ou d'un peintre en renom.
Paris qu'on aime et dont on souffre vous dit : Non !
Non, pas de volets verts, chers à l'auteur d'*Émile ;*
Pas de jardin : les trop rares billets de mille,
Pour assurer ton pain trouvent d'autres emplois.
Laisse là ta forêt, tes plaines du Valois...
Jamais un coin du sol de la patrie ancienne ;
Jamais de la nature à toi,... qui t'appartienne !
Pas même l'idéal bourgeois réalisé.
Jouis de la campagne en voyageur pressé
Qui reste un temps, qui part sans voir grandir la plante
Que contenait la faîne à l'éclosion lente.
Quitte le chaume où t'ont reçu de braves gens,
Honnêtes, familiers, à tes goûts, indulgents.
Vers le ruisseau natal reviens, chaque novembre,
Retrouver les tourments et le bruit dans ta chambre.

Sylphes dont l'œil caresse et dont la voix sourit,

Les désirs fous, toujours, m'ont torturé l'esprit,
Me gâtant cette joie ineffable de vivre,
Ce bon contentement d'un rien qui vous enivre
A vingt ans, à cette heure où tout cède à l'amour !
Et sans doute il faudra, lorsque viendra mon tour,
— Tant s'enracine en moi l'illusion première ! —
Mourir, ayant le cœur, sans avoir la chaumière.

1883.

III

PAR LA FENÊTRE

Saint-Jean-aux-Bois, 1881.

On m'a logé dans une pièce énorme, aux dimensions de hangar ou de grenier : une fenêtre à chaque extrémité; des murs vêtus d'une nudité lépreuse. A l'une et à l'autre de ces fenêtres, un nid d'hirondelles. En ouvrant, tout à l'heure, dès l'aube, pour voir d'où le vent soufflait, et, d'un regard, prendre connaissance des parages de mon gîte, j'ai fait tomber l'un de ces nids dont je ne soupçonnais pas l'existence.

Ce n'était certes là qu'un petit malheur, — pour moi, du moins, sinon pour les oiseaux, — mais cela a augmenté ma tristesse d'esprit. En arrivant, j'éprouvais un véritable spleen. Le temps boudait; je faisais comme lui : je lui renvoyais ses maussaderies. Mon escapade allait se borner, j'en avais peur, à un voyage autour de ma chambre, et quelle chambre ! On chercha à me consoler en me promettant pour un de ces jours prochains la fête de Saint-Hubert.

Cette nuit, le ciel s'est rasséréné. Mais ce matin, malgré l'attrait de l'atmosphère pure, je ne sors pas. Je goûte l'indicible joie de regarder le paysage, la croisée ouverte. Mai va finir. De fraîches senteurs m'arrivent des bois et des prés. C'est bon, tout de même, d'écrire en plein soleil; c'est gai, d'entendre la plume chanter son chant encourageant!

Devant moi, une maison couverte de tuiles précédée d'un jardinet et un coin du verger de l'habitation voisine, qui est le presbytère, bordent le cailloutis qui va à la ville en traversant plus de deux lieues de forêt. Dans l'écartement des toitures, une belle prairie s'aperçoit : quelques arbres fruitiers y sont plantés de-ci, de-là, variant les verts. Au delà, le relief de la colline boisée, entre deux autres routes, s'accentue. L'œil plonge dans l'épaisseur profonde des frondaisons. Les cimes des arbres sont si distinctement modelées par l'ombre et la lumière qu'on pourrait presque les compter. Le soleil joue là-dessus et y met une caresse pareille à celle d'une main sur un tapis. Quand les jours d'automne apportent sur cette apparente uniformité leurs rouilles, leurs ambres, leurs ors, cela doit être beau à reproduire.

Un paysagiste, — autre adorateur de ce coin de la vieille patrie gauloise, — m'écrit : « Fuyant les verts trop intenses de notre forêt, je peins les étangs couverts de roseaux, où fleurissent les nymphéas au cœur d'or... » Varier ses impressions, courir au-devant de la nouveauté qui émeut, c'est le rêve de

tout artiste. Celui-ci, infidèle pour un temps à ses premières sympathies sylvestres, y reviendra avant les derniers rayons d'octobre mûrissant les fruits du néflier, aujourd'hui poudré à frimas par ses fleurs.

Quelle variété de détails dans cet immense camaïeu! Mais on se lasse d'étendre sur la palette le contenu des mêmes tubes, avec seulement des nuances, des tons différents. Difficulté semblable pour varier les mots d'une même symphonie d'idées, pour éviter les redites d'images, pour écarter les répétitions de pensées. Toute la boîte à couleurs d'un riche vocabulaire devient nécessaire à l'écrivain.

Au moins d'une quinzaine de jours en retard sur les bois des environs de Paris, pour ceux-ci, plus au nord qu'ils sont et plus froids, par conséquent, le printemps paraît ne faire que de débuter. Ayant déjà admiré le renouveau de Meudon et de Sénart, c'est une double joie qui m'est permise : tels ces paysans artésiens ou flamands, — venus d'en deçà ou d'au delà de la frontière, toujours des Belges pour les gens d'ici, — qui descendent aoûter en Ile-de-France et qui contemplent une seconde fois les blés sur pied, quand ils rentrent au village natal.

Pendant que j'écris ainsi, m'extasiant, dans l'allée médiane de son enclos rectangulaire, le curé, avec des allures automatiques, va, vient, retourne, se rapproche, lisant son Bréviaire. Cette régularité de balancier me ramène forcément à lui.

Singulier type qu'offre ce prêtre de campagne.

Faites-en, si vous voulez, un obscur érudit, entouré de paperasses et de bouquins, traduisant les Pères de l'Eglise grands ou petits, méditant une théologie sorbonnienne, une scolastique moyenâgesque ; la vérité, c'est, je crois, que le poète n'a pas pris l'un de ses pareils pour modèle de l'idéal curé du village,

dont le saint ministère,
Du peuple réuni présente au ciel les vœux.

Je l'ai vu hier de près : j'ai pu l'étudier à loisir. Emacié comme un vieil ascète, il vous a de petits yeux chafouins et des lèvres imperceptibles qui lui impriment un air mauvais, rageur ; de rares cheveux blancs, qui n'ont rien de respectable, dépassent sa calotte noire salie. Son antique soutane, datant peut-être de sa première cure, hésite entre les tons verts et les bleus. Une sorte de grand cache-nez passé, déchiré, effrangé, l'enveloppe, ou mieux l'entortille, laissant voir un risible gilet de flanelle.

Je sais dans mon quartier, à Paris, un vieux prêtre vêtu presque aussi misérablement, vers qui, du moins, vont toutes les sympathies de regard des passants ; qui dès, le matin, descend acheter son repas d'ermite chez la fruitière d'à côté, tout en lisant, au grand étonnement des ouvriers qui le croisent, quelque journal au titre peu orthodoxe. En lui l'on devine un humble et sérieux savant, marchant rêveur, les mains dans les manches, à la façon du saint François d'Assise d'Alonzo Cano. Il intéresse. Il passionne.

On voudrait connaître le mystère de cette existence que tout dit honnête et remplie par le travail... Mais celui que j'ai sous les yeux en ce moment, c'est de la répulsion qu'il cause... J'entendais dire à une femme : « Pour certain, je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois [1] ! »

Vite, tournons la vue d'un autre côté.

Mes hirondelles, tandis que s'amassent sur ma table boiteuse mes feuillets noircis, ont déjà rebâti à moitié leur nid. Je n'ai garde de les chasser, quoique je ne partage pas pour cet oiseau l'espèce de vénération excessive des paysans de nos contrées. Elles s'éloignent rapidement, vont, du bout de leurs becs, ramasser de la *house* dans le chemin détrempé par la pluie ; puis elles la maçonnent, boulette par boulette, dans la baie de la fenêtre, où se sèche à mesure chaque zone de terre fraîchement plaquée. Quelle délicate, quelle fragile industrie ! Bientôt, avec un acharnement qui ne se dément pas une minute, elles auront réparé les dégâts, la démolition de leur habitation inconsidérément suspendue auprès de cette croisée, derrière laquelle, sans doute, mes voisines n'ont pas l'habitude de voir du monde.

[1] Ce bizarre personnage, qui unissait aux maigres ressources de son sacerdoce le produit de la vente de bibelots gallo-romains trouvés dans les fouilles des environs, est mort il y a plusieurs années (1891).

IV

VISION DE VERDURE

A A... D...

Votre épître m'apporte un parfum de forêt
Et de sève montant dans l'arbre qui s'éveille.
Le dernier bien-aller y sonne à mon oreille,
Sur la bête lançant la meute ou le vautrait.

Oui, vous aviez raison de croire qu'elle irait
Au cœur du forestier que la chasse émerveille,
Qui se plonge dans une ivresse sans pareille
Rien qu'au chant d'une grive ou d'un chardonneret.

Et sur mon lit où la douleur, hélas! me cloue,
Où s'irritent mes nerfs, où se pâlit ma joue,
Mon esprit a revu cent tableaux curieux.

Ah! par les couchants d'or la ramure rougie!...
Ah! le repos en haut des Grands-Monts sinueux!...
Cruel! vous augmentez encor ma nostalgie!

V

LA SAINT-HUBERT DES GARDES

Saint-Jean, 1881.

— Bah ! soyez sans crainte, monsieur, me dit une bonne femme rencontrée, après m'avoir entendu exprimer des incertitudes sur l'état de l'atmosphère : il ne pleut jamais le jour de notre fête de Saint-Hubert. Le temps s'était un tiot peu débauché, mais ce n'est rien. Vous auriez tort de repartir, croyez-m'en.

Je l'ai crue, et je m'en suis bien trouvé.

Hier dimanche, jour de la Pentecôte, deux minuscules pièces d'artillerie ont annoncé, vers le soir, la solennité de ce matin. Des gardes du voisinage avaient emprunté ces joujoux à quelque bourgeois d'un château de la plaine. A la grande joie des enfants, les canons, placés au plus prochain carrefour, — celui-là même où, tantôt, toutes les brigades réunies festineront fraternellement sur des tables de planches posées à la hâte dans l'hémicycle de feuillage, — envoyaient leurs détonations se répercuter de futaie en futaie jusqu'à l'orée des grands bois.

A deux pas de mon hôtellerie est l'église, haute, majestueuse, presque une cathédrale, placée au milieu de l'enceinte de l'abbaye indiquée par les murailles très ébréchées et par les fossés convertis en jardins et en jeu de boules. Un pont enjambe ce saut-de-loup et l'on passe sous une porte de véritable petite forteresse, percée en plein ceintre, — flanquée de deux tourelles et surmontée de mâchicoulis, s'il vous plaît ! lesquelles vont s'effritant et servent de violon, de poste, pour les vagabonds, les pauvres, les pensionnaires de l'État regagnant un séjour forcé, ayant en poche leurs frais de déplacement qui n'excèdent guère trois centimes par kilomètre. Pont-levis, herse, etc., rien ne manquait à la défense du moutier. En temps de troubles, d'invasions de seigneurs, les paysans, sans doute, se réfugiaient dans ce lieu bien clos, bien protégé, à l'ombre du grand édifice : — la poule et ses poussins. Ils leur devaient bien cette sauvegarde, à ceux dont le travail leur était tout consacré, à leurs vassaux, à leurs serfs, les heureux de la mense abbatiale ! A présent encore, l'école, la mairie, une auberge, des chaumières assez nombreuses, le petit cimetière meublent cet espace embrassé jadis de fortifications et dont une partie s'appelle toujours le couvent.

Aujourd'hui, fête carillonnée, de jeunes bouleaux dont le tronc a la blancheur des cierges et de sveltes sapins couverts de diamants de résine, forment une double haie depuis le pont jusqu'à l'entrée de la

construction religieuse. On s'est hâté de les planter pour quelques heures dans du beau sable jaune épandu nouvellement. Une pancarte, enjolivée de feuilles de peupliers qui font un cadre de cœurs, met ce mot au-dessus de la porte, entre les rainures par où passaient les chaînes, autrefois : SAINT-HUBERT [1].

L'église est ogivale, de la fin du XIIe siècle ; on y sent en maints endroits le souvenir du style roman. On procède, car elle est classée parmi les monuments historiques, à sa restauration. A l'intérieur, vers le bas, montant jusqu'à la nef, un gigantesque échafaudage se dissimule à demi derrière un voile léger de branches d'un joli effet.

Mais ce qui, en cette matinée, produit une impression délicieuse, là dedans, c'est un vol, un pépiement, un affolement d'oiseaux entrés par les vitres brisées, cachés dans les trous, sur les corniches des piliers de l'église même, ou sous les arcades des ruines de la salle capitulaire voisine. Moineaux, hirondelles, pinsons zigzaguent avec de petits cris, courent après les moucherons dans les rayons de soleil. C'est un réjouissement pour les yeux et les oreilles. Des ailes s'abattent sur les chandeliers de

[1] La vraie Saint-Hubert, plus officielle, celle des veneurs, des piqueux qui suivent la loi du sieur Du Fouilloux, a lieu en pleine époque des chasses, le 3 novembre. Elle est célébrée par des dîners de châteaux et la bénédiction des meutes. L'habitude est excellente, de ces rendez-vous de printemps entre collègues, de ces pique-niques dont l'initiative privée fixe les conditions. Il serait regrettable qu'elle disparût.

l'autel et sur la cuve baptismale, couverte de vêtements sacerdotaux prenant l'air après un long enfermement dans les armoires trop fraîches de la sacristie. D'autres ailes aussi quittent un entablement et l'on croirait qu'un oiseau sculpté, qu'une colombe apocalyptique, des ornements, soudain animée, s'envole dans un froufrou.

Une odeur de poussière se répand dans ce grand vaisseau quasi abandonné, mêlée à l'odeur des pierres et de l'humidité. On se croirait dans une grange vide, avant la moisson, une de ces retraites où, pendant les guerres de Vendée, les *Blancs* célébraient l'office mystérieusement, au fond de quelque bois. Le bon saint, fils de Hugberne d'Aquitaine et époux de Floribane de Herstal, guérisseur en titre des hydrophobes et des possédés; le patron des chasseurs, des gardes et sans doute un peu des braconniers, doit être aux anges dans ce temple antique, sauvagement habité, modestement orné. Coureur des solitudes ardennaises, il y respire encore la solitude qui lui fut chère; cette voûte ressemble plus ou moins aux arceaux des vieux chênes sous lesquels le cerf légendaire lui apparut, la croix d'or plantée sur le massacre.

Tout, au dehors, flamboie. Cette risette de soleil m'a remis de mon mal d'esprit.

Au hasard, je vais.

Voici l'emplacement des étangs, à l'époque « des seigneurs ». Le marécage est converti en prairies, en

cultures : le terrain labourable est rare dans les enclaves forestières.

Quelques chaumines, gardées par un mâtin féroce, adorablement placées au point de vue du paysagiste, mais qui doivent être terriblement enveloppées par les brouillards d'octobre, se montrent au fond de cette cuvette, à l'ombre d'une hêtrée où s'enfonce une sente large comme les deux mains.

Une nuit verte se fait au-dessus de moi, avec de brusques infiltrations de lumière tombant sur la mousse et l'herbe rare. Carrefour des Naïades, m'indique un poteau aux ailes multiples désignant des routes. Ce nom d'êtres fabuleux ayant pour domaine les ruisseaux, les lacs, les fontaines, perpétue évidemment le souvenir de l'étang voisin. Certes, ça manque de divinités, aquatiques ou autres, pour le boulevardier. Mais étant donné que ces diaphanes figures n'existèrent jamais que dans l'imagination des poètes d'un peuple déifiant toutes choses, rien n'empêche un poète, par pure fantaisie, de les évoquer un instant et de les voir aussi réellement que les ont vues les Virgile et les Ovide.

Si les déesses sont aussi absentes que les belles mortelles, les oiseaux, eux, emplissent en foule les branches. Quels motifs embrouillés et compliqués ainsi que des arabesques de notes claires, pleuvent en pluie joyeuse !

Près d'un autre hameau, j'ai longé la palissade d'une plantation, enclos protégeant la croissance des

jeunes arbres de la gourmandise des chevreuils, friands des pousses tendres. Les cris rauques des coqs faisans dominent tout autre bruit, tandis que les faisandeaux, nouvellement sortis de leur coquille, font des repas d'œufs de fourmis. Des lapins traversent le chemin, dérangés par mon passage de leur toilette ou de leur régal de serpolet.

Les cloches annoncent la fin de la messe. Sans pratiquer la poésie fausse des romances de piano, comment n'en pas trouver agréable, durant un instant, le son qui arrive, régulier, à travers les vibrations onduleuses de l'air? On songe à Rousseau : il aimait cette chanson des cloches. Et une pensée à Rousseau est de circonstance dans cet isolement où l'homme, débarrassé pour un temps des soucis, jouit du loisir de se replier sur soi-même, d'analyser ses sentiments.

Cette musique, jetée par bouffées, me fait me rapprocher du village. Voilà qu'un point noir se montre, grossit, augmente, sur la clarté blonde du caillou tis. Cela devient presque une foule. C'est la procession qui termine la cérémonie par une visite à un calvaire sous bois. Tout le monde se prosterne autour de la croix, au milieu d'un cercle de sapins et dans l'entaille du talus. Le curé de la paroisse, renforcé d'un prêtre venu des environs pour sermonner extraordinairement et conter la légende du loup enragé tué par un chasseur d'ici qui avait foi en saint Hubert, et les chantres, dont les pantalons noirs dépassent

les surplis blancs, appellent sans doute les bénédictions du patron sur les préposés forestiers et sur le gibier, les deux parties adverses.

Puis on revient. Les pompiers en grande tenue sont précédés de deux sapeurs étranges, à bonnets à poil, à barbes rébarbatives, à haches qui ont l'air de vouloir, d'un coup, pratiquer un abatis général. On n'en fait plus, de ses sapeurs-là ! Seule, par bonheur pour les archéologues, certaine enseigne qui se voit à Paris, au-dessus de la boutique d'un marchand de vin, du côté de la halle au blé, en reproduit l'image fidèle. Je les regarde à deux, à trois fois, ces sapeurs et ces barbes, les uns portant les autres. Muse des bois et des accords champêtres ! il semble qu'elles sont postiches, ces barbes prodigieuses, prestigieuses !... Elles le sont en effet ; rien n'est plus certain. Les gaillards ont la face plus glabre, plus lisse que la bille d'un beau hêtre. Mais puisque, de toute éternité, qui a dit sapeur a dit barbu, énormément barbu, en coiffant le classique cylindre de peau de lapin, ils ont paré leurs joues et leurs mentons de cet ornement hirsuteux les douant d'une gravité comique.

Quelques bourgeois, une quarantaine de gardes, dont les uns portent la châsse aux reliques et tiennent les cordons du dais, les membres de la Société de secours mutuels, des boquillons endimanchés suivent le clergé. On tire de nouveau quelques salves, et les excellents agents commis à la police de la forêt, ces braves soldats-paysans à qui l'Administration ne

donne pas les moyens de renouveler souvent un pareil extra, vont s'attabler, tout en liesse, trinquant, rieurs, libres, dans l'immense salle de verdure.

Moi, j'ai été ouïr, de mon côté, sous le couvert, la messe du bienheureux saint Hubert, chantée par les nids.

SOIR DE FÊTE

Même jour.

Quelle soirée ! Je n'en oublierai jamais la douceur reposante.

Laissant les gens festoyer dans le cabaret, — non bruyants, cependant, car la forêt rend calme, — sombre, disent ceux de la plaine, — mais encombrants pour qui cherche l'isolement, très interrogateurs devant une figure nouvelle, — mon dîner pris, je suis retourné dehors.

Le crépuscule venait lentement, paresseusement, comme pour se faire mieux goûter. Le soleil, disparu, laissait après lui une lueur tendre, d'une nuance jaunâtre de rose-thé, qui couvrait tout l'occident.

Un petit chemin s'offrait, longeant les prés, vers l'est. Il entre un peu sous bois, laissant, à droite, un mince rideau qui le sépare des terres cultivées. Des ronds-points formés par des hêtres magnifiques, de ces arbres qui, selon la belle expression locale, poussent avec orgueil, se dessinaient de loin en loin dans une coupe commencée. Ainsi placés, cinq ou six de ces fûts étaient parfois à demi perdus dans l'ombre

tombant peu à peu, tandis que d'autres, à ma droite et à ma gauche, s'éclairaient magiquement du reste de jour. J'aurais pu me figurer voir une décoration théâtrale, avec des piliers, des colonnes aux différents plans, s'effaçant, s'atténuant à mesure qu'ils s'éloignaient du spectateur. Quelle féerie s'y jouerait, quel songe d'un soir de printemps, sans acteurs réels, comme il vous plairait, en mettant en scène le fantastique des légendes!

C'était prodigieusement beau ; cela tenait de l'enchantement. Je ne sais quelle poésie fraîche, faisant s'épanouir le cœur à la façon d'une fleur nocturne, m'enveloppait d'un manteau de rêves. Les fonds, embarrassés de broussailles, de choses qu'on ne devine pas, restaient mystérieux.

Je songeais à la musique de Berlioz, appelant, pour bercer le sommeil de Faust, les esprits de l'air, personnifications, ou grotesques, ou charmantes, nées dans les mythologies du Nord. La musique, en effet, la grande et sérieuse musique des maîtres, des Beethoven et des Weber, avec ce qu'elle a de non précisé, peut, mieux que la phrase littéraire, rendre quelque chose de cette sensation, parce qu'elle flotte et que les pensées ne s'y formulent pas strictement. Plutôt encore, elle pourrait s'harmoniser avec l'état de l'âme, si on l'entendait juste au moment où la sensation même est ressentie.

Du côté du pays quitté tout à l'heure, le ciel demeurait toujours faiblement lumineux. Les buissons, de

place en place, ouvraient des fenêtres, formant cadres à des tableaux de soirs irréproductibles. La lune, invisible jusqu'ici, montra bientôt son croissant au-dessus de la clairière. Comment, la voyant dans ce champ d'azur fleuri d'astres, ne pas se rappeler le beau vers qui la compare à une faucille d'or?

Des hêtres encore, gisaient, débités, placés en stères réguliers. J'allais, éprouvant un oubli des préoccupations de la vie que je n'avais jamais connu aussi complet. Je revins, ayant parcouru un chemin circulaire, par l'extrémité de la rue du village opposée à celle d'où j'étais parti.

A l'auberge, on s'apprêtait à danser : un violoneux montait sur une vieille huche, dans le coin d'une grande pièce carrelée. Jusqu'au matin, les maîtres-garçons, ceux qui conduisent le bal, s'en sont donné à pieds joie.

Mon sommeil, nécessairement, s'en est quelque peu ressenti. Mais j'avais de quoi m'occuper durant cette veille forcée : ma promenade m'avait mis plein l'esprit de songeries d'amours sublimes et vigoureux, face à face avec la nature, s'en imprégnant, la buvant par tous les pores.

VI

LA VILLA DES BOULEAUX

A Alfred Sonnet.

Pour pendre la crémaillère de sa maison de campagne.

Dans un rêve j'ai vu la Villa des Bouleaux.
Des arbres, troncs fluets, cimes ébouriffées,
Sortaient dans le brouillard des dryades, des fées,
Comme Corot, jadis, en mit dans ses tableaux.

Lisant sur des rubans d'écorces en rouleaux
Maintes strophes par maints poètes paraphées,
Elles vous présentaient d'artistiques trophées,
Les bras chargés des fleurs fraîches d'un vert enclos.

Ami, dans cette ronde idéale, ces nymphes
Des grands bois dont la sève a des pâleurs de lymphes,
Chantaient des vœux fervents pour la blanche maison.

Vous, dont le nom sourit aux faiseurs de poèmes,
Vous écoutiez, ému, leur aimable oraison :
Elles avaient les voix de nos amitiés mêmes !

VII

PANORAMA

Dans l'évangile du premier dimanche de carême, le Diable, *le Malin*, pour tenter Jésus, le mène sur une haute montagne, et lui montrant tous les royaumes de la terre, — elle devait être très élevée, en effet, cette montagne ! — il les lui offre à des conditions humiliantes pour un fils de Dieu...

Sans exiger autre chose de toi que ton bras glissé sous le mien, un grand amour de la campagne, et, par oubli volontaire de toutes les parisienneries, des bottines de touriste protégeant tes pieds des ronces et des flaques d'eau, je veux t'entraîner, ma chère petite amie, jusqu'à la « Tournante sur les Petits-Monts », d'où nous apercevrons toute *notre* forêt.

Il est bon, pour juger l'étendue d'un nouveau domaine, de chercher à l'embrasser d'un seul coup d'œil, ainsi que dans une vue cavalière, dans un plan en relief. Le panorama des environs de Compiègne apparaît là, de l'extrémité méridionale, mieux que

de partout ailleurs. C'est tout ce côté et celui de l'est qui mouvementent la contrée peu accidentée.

Avant tout, j'aime les coins intimes et discrets, les endroits où l'on peut se cacher, être seul, — ou seule à seul; — ce qui demande un pinceau délicat, se pliant aux moindres difficultés d'exécution du détail, sans négliger l'impression d'ensemble, et non la large brosse destinée à remplir une immense toile. Pourtant, un peu d'espace, de temps en temps, quelque chose comme l'étendue contemplée d'une falaise, agrandit le champ de la pensée, fait voir du ciel.

C'est ici la préface de joies que nous allons feuilleter sous les grands bois. Nous saurons ensuite où nous diriger, par où commencer notre bonheur agreste. C'est une prise de possession. Tout cela nous appartient : forêt de l'Etat ; — l'Etat, c'est nous !... Nous allons, délicieusement, jouir de notre bien.

Par une bonne fortune inespérée, il semble que cette perspective ait été ménagée d'hier seulement pour le plaisir de nos yeux : du plateau où nous sommes, au-dessus de la Maison bleue, endroit où fut construite jadis une habitation couverte d'ardoises, la première en ces parages, ce qui lui valut ce qualificatif, — à plus de cent cinquante mètres d'altitude, — une coupe récente laisse tout à découvert jusqu'au bas de la colline. Il présente encore un grand mérite, ce point de vue : c'est de n'être pas indiqué sur la carte. Nous en avons la virginité... ou peu s'en faut. Et c'est une douceur singulière, par le

temps qui court, de découvrir quelque chose d'inédit, qu'on puisse gratifier d'un nom à sa guise, comme font les explorateurs de l'Afrique centrale ou du pôle nord.

La belle forêt s'étend tout entière à nos pieds : rien que de la verdure, encore des feuillages, toujours des arbres ! Avec une lenteur délicieuse, le regard se promène dans un hémicycle de six ou sept lieues de rayon. Le point de vue du camp de Chailly, qu'on fait admirer, aux environs de Fontainebleau, à l'extrémité des monts de Fays, au-dessus du Bas-Bréau, est loin de valoir celui-ci.

Le cirque dont on peut suivre les contours commence à notre droite, et un peu en arrière, aux hauteurs de la Tête Saint-Jean qui forment un superbe promontoire. Dans une large dépression du sol, inaperçue du point où nous sommes, est Saint-Nicolas de Courson, l'antique abbaye transformée en poste de garde ; et derrière nous, le hameau du Four-d'en-Haut qui rappelle peut-être une installation de gentilshommes verriers. Ces quelques maisons, on les devine seulement, cachées qu'elles sont par les arbres et les ondulations du terrain ; car rien ne vient troubler, par des tons de pierre ou de brique, le splendide camaïeu des futaies. Le mont Saint-Marc, ensuite, se montre à droite, près de la vallée invisible de Vieux-Moulin. Dans une embrasure, entre deux collines, tout là-bas, un pan de la forêt de Laigue se distingue; et la tour carrée de Chiry-Ourscamps brille

par instants sous un coup de lumière, au-dessus d'une éminence. En allant toujours vers la gauche, voici lès Beaux-Monts, le Mont-du-Tremble, la montagne de Clairoix. Compiègne est en face de nous, devant les plaines de Picardie, à plus de deux lieues. Venette est par là, sur la route de Clermont, au delà de la ligne du chemin de fer, non loin de l'Oise ; — Venette où naquit le vieux chroniqueur à qui nous devons le récit des exploits du Grand Ferré, le héros de la Jacquerie. — Aux flancs des collines de Jaux et d'Armancourt quelques déchirures ocreuses mettent des taches claires. Enfin, tout près, nous cachant les Grueries et les Tournelles, les Grands-Monts ferment le cercle en revenant vers la Fortelle où nous sommes en observation.

Le soleil poudroie là-dessus. Le ciel ne se plisse que de quelques nuages qui courent rapidement; et les lointains vont du vert sombre au gris effacé, en passant par les bleus intenses ou doux. Le tableau, par moments, change dans la vapeur chaude. C'est véritablement grandiose. On voudrait pouvoir, autrement que par des mots, qui ne rendent que la sensation et non la couleur, garder quelques reflets de cela. Il faudrait une grande et très douce aquarelle, comme les Anglais savent parfois en faire, une toile telle que celle de Chintreuil : « l'Espace ». Mais la peinture même ne saurait rendre encore tant de choses. Et alors, en désespoir de cause, on songe à la photographie, — si la photographie reproduisait

fidèlement tous les objets avec leurs valeurs et les fuites des tons, jusque dans les fonds qui se perdent.

Ces collines, ces montagnes forment des vagues vertes immobiles, pour ainsi dire figées. Les différentes nuances des frondaisons ; les futaies indiquées par leur épaisseur veloutée ; les longues lignes ondulenses marquant les grandes masses, s'infléchissant vers une vallée, se mouvementant avec une route montante ; tout est créé à souhait pour varier le tapis monochrome et le modeler.

Cependant, au beau milieu de cet océan, de ce lac moiré, un toit d'ardoises surnage, — seul. Il donne une belle note claire dans le sombre. On croirait avoir découvert quelque château, joliment, adorablement perdu là, dans les bois. C'est l'église de Saint-Jean. Ce monument sans clocher, tout uni, vu d'ici, a l'air d'une arche de Noé, — l'idée de nef appelle cette comparaison, — voguant au hasard dans un déluge verdoyant. Certes, si l'on était transporté sur cette hauteur tout d'un coup, sans avoir traversé préalablement plaines et rivières en wagon, — malgré la grande clairière qui l'entoure, malgré les prés qui l'avoisinent, tonsure pratiquée à même les chênes et les hêtres, on ne soupçonnerait jamais autour de ce toit un village.

C'est pourtant à Saint-Jean-aux-Bois que fut en qnelque sorte le berceau de la forêt. Les savants, gens dignes de foi et qu'on est bien obligé de répéter en maintes circonstances, quelque horreur qu'on

garde du métier de copiste, nous disent que là nos premiers rois vinrent se bâtir une demeure, parmi cette nature exubérante et vigoureuse comme eux. La cour des rois francs se tenait dans cet établissement agricole, dans cette ferme fortifiée. Il faut se reporter aux beaux récits des temps mérovingiens, d'Augustin Thierry, pour se faire une idée approximative de ce que devaient être et les habitations et les habitants. C'est de ce *palatium*, de cette *domus cotia* que la forêt prit son nom premier de forêt de Cuise. Elle l'a gardé officiellement, ce nom, jusque sous Philippe VI, au XIVe siècle; mais presque jusqu'à Louis XV, cette vieille appellation, qui sent son terroir, dont la racine est bien gauloise ou celtique (*coat*, en breton, veut dire bois, forêt) qui est respectable par cela même, le peuple s'en servit, malgré les actes sur parchemin. Un nouveau château s'éleva plus tard à Compiègne même, sur les ruines rasées du logis de saint Louis, tant de fois complétées, modifiées par ses successeurs. La ville, alors, ayant acquis de l'importance, imposa un nouveau titre à ses environs. La Maison de Cuise fut oubliée : le souvenir en disparaissait avec les vieux débris que l'architecte Gabriel mettait au tombereau. Seul, un village, tout là-bas, vers le nord-est, au delà du Mont-Berny, en perpétue le nom : Cuise-la-Motte.

Il semble que voilà bien de l'érudition, — érudition toute fraîche et facile, du reste, — pour une simple

promenade artistique... à deux. Je n'ai pourtant pas l'intention, je t'assure, de t'étonner par mon savoir. Le rôle de Thomas Diafoirus n'est pas pour séduire les Henriette et les Angélique. Si tant est qu'il faille parfois de l'archéologie, pas trop n'en faut, comme de la vertu. Gardons-nous bien, par la lourdeur et la rugosité de certains mots, d'augmenter le nombre des gens « qui savent ôter le galbe à toute chose », de toucher aux fleurs avec des doigts indélicats. Je devrais plutôt, au contraire de ces événements et de ces personnages qui sentent les bibliothèques, évoquer le doux fantôme de la belle boiteuse La Vallière et la faire, aux yeux de ton imagination, passer sous bois, au galop des chevaux de son carrosse qui la conduit au camp de Lille, auprès de son royal amant. La souriante mythologie Louis-quatorzième des carrefours m'y invitait... Assis que nous sommes sur une colonne de hêtre de deux cents ans, aussi lisse que du marbre et nouvellement jetée à terre, en regardant ainsi les choses de haut, nous devons les voir de loin. Puis, il reste encore sans doute quelques témoins de ces âges si distants du nôtre : les chênes qu'à la Brévière nous regardions récemment, ancêtres de tous les autres, et que les boquillons prétendent, — un peu exagérément peut-être, — contemporains de Dagobert.

Ainsi, bien après les premiers habitants du sol gaulois, peuples des époques antérieures, après les druides vivant dans cette forêt, leur temple, les Franks

chevelus et les Mérovingiens ont fait résonner les échos du bruit de leurs trompes, des hurlements de leurs molosses, ont cinglé l'air de leurs flèches et de leurs épieux lancés d'une main aussi sûre que celle d'Hippolytos, le favori de Diane.

Maintenant, les yeux dans le ciel limpide, buvons de l'azur; noyons-nous dans un infini de songeries calmes, empreintes de la beauté de la passion.

Non seulement aux heures brillantes du plein jour, mais surtout vers le soir, il est splendide, ce panorama. Nous y reviendrons ensemble, souvent, pour voir le coucher du soleil. Alors, aux collines qui forment les limites de ce vaste demi-cercle, l'ombre donne une tonalité uniforme : il semble que les plaines disparaissent dans le gris de l'horizon, prolongeant, au delà du vrai et du possible, la forêt admirée. Puis, l'astre affaibli envoie vers le zénith des faisceaux de rayons plus beaux, plus nombreux que ceux des *gloires* d'églises. Il descend. Il se laisse regarder en face. Il touche aux bords extrêmes du globe. Il n'offre plus, enfin, de sa surface, qu'un point lumineux arrêtant toujours le regard dans le grand espace où les nuages s'amoncellent; il embrase tout du souvenir de sa magnificence.

Nous nous oublierons à suivre les progrès de cette rapide disparition. La fraîcheur montera vers nous. Les derniers bruits : le cri de la grive, le sifflet du merle, le grincement des jeunes chats-huants, l'aboiement du chien d'un garde, nous occuperont quelque

peu. Et nous partirons, apercevant les blanches vapeurs qui marquent le cours de la rivière d'Aisne, vers Rethondes et le Franc-Port. Et dans les herbes et les halliers, sous les bouleaux, près de la petite carrière, dans les églantiers, des remuements de bêtes, des glissements de couleuvres t'effraieront, te feront te serrer contre moi ; des bouffées de vent t'inviteront à croiser frileusement sur ta poitrine ta pointe de dentelle. Et nous aurons sur les lèvres des pensées graves, l'expression d'un sentiment profond, des bribes de philosophie tendre, en harmonie avec la solennité du milieu extérieur.

Ainsi, aux approches de la nuit, un trouble délicieux s'empare ici de nos êtres, de même qu'en plein jour c'est une évocation du passé qui y vient à l'esprit. La poésie de l'histoire complète la poésie du site pittoresque. L'amour communie avec la nature.

VIII

LES CHAUMIÈRES

I

Vivent les antiques chaumières
Aux courtils presque abandonnés,
Mais fleuris de roses trémières
Au pied des pommiers inclinés !

Sous l'ébouriffement des branches,
Les potirons et les soleils
Y piquent leurs notes bien franches,
Y mettent de soudains réveils.

Tristes réduits, maigres cabanes,
Aux murs noirs de leurs appentis
Croissent des chardons, des bardanes :
Seul luxe permis aux petits.

On les coiffe ainsi que les meules :
Plus d'une leur a ressemblé.
Leurs capuchons sont faits d'éteules,
Dernier présent des champs de blé.

La saxifrage et la joubarbe
Décorent ce velours des toits,
Épaisse et respectable barbe
Tentant la caresse des doigts.

Toujours divinement posées,
Quoique sans rime ni raison,
Elles se baignent des rosées
Dont la nuit blanchit le gazon.

Bords d'un étang, vallon, colline,
Pays marin ou forestier,
Autour d'elles tout s'illumine,
Devient intime et familier.

Qui sait ? peut-être un misérable,
Rustre sans force et sans vertu,
Végète en ce lieu vénérable,
S'endort sur ce sable battu ?

Quelque manant, d'instinct rapace,
Sans doute y blottit ses amours ?
Mais je m'incline quand je passe,
Et je me sens ému toujours.

Dans les chemins où je m'engage,
Leur pittoresque pauvreté
Me parle tout bas un langage
Que j'ai bien souvent écouté.

II

J'en sais plus d'une, honnête et bonne,
Où j'aurais bien voulu m'asseoir,
N'était l'ardeur qui vous talonne
Et l'inévitable devoir ;

Où, sous les festons, les feuillages
Dont les bouvreuils font un hamac,
Sur un banc, au bout des villages,
J'aurais bien débouclé mon sac.

Car leur aspect m'est salutaire,
Aïeules faisant les yeux doux :
— « Tu cherches le bonheur sur terre
Quitte la ville... Viens vers nous !

« Le monde ne s'occupe guère
De tes soins subtils et touchants...
Bien mieux qu'un paysan vulgaire,
Tu comprendrais la vie aux champs. .

Et je les revois d'ici, toutes,
En fermant un instant les yeux,
Au fond des taillis, sur les routes,
Dans leurs cadres, dans leurs milieux.

En Bretagne, parmi les landes,
Dans les îles du Morbihan,
Il en est, petites ou grandes,
Qui se mirent dans l'Océan.

Du bord d'un ruisseau de Touraine,
Sans craindre l'ombre du château,
Celle-ci, tranquille et sereine,
Semble escalader le coteau.

Un roc, solide citadelle,
En défend quelque autre, là-bas,
Vers la Creuse ou vers la Sédelle,
Près de moulins qu'on ne voit pas.

C'est le Berry, c'est la Bourgogne
Dont les logis aux seuils herbeux
M'inspiraient des refrains d'ivrogne
Ou des chants de toucheur de bœufs.

Ma pensée, enfin, moins hardie,
M'en retrace, non loin d'Amiens,
Aux tourbières de Picardie
Où jadis vécurent les miens...

III

Parmi ces diverses demeures,
Pour moi, qui déjà fis mon choix,
Les plus chères et les meilleures
Sont au vieux pays du Valois.

— O chaumières d'Ile-de-France,
Causes de mon premier émoi,
Que, pour prix de ma préférence,
L'une, au moins, se garde pour moi ! —

La belle forêt préférée
Les cache, avec les autres nids,
Sous la chênaie et la hêtrée,
Ou dans les grands prés dégarnis.

Rien qu'une aubépine touffue
Peut les voiler à nos regards ;
Aux tournants on les perd de vue
Dans la verdure ou les brouillards.

Seule, les trahit jusqu'aux nues
La fumée aux blancs tourbillons,
A l'heure où dans les avenues
S'en reviennent les boquillons.

Il est par là, — bien recueillies,
Appuyant leurs blondes toisons
Aux murailles des abbayes, —
De très poétiques maisons.

Sans qu'à mon vœu rien ne résiste,
Dans l'un de ces hameaux des bois
Je fixai mon désir d'artiste
Durant d'inoubliables mois.

Les oiseaux formaient mon orchestre,
Les fauves, ma société.
J'y célébrai l'amour sylvestre,
Le grand amour en liberté.

Et c'est de ces modestes chaumes
Que je suis follement épris.
Le souvenir de leurs aromes
Me grise encore en plein Paris.

C'est pour moi qui m'y réfugie
La paix du cœur et du cerveau,
Et j'en ressens la nostalgie
Quand revient un avril nouveau.

IX

LEVER DE SOLEIL

Non, jamais, même à l'Odéon, l'on ne vit plus superbe décor, plantation mieux comprise. Côté cour, un hêtre vigoureux, tout couvert de ses barbizettes, ses fleurs; côté jardin, un vieux chêne commençant à se couronner, ayant, tout en haut, quelques branches sèches. Derrière ces deux coulisses avancées, manteaux d'Arlequin du théâtre naturel, deux autres, un peu plus éloignées : des hêtres encore et des bouleaux dont les dentelures légères, accusées sur le ciel à peine éclairé, s'agitent au vent de l'aube avec des mouvements doux de chef d'orchestre marquant une mesure lente, font des saluts au jour qui point. Entre tout cela, la large prairie; et, au fond, côté ferme, la sombre muraille de la forêt qui clôt l'herbage d'une ligne horizontale à peine ondulée par les cimes presque d'égales hauteurs. Le rideau que forment de la sorte les arbres se plisse, se modèle par masses, à mesure que monte un peu de

clarté, selon les rotondités et les creux présentés par les bouquets de branches.

Au premier plan, un grand chemin praticable, avec sa rampe de verdure : une haie vive emmêlée de houblons, de ronces, de volubilis et d'églantiers, qui limite un jardinet dont les plates-bandes sont visitées toutes les nuits par les cerfs venant au viandis ; puis quelques accessoires, meubles meublants d'une scène dont les oiseaux sont les virtuoses : de lourds équipages de charrieurs de grumes ; des haquets, les bras en l'air, dans un geste d'invocation au soleil qu'on attend, les chaînes pendantes ; une *chèvre* semblable à une échelle démesurée et son levier reposant sur le cric ; des moellons épars çà et là ; des paires de roues hors d'usage, aux bandages disjoints, aux jantes brisées, aux essieux faussés par les énormes charges des billes transportées péniblement dans les routes de vidange des ventes.

Quel Robin des Bois va paraître ? Quel Prince Charmant va donner le baiser réveillant à cette terre endormie ? La nuit finit : une nuit qui fut aussi fleurie d'étoiles que ce pré s'étoile de pâquerettes. C'est en ce mois surtout qu'il faut regarder les astres ; les constellations brillent de feux plus étincelants, semble-t-il, qu'à toute autre époque ; elles s'épanouissent pour nous ravir devant l'étendue, aux heures où la campagne cache ses parures. Maintenant, elles pâlissent : c'est la douce lutte faible entre l'ombre et la lumière. A peine aperçoit-on se dissiper

les brouillards légers des gazons, — oh ! bien légers et bien vite disparus, en effet, et non à craindre, ainsi que ceux d'automne ! C'est l'aiguail tombant, la *roseille*, suivant la prononciation d'ici, qui mouille agréablement les *e* muets.

La solitude et le demi-silence règnent toujours. Les vaches, dont les sonnailles tinteront bientôt, n'ont pas quitté la litière de l'étable et le coq, muezzin du hameau, n'a encore chanté qu'une fois pour annoncer l'aurore; quelques *ratidiches*, — des mésanges, — voletant sur la haie, commencent à affûter leur scie, comme disent les bûcherons que cette musique anime à la besogne.

Au fond, dans le ciel, des nuages noirs se sont accumulés et simulent d'énormes toiles, des frises, des bandes d'air tirées vers le bas par des machinistes cachés, laissant libre le zénith, dans un changement à vue progressif. Peu à peu, une roseur se fait dans cet orient qui s'apprête. Et par en dessous, les masses étendues en largeur se frangent d'or. Un concert de la plus joyeuse fantaisie éclate dans les feuillages.

Tout à coup, — le temps de noter l'impression, d'un terme qu'on désire juste et précis, — deux gerbes, deux faisceaux de rayons ont jailli obliquement, à droite et à gauche d'un centre, d'un moyeu invisible, merveilleux éventail dont la rivure de rubis autour de laquelle évoluent les brins demeure, jusqu'à présent, sous l'horizon. Alors les tons de métal en fusion disparaissent à l'ourlet des nuées; la

forge est de plus en plus en incandescence : ils sont chauffés à blanc; ils s'éteignent enfin, tout d'or pailleté qu'ils aient paru un instant, devant l'or du globe en feu.

D'abord ce n'est qu'un point, puis un segment de cercle augmentant. Il monte rapidement. Tout s'efface dès son arrivée. Les longs rayons en fusées de tout à l'heure sont absorbés par ses propres rayons. Derrière lui, les buées transparentes, derniers souvenirs de l'obscurité, s'évanouissent. Bientôt, le disque s'offre tout entier, d'un rouge éblouissant à ne pouvoir être regardé. Il continue son ascension. On songe aux machines des féeries surgissant à un coup de baguette.

Le soleil a fait son entrée : il est le maître, le dieu. On comprend, à ce spectacle, les prosternations des Parsis devant le principe de tout bien, de toute vie.

Et c'est le feu de joie de notre hémisphère, car c'est aujourd'hui la date solsticiale. A son grand cadran, l'astre l'indique, saluant l'été ! Que la saison nouvelle nous trouve la plume en main, au travail. C'est de bon augure...

Des bruits s'entendent sur la route. Est-ce un chœur célébrant la nature sur des airs de Weber ?... C'est une troupe d'une cinquantaine de personnes, hommes, femmes, enfants. Tout cela chante et arrive à la débandade. Quels promeneurs matineux ! Ils s'arrêtent à l'auberge, déposent sur le seuil des gamelles d'étain, de pleines besaces faites de toile à matelas, des sapes entortillées de paille et des crochets dont la

pointe est garnie d'un bouchon. Ce sont des Belges, des sapeurs qui viennent biner les betteraves et faire les foins, en attendant la moisson. Ils ont quitté le chemin de fer à la ville et, par économie, traversent à pied la forêt dans toute sa longueur. La marche ne les effraie pas, ceux-là ! Ces smalas de pauvres gens sont alertes, intrépides; chacun puise du courage dans la présence des amis, des parents qui font avec lui le voyage jusqu'aux fermes éloignées où l'on s'est loué. Et tous les jours, pendant une quinzaine, c'est ainsi : on leur verse une chopine ou la goutte; ils s'étendent sur l'herbe, et rompent une miche de pain de ménage... Ici, c'est la grande halte de ces volontaires agricoles... Et en avant pour la plaine, par la montée sinueuse, franchie tout d'une traite !

Voici cependant que la chambre est en feu. Il n'est plus possible d'y tenir sans se garantir derrière un store improvisé. Le soleil a vivement atteint et dépassé les sommets d'arbres les plus rapprochés. Les charretiers attellent : c'est six heures. A peine, depuis deux heures et plus, quelques pages écrites s'éparpillent-elles sur la table. Comme le temps a glissé vivement ! Que ceux à qui, à la suite d'une douleur inoubliable, les minutes sont tristes et pesantes, s'acharnent à cette tâche de mettre du noir sur du blanc, ainsi que disait Théophile Gautier : la fuite leur en sera moins pénible; le sablier leur paraîtra agrandir le trou par où se filtrent les jours qu'il mesure; leurs tourments se désaccentueront.

D'autres gens passent par deux ou trois, lents, lourds, le carnier aux reins. Si je me penche à la fenêtre ouverte, ils me saluent familièrement. Cette fois, ce sont des boisetiers qui vont travailler. Et je suis très fier, moi citadin, d'être déjà à bûcher de la plume, bien avant que mes amis les boquillons aient gagné leurs ateliers, sous le couvert.

Des livres indiens prétendent que l'homme qui mange en se tournant vers le point où le soleil se montre au matin prolongera le nombre de ses années. S'il n'est pas positivement prouvé que l'orient possède cette bienheureuse influence, du moins, l'écrivain qui se met tôt à son œuvre a le cerveau tout rafraîchi, tout épanoui; l'ardeur se dément moins qu'à la clarté, pourtant si bonne parfois, de la lampe. Voir naître le jour, c'est pour soi-même une renaissance intellectuelle. C'est une rosée qui baigne l'esprit.

Certes, nous savons depuis Galilée que ce retour quotidien n'est qu'apparent; l'immobilité du grand flambeau auquel s'éclaire notre monde, en lui présentant tantôt une joue, tantôt l'autre, est dûment constatée. Pourtant, aussi longtemps que notre vue subira le charme de cette illusion, ainsi que les disciples de Zoroastre, pour qui le *Zend Avesta* est l'Evangile, nous saluerons le lever du soleil.

X

AU TEMPS DES FRAISES

A Achille Caron.

« Au rendez-vous des chasseurs, »
— J'en viens : vous pouvez m'en croire, —
La patronne sert à boire :
Vin, bière, cidre et douceurs.

Lucie et Jeanne, deux sœurs,
Ses fillettes... et sa gloire,
Appellent au réfectoire
Avec de grands yeux jaseurs.

Les jours d'école ou d'église,
Comme une bonne surprise
Qui charme l'hôte ébloui,

Aux bois faisant des ravages,
Elles posent devant lui
Un bol de fraises sauvages.

La Brévière, 1882.

vous des chasseurs, ni de *Saint-Hubert*. C'est usé, c'est commun, tout ça... En attendant, au revoir !

Et des poignées de main suivirent, avec des plaisanteries familières et des souhaits de bon voyage. Et l'on se quitta.

— Hue, Marquis ! Allons, hop !

Et, demeurée sur la route départementale, pendant que nous gravissions la montée sinueuse, une jeune fille nous envoyait, du geste, à un compagnon et à moi, des saluts dont chacun de nous prenait sa part...

Eh bien ! j'ai trouvé. Certes, ça ne m'a pas demandé de laborieuses méditations, la tête dans une main, le crayon dans l'autre. Non, dà ! c'était facile ; c'était simple, comme tout ce qui est beau. Il fallait y songer une tiote minute. Il fallait revoir, les yeux fermés, ainsi qu'en une vision verte, les sentes bordées de prunelliers et de sorbiers ; les gardes rencontrés ; les charrieurs descendant la côte pour boire une goutte et écraser les taons sur la croupe de leurs limoniers ; les facteurs de ventes parlant coupes sombres, estimations, toisés, avec les monteurs et les charbonniers ; les braves *clapeurs* fendant le merrain de chêne avec leur coutre ; les petites cueilleuses de fraises et de framboises ; les cerfs traversant le chemin en flairant le vent.

Maintenant, vous venez de sourire et d'applaudir à votre pensionnaire, ô mon hôtesse ! quand il vous a fait part de sa trouvaille.

C'est décidé : notre académie des inscriptions et belles-lettres entendue en séance solennelle : sur le pas de la porte, tu t'appelleras *le Bon-Accueil*, auberge claire et avenante. (Dans *auberge* il y a *aube !*) Et tu ne feras pour personne mentir ton titre, je l'espère. Regardant bien en face, sans être aveuglée de ses splendeurs, l'orient en feu (dans *orient* il y a *or !*), dès que le soleil pointe au-dessus du rideau de verdure entourant ta prairie, tu le reçois la première, portes et fenêtres ouvertes. Il met des brillants sur les ardoises de ton toit mouillées par le matin; il chauffe de caresses les pierres de tes murailles, et va trouver jusque dans leur lit les enfants endormis encore. Sur la route jaune, on aime à te découvrir à un tournant, après avoir vu s'augmenter un par un les chiffres gravés en creux sur les bornes kilométriques. Jusqu'ici, toute jeune, ou toute rajeunie, tu n'avais pas de nom. On te désignait par celui de tes propriétaires, de ta maîtresse, à la façon du moulin de Sans-Souci, fort bien achalandé. On disait : « Nous entrerons chez Marie, prendre une chopine. » Désormais, te voilà baptisée, et ton enseigne fera l'éloge, sans prétention de leur part, de tes hôteliers francs et honnêtes.

Un jour, s'il passe par ici quelque peintre décorateur, accomplissant son tour d'arrondissement à la chasse de l'ouvrage, on l'invitera à tracer de sa plus belle écriture un : AU BON-ACCUEIL, très lisible, au fronton du bâtiment derrière lequel se cache le hameau.

Cette inscription en capitales grasses, même enjolivée de fioritures calligraphiques, ne me contenterait pourtant pas entièrement encore. Ce n'est pas là un véritable tableau. Je souhaite la vénérable enseigne, drapeau de tôle se balançant sous la fenêtre centrale et remplaçant artistiquement la branche de pin du cabaret vulgaire. Pas d'auberge qui se respecte sans cette potence dont les ressorts grincent au vent furieux, qu'on aperçoit avant même de voir la maison, main tendue vers vous pour vous arrêter amicalement.

Aussi, mon cher D..., si un jour le hasard vous amène encore dans notre forêt, quand, après déjeuner, nous causerons, tous deux accoudés sur la table et grillant des cigarettes, voici ce que je vous engagerai à peindre, si le cœur vous en dit :

L'hôtellerie toute gentille, — oh! en perspective, car je pense bien qu'il ne faut pas qu'elle emplisse toute la surface, — éclairée de biais par le jour qui décline. Sur le seuil, au-dessus des marches, une femme appuie un bras levé au chambranle de l'entrée; elle tient l'autre poing sur la hanche. Elle est toute rouge d'un travail abandonné précipitamment, sa cuitée de pain qui met au tuyau de la cheminée des tire-bouchons fous. Les chiens ont aboyé ; elle est accourue, un peu par curiosité, pendant que le four chauffe, plein de faguettes, pendant qu'en face, dans le pré, les plus grands de ses enfants retournent la *fanasse*, le manger, la provende des bestiaux, et que

e tiot vacher court après les animaux qu'il a laissés s'écarter, tout en guettant un nid.

Qui donc a ainsi dérangé l'aubergiste-fermière, la faiseuse de bon pain et de bon beurre, au col à moitié découvert, aux bras fardés de poudre de blé? Les poules s'effarent; le chat se précipite sous ses jupons... Une voiture? le tapecul du notaire ou du commis voyageur, l'antique landau d'un châtelain de la plaine? — Non. — Le boucher, alors? — Point. — Le piéton porteur de nouvelles? — Peuh! l'heure est passée de son arrivée; puis il vient si rarement : la commune, qui n'a même pas de bureau de poste, est si éloignée! — Il faut que ce soit le brigadier logé dans les ruines d'une abbaye voisine, qui doit se rendre aujourd'hui dans le triage du nouveau garde, pour une opération de martelage? — Pas le moins du monde : ni gens en voiture, ni fournisseur, ni facteur, ni préposé à l'entretien du domaine de l'État.

C'est cet homme, là-bas, armé d'une grosse canne, la tête couverte d'un large feutre, le dos chargé d'un sac bourré de toutes sortes de choses, à en juger par la forme rebondie. Le voyageur sue sang et eau; il s'essuie le front; il a grand'faim d'être « rendu ».

Serait-ce un colporteur, un assureur de récoltes qui monte vers les champs?... On ne sait trop au juste... Le cantonnier, tout à l'heure, à trois cents mètres d'ici, en cassant une croûte devant sa hutte, a posé ces questions-là, en l'indiquant du doigt, à

un charretier qui sortait d'une contre-ligne avec sa charge de rondins de mine... En tous cas, ce n'est pas un vagabond : il a une montre et un porte-cigares : c'est un monsieur.

La femme, maintenant, l'examine à loisir de plus près : un peintre... ou quelque chose d'approchant. Elle en est sûre. Elle salue. Elle se dérange et esquisse un geste d'introduction, que le nouveau venu prend avec raison pour un bon augure.

Sur les deux côtés de l'enseigne, recto et verso, à l'instar de la composition de Daniel de Volterre qui est dans la galerie du bord de l'eau, au Louvre, vous peindrez ça, mon ami. Puis tout autour, — que de choses dans un tableau ! — il y aura un peu de forêt, une jolie bordure à cette scène intime. Vous la ferez bien accorte et bien aimable, l'hôtesse, afin qu'elle ressemble à la mienne. Et s'il vous reste de la place dans les coins, en bas, vous pourrez mettre les canards et les poussins de la basse-cour s'éparpillant, — ou encore un jeune gamin, étonné, ébahi, se sauvant jouer à la *guise* au beau mitan du chemin.

Là s'arrête le sujet. C'est surabondant, le programme !

Dans la coulisse, voici ce qui se passe. Notre homme est attablé. Le soir, on lui indique une chambre. Et le lendemain, alerte et dispos, au réveil il se dit : « Tiens, au fait, si je restais ici ?... Les gens sont bien ; le gîte est joliment situé, la pâtée est saine... Hum ! hum ! ça sent le pain frais ; c'est moi l'ogre du

conte, ce n'est pas le maître de céans... C'est résolu : je m'installe... » Et le voilà fixé pour tout une belle saison.

Et depuis ce jour où tout lui a souri ici, il y revient quand il peut, — trop rarement. Dès qu'il paraît, le coq claironne, les vaches tournent vers lui leurs yeux empreints d'une mélancolie douce, presque humaine ; les marmots crient son nom à leur mère qui, dans la cour, est en train de distribuer la *bisaille* à ses gorets ; les merles et les pinsons s'égosillent : tout lui fait encore accueil, choses et gens, bêtes et arbres. Et s'il tombe au milieu d'un rendez-vous de gardes, d'un repas après une destruction de gibier, on porte sa bienvenue en vidant avec lui, d'un trait, le flacon à liqueurs, sans compter les chiffres marquant les petits verres.

Cette fantaisie d'artiste devait artistement se réaliser : un an environ après la publication d'icelle dans une revue parisienne, M. D..., un peintre de par là, un ami, ornait d'une composition, en quelque sorte l'illustration de cette prose, la plaque en forme d'écusson armorial se balançant au-dessus du seuil de la maison forestière. — D'un côté, c'est la scène de l'arrivée du touriste parti au pourchas du pittoresque, fidèlement traduite, ainsi que l'évoque l'écriture... Seul, le portrait du « héros », — car c'est un portrait ! — et l'on affirme ceci, modestement, pour mettre en garde la postérité contre d'exagérées

admirations plastiques, — est singulièrement flatté. Sur la face opposée, le verso du feuillet de tôle, se déploie, de façon humouristique, le titre même de l'enseigne, avec cette devise en style approprié au genre et faisant allusion au nom des propriétaires : « Tout au comptant. » Ce *mot*-là enrichira la série des plaisanteries à enregistrer par des Lorédans Larcheys futurs, des gauloiseries encore nombreuses en terre picarde : *l'épi scié*, *le k barré*, *la grande scie-anse*, etc., etc. Puis, n'est-ce pas un bon conseil aux buveurs, toujours enclins à dépenser, alors qu'on leur ouvre un crédit, plus que ne permet leur bourse? Autour de cette exergue verdoient des branches de chêne, éclatent des fleurs.

Un jour, l'œuvre faite et parfaite, on accrocha la peinture à la potence de fer forgé fixée au mur. Occasion toute trouvée d'une petite inauguration en famille, à la bonne franquette, qui laissa des souvenirs dans l'esprit d'un trio de camarades en escapade, associés pour la cérémonie.

Résister à l'envie de citer ici une page ou deux de lettre retraçant à des absentes l'événement minuscule dont une vingtaine de personnes, durant quelques heures, s'égayèrent, serait sans doute de la discrétion... Mais quoi! désir d'auteur est un feu qui dévore... Et voici que l'on succombe à la tentation.

12 octobre 1884.

. . . . . .

Oui, ce fut une aimable chose, en vérité! — Et comme on vous a regrettées, toutes les deux !... Aussi, pourquoi ce départ précipité, quand rien n'y obligeait?... Vous avez refusé là, volontairement, une occasion de rires et

de chansons. Sont-elles donc à dédaigner, par le temps qui court ?

Depuis une huitaine, des invitations au nom de nos hôtes circulaient vers les villages voisins et les postes de gardes de connaissance : — un carton azuré, portant, entre autres motifs imprimés, cette phase de la chasse au sanglier qu'on appelle « l'accueil » de la bête, — plus, un triolet aux rimes congruantes qui devaient être irrésistibles.

Affirmer que, séduits par le dessin et les octosyllabiques, tous les appelés répondirent au signal en se rendant au lieu d'élection, serait un peu exagéré : on luttait, ce samedi-là, contre l'attraction du marché en ville. Pas moins, à l'heure dite, il se trouva, par un favorable hasard, que les invités groupés autour de la table, durant l'après-midi, représentaient en quelque sorte toutes les administrations, tous les corps de métiers en relation d'autorité ou d'intérêt dans ce milieu spécial.

Notre excellent ami, l'abbé R..., à qui, tu le sais, il faudrait consacrer, dans mes croquis, une page à part, et que son âge ne dissuadait pas de franchir les six kilomètres nous éloignant de lui, pour apporter sa bonne humeur, en ces états généraux, nous semblait député par le Clergé, — un Clergé bon enfant, et pas empêcheur de danser en rond; le brigadier de Saint-N... et deux de ses subordonnés en vareuse, en képi d'ordonnance, représentaient, l'arme au bras, la direction des forêts; deux bûcherons figuraient l'âme même de la campagne, le travail sous bois; l'inévitable, l'impayable casseur de cailloux, de qui nous rions souvent pour toutes les gouttes à lui offertes, personnifiait gaillardement, sans autorisation de ses chefs hiérarchiques, le service vicinal; un brasseur qui arrivait comme marée en carême et que l'on retint sans trop de violence, exprimait par sa présence

des idées de commerce, d'industrie houblonnière; le jeune charretier de la maison symbolisait à lui seul et bien inconsciemment, l'agriculture et la sylviculture réunies; un piqueux du « père marquis », parti à la recherche d'un chien égaré depuis le laisser-courre de la veille et qui avait été recueilli dans l'écurie de l'auberge, (j'entends, la bête, pas l'homme) faisait songer à la grande vénerie et à ses respectables et curieuses traditions, si françaises; la famille Contant, les enfants, les femmes, offraient l'emblème du foyer rustique, — depuis les ancêtres, courbés et affaiblis, jusqu'au dernier rejeton, de la taille du Petit Poucet; enfin, D..., S... et votre serviteur, nous nous imaginions remplir assez glorieusement nos rôles d'envoyés ordinaires, de missionnaires attitrés de l'Art, de l'Instruction publique et des Belles-Lettres!!

Car il faut tout dire : S..., n'écoutant que son enthousiasme, une fois son cours expédié quatre à quatre, au collège, avait pris ses grandes jambes à son cou et, malgré le manque absolu de véhicule dans les prix abordables, était apparu juste au bon moment, n'ayant eu, pour se tenir société, pendant les deux heures et plus de route, qu'un certain rondeau de circonstance, aux inversions marotiques, fraîchement pondu, tostant en l'honneur des aubergistes-cultivateurs et qu'il mâchonnait, tel qu'une brindille de prunellier chargée de ses fruits...

Dis, était-ce assez littéraire, notre débauche?... Si littétaire, que le charretier, qui avait attaché à l'enseigne neuve le bouquet traditionnel, — quand Mme Contant nous eut versé abondamment le champagne seigneurial, quand Pa Cadet, le grand-père, eut chantonné, de sa voix chevrotante, l'une de ces compositions si naïves, si plaisantes, qui causaient des joies au bon Gérard de Nerval, — après une « annonce » demandant la permission d'un chacun et réclamant l'indulgence, se mit à

entonner à son tour, sur un timbre populaire, la chanson dédiée à la maîtresse de la maison. Vrai ! les poètes trouvent d'habitude des interprètes plus habiles que celui-là, mais jamais plus sérieusement empoignés pour leurs auteurs ! Doué d'une voix chaude et forte, le gars que ses occupations transformeraient aisément en commis voyageur en poésie rurale, qui chante en menant ses fardiers jusqu'au delà de la vallée d'Automne et fait vibrer les échos feuillus de la Fortelle, eût rendu de la belle façon le charme des strophes de Pierre Dupont ou les vigoureuses stances de Mürger : *les Corbeaux*.

. . . . . .

Mais j'oubliais le décor : la scène se passait dans la grande chambre des patrons, tout ornée de festons des dernières fleurs de la saison et d'astragales de lanternes de papier multicolore.

On sortit quand le programme concertant fut épuisé, — et comme celui-là n'était pas imprimé, l'on était certain de ne pas faillir à de fallacieuses promesses, ainsi que dans les réunions mondaines, — quand l'un de nous eut donné l'exemple du choc des verres et qu'on eut embrassé celles des dames qui paraissaient embrassables... Pourquoi me fais-tu les gros yeux ?... Alors l'ami D.·. régala la compagnie des sonneries de trompe qu'il connaît, — et il les connaît toutes, depuis « le lever de l'aurore » et le « débuché », jusqu'aux « honneurs » et à la « royale ». Les gardes brûlèrent quelques cartouches et les enfants lancèrent dans les jambes des assistants des pétards qui faisaient long feu.

N.-B. — Tu daigneras remarquer qu'il n'y eut pas de discours... même politique !

A maintes inaugurations officielles, j'ai assisté déjà ; j'y ai quelquefois, comme à celle-ci, dont on n'a pas « parlé dans les journaux », dont je me fais pour vous

seules le reporter, pris une part effective. Celle-ci, justement, me rejouira longtemps l'esprit, par son côté bon enfant, paysan, coudes sur la table.

Mais encore, pourquoi, toi, surtout, y manquais-tu ?... Pour m'obliger ici à te faire de la littérature ?... Te voilà bien avancée, maintenant !

XII

LA CHANSON DU BON-ACCUEIL

Pour une Hôtesse forestière.

L'auberge est blanche et réjouie :
Elle rit au soleil levant.
C'est une fleur épanouie
Sous le rude baiser du vent.
Dominant sa double clairière
Où s'égosille le bouvreuil,
Forêt devant, forêt derrière,
C'est l'auberge du Bon-Accueil.

N'y craignez pas de tragédie
Que termine votre trépas :
Au franc pays de Picardie
Nos enseignes ne mentent pas.
Tout là-bas, au tournant des côtes,
Nul brigand n'attend sur le seuil :
Voyez l'air engageant des hôtes
De l'auberge du Bon-Accueil.

Bon garde, viens-y dès l'aurore,
En allant tuer tes lapins.
Les yeux ensommeillés encore,
Voici qu'accourent trois bambins.
Ils vont émietter leur pitance
A ton chien, couleur d'écureuil,
Qui, tout heureux, aboie et danse
Pour l'auberge du Bon-Accueil.

Pauvres boquillons qui, sans trêve,
Débitez les arbres géants ;
Vieux charbonniers, jamais en grève ;
Clapeurs, honte des fainéants ;
Grumiers sobres, fuyant les bouges ;
Ventiers ayant bon pied, bon œil,
Allez vous tendre vos mains rouges
Dans l'auberge du Bon-Accueil.

La chasse court sous la charmille.
Le lancer trouble les échos.
La meute partout s'éparpille.
Mort aux dix cors, mort aux ragots !
Peut-être un veneur débonnaire,
Ce soir, d'un cuissot de chevreuil,
Viendra renforcer l'ordinaire
De l'auberge du Bon-Accueil.

Au mendiant, au pauvre hère
Dont des haillons sont les habits,
On voit souvent la ménagère
Donner un chanteau de pain bis...
Même un gîte, après la pâtée...
Qu'eussent-ils brouté ? du cerfeuil
Ou quelque racine gâtée,
Sans l'auberge du Bon-Accueil !

Cher asile, humble, mais prospère,
Qu'un dieu sur toi pose la main ;
Que les enfants après le père
Vivent au bord du grand chemin.
Sois accueillant à tout le monde,
Hormis aux porteurs de cercueil,
Et qu'on te célèbre à la ronde,
Douce auberge du Bon-Accueil !

Or, j'écris ces couplets champêtres,
Moi, le parrain de la maison,
Assis à l'ombre des grands hêtres
D'où la faîne tombe à foison.
Sort propice, fais-moi la joie,
Fou de mon art, mon seul orgueil,
Que plus d'un été me revoie
A l'auberge du Bon-Accueil.

Puisse-t-on garder la mémoire,
Au fond des hameaux forestiers,
Du poète qui mit sa gloire
A respirer les églantiers.
Cette fleur de sa rêverie,
Il l'offre en partant, l'âme en deuil,
A sa blonde hôtesse, Marie,
Notre-Dame du Bon-Accueil.

1881.

XIII

UN MUSÉE SOUS BOIS

On a beau vouloir s'isoler, chercher à oublier complètement, en se faisant homme des bois, l'homme des foules qu'on était il y a huit jours, aux environs de l'Opéra, quelque chose de l'irrassasiable curiosité coutumière au Parisien vous poursuit partout. La facilité à se dédoubler, qu'on a reconnue à notre espèce, n'est pas si franchement tranchée, — chez moi, du moins, — qu'il ne reste toujours un peu du vieil homme alors que l'on croit l'avoir dépouillé. Le citadin montre un bout d'oreille, même après que le villageois s'est emparé de mon individu. Il subsiste aussi, par une juste réciprocité, un souvenir du coureur des champs quand, avec novembre, reparaît le flâneur des quais. Ce désir de voir, quel que soit l'objet proposé à notre attention, s'accroît en raison de la privation que nous nous imposons volontairement en quittant Paris. Souvent, en province, dans quelque coin ignoré, n'apporte-t-on pas un intérêt excessif à la lecture d'un journal seulement rempli d'annonces légales?

Quand cette phrase, dans le café où je me trouvais

avec des forestiers de Compiègne, me fut adressée par l'un d'eux, un brigadier-garde : « Il faudra venir voir *mon musée*, un de ces jours, » je répondis vivement : « Je vous le promets. »

J'étais engagé. Je devais tenir parole. C'était, du reste, faire plaisir au propriétaire de la collection. L'ardeur qu'apportent les amateurs de tous genres à exhiber leurs richesses, vous la connaissez. C'est de la frénésie de leur part. Ils adorent que l'on envie leur bonheur. Il y a un peu du roi Candaule chez ces messieurs... Mais quel est, dites-moi, l'amoureux qui, au risque de se voir « souffler » l'objet de sa flamme, n'en ferait pas un pompeux éloge à ses intimes, tout disposés à commettre ce péché de convoitise qu'interdit certain article du décalogue ?

J'y allai. Diable ! pour rien au monde je n'aurais manqué au rendez-vous. On avait dit : Musée. Pensez donc : des tableaux, sans doute, des objets d'art, peut-être ; de vieilles armes, des poteries gallo-romaines trouvées dans les fouilles opérées sur l'emplacement d'une ville ayant existé dans ces parages, à l'époque de l'occupation césarienne ?... Qui sait ? de l'archéologie pure : des silex gravés, des os d'auroch, etc. ?

Cependant, durant ma course parmi les sentiers, j'avoue que l'enthousiasme spontané du départ se refroidissait ; je devenais défiant ; je m'apprêtais à me tenir un peu sur la défensive. Je craignais, plus que la rencontre des vipères, le magasin des « souvenirs de la forêt ». Vous savez : les cannes à bout de

fer, sculptées ou torses par la main du vieux troupier ou du jeune berger; les ronds de serviette, les porte-montre, les étoiles à peloter le fil dévidé, les liseuses, les mètres à ruban, les cadres pour photographies ; le tout avec l'inscription du soi-disant lieu d'origine : Spa ou Bagnères, la Suisse ou la Normandie : mille bibelots inutiles, mais encombrants, dont on se croit obligé de faire provision pour les femmes de ses amis, dont on a presque honte, une fois arrivé, et dont péniblement on cherche à se défaire au profit de son domestique ou du petit du concierge... Si cette invitation cachait un piège ? Si j'allais être contraint, sous peine de quelque malédiction, de rapporter aussi mon stock de porte-cigarettes en merisier, à l'instar des touristes de trains de plaisir ?... Si l'on allait me mettre le couteau à papier sur la gorge, absolument comme à Fontainebleau, à Barbison, au bas de la caverne des Brigands, où l'industriel de l'endroit guette le vogageur inoffensif pour lui extorquer quelques écus et le charger d'objets qu'il se fût procurés à un prix dix fois moindre dans les bazars de la rue de Rivoli ?...

Heureusement, il n'en était rien. Tout, aux approches du pittoresque poste de Saint-Nicolas de Courson, était fait pour me rassurer; surtout l'air vénérabe, recueilli, du prieuré, une des maisons religieuses les plus anciennes du Valois, étalant ses pierres sur le rideau des futaies, avec son reste de chapelle du XIIIe siècle, ses constructions ajoutées au

au XVIIe, au bas desquelles s'ouvre en éventail un perron d'entrée un peu lépré de mousse; avec son grand clos au bout de l'étang envahi de roseaux, les logis des simples gardes composant la brigade et les trois ou quatre chaumières de bûcherons qui lui tiennent compagnie dans sa solitude verte. — Un logis de poète, de philosophe, ce vieux monastère aux vastes proportions, aux larges greniers assez hauts pour qu'on y ait pu battre le blé de la récolte; — un asile où pourrait se plaire, durant six mois, un écrivain qui ne serait pas un rustique pour rire.

L'aboiement des chiens prévint de l'arrivée d'un visiteur. M. D... accourut à ma rencontre et, après m'avoir souhaité la bienvenue sous les espèces d'un petit vin grattant un peu le gosier, tandis que grillaient dans la haute cheminée une quantité respectable de nez de renards, de blaireaux, de buses, de chats sauvages, de corbeaux, de chats-huants, — pièces à conviction d'une récente destruction d'animaux nuisibles présentées au locataire du lot de chasse à tir, — il commença, en me guidant, la revue projetée.

C'est, en somme, une idée assez originale que celle qui a donné lieu à cette accumulation d'objets pouvant servir à des études techniques : le musée Dupuytren des arbres, la tératologie des futaies, — les grotesques de la forêt !

Seul, un garde, par ses connaissances spéciales,

ses promenades quotidiennes dans son triage, ses loisirs des soirées longues, alors que les écritures de fin de mois sont achevées, les états météorologiques ou autres remplis, les rapports arrêtés, les comptes de faînée et de glandée établis, pouvait se flatter de mettre à exécution cette idée. L'Administration disposant parfois à son profit d'un logis spacieux, une pièce entière peut être, comme ici, consacrée à la collection.

C'est la salle d'entrée. Dès l'abord, au-dessus d'une porte faisant face, une magnifique tête de sanglier nous regarde, menaçante, et, souvenir d'une capture de quelque vieux solitaire ou d'une robuste bête de compagnie, semble surveiller les allées et venues des curieux. De trois côtés, sur des tablettes fixées au mur ou soutenues par des pieds de bois naturellement contournés, sur des guéridons aux formes tourmentées, des choses bizarres sont rangées et étiquetées avec le soin méticuleux qu'apporterait à sa besogne scientifique un professeur de sylviculture de Nancy. Les termes rébarbatifs qu'on lit sur les vitrines des cabinets anatomiques, il faudrait les employer pour parler de ces objets qui, malgré tout, n'ont pas l'aspect répugnant que les mots feraient craindre. Il est rare, en effet, de trouver des échantillons aussi complets des maladies dont souffrent les individus du règne végétal.

Si la riante fable mythologique était vraie et que sous les écorces dussent se cacher les douces divinités que Corot voyait danser dans les clairières, au

crépuscule, il faudrait plaindre les dryades de posséder de si rugueuses enveloppes, et bien vite, par compassion, leur envoyer un bon chirurgien spécialiste les opérant de tout ce qui gâte leur galbe pur.

Un morceau de hêtre se couvre d'une gourme, couleur de gomme arabique, affectant la forme d'un rognon, d'un viscère monstrueux ; des écorces de frêne offrent des excroissances nombreuses ; sur un fragment de chêne, les frelons, ces redoutables ennemis des bêtes qui, jouissant de l'immémorial droit de *paisson*, vont pâturer les herbages, ont opéré un travail de termites perçant les hanches du navire. Voici de la gourme-amadou, dont les bûcherons se servent pour allumer leurs pipes, de la gourme à picots, de l'orme enjolivé de crêtes de coq, des gibbosités, des gales, puis des chancres produits par les rongeures des lapins qui fourmillent à tel point dans les bruyères que des plantations dépérissent en peu de temps, atteintes par leur voracité. Des champignons géants ont crû sur des hêtres, tandis que le tronc de certains de ces mêmes arbres a été orné de rosaces curieuses par on ne sait quelle fantaisie de la nature. A côté, s'enchevêtrent, se collent, s'incrustent l'une l'autre les sèves d'une même cépée ou deux branches mariées inséparablement. Des loupes monstrueuses, des plaies béantes découvrant l'aubier, des excoriations de l'épiderme ligneux, des goitres, des phallus, des mamelles surprennent, font sourire. En maints endroits les produits végétaux affectent des

formes particulières à l'animalité. Des bras d'arbres s'entre-croisent, se tordent ainsi que des câbles, ou pareils à des nœuds de vipères. Un tronçon de bouleau s'est tourné, s'est modelé jusqu'à ressembler à un colimaçon hors de proportions, fait pour l'ébattement d'un Gargantua.

Près de ces anomalies, de cette centaine d'irréguliers, sujets incurables, auprès desquelles sont impuissantes les orthopédies et les thérapeutiques en usage parmi les forestiers, se rangent des pièces offrant le mérite de dimensions exceptionnelles. Cela complétait dignement l'exposition avec les espèces rares, difficilement acclimatables dans notre contrée.

Ainsi, j'aperçois des racines d'un diamètre exagéré : aune, genévrier, ou *pétronnier*, coudrier, néflier, troène ou *drugneau*. Un lierre ne mesure pas moins de 50 centimètres de tour : quelle force devait avoir la bille de l'arbre qui lui servait d'appui? Un genêt a une circonférence de 30 centimètres; un sureau, 82; une aubépine, 78 : quel bouquet, quand, en mai, secouée au vent, elle épandait sur le chemin les pétales détachés de ses fleurs! Un cornouiller a atteint l'âge respectable de cent vingt ans.

Puis voici des houx, des clématites qui fournissent des harts pour lier les faguettes, du saule-morge, des mousses pétrifiées, des écorces de sycomore joliment striées de rouge fin, du bouleau noir de Russie et de la bourdaine ou bourgène, dont on obtient le charbon

destiné à entrer dans la composition de la poudre de guerre.

Ce n'est pas tout; les bêtes ont aussi leurs représentants : un joli petit amour de marcassin, âgé d'une semaine à peine, rayé de gris, allonge son museau futé près de celui d'une renarde aux yeux vifs; un putois, un autour, des buses, un émouchet bleu font ensemble le meilleur ménage... attendu qu'ils sont empaillés et juchés sur des planches et des perchoirs, au milieu de chapelets d'œufs, d'andouillers de brocards et de dagues de jeunes cerfs.

Non, le modeste employé, avec son képi orné de la trompe de cuivre, son fusil Gras et ses houseaux, n'est pas le gardien qu'il faut pour un pareil musée, perdu en un pareil lieu. C'est un faune, un satyre; c'est Sylvain lui-même, osseux, biscornu, velu, soufflant dans la flûte aux sept roseaux inégaux, respirant, lascif, de son nez crochu, l'odeur de nymphe, que j'y voudrais.

Le chèvre-pieds serait ici comme chez lui. Par imagination, plaçons-y l'un de ces immortels en disponibilité, auxquels Henri Heine, irrespectueusement, donne les emplois les plus domestiques!

Hélas! les dieux ne sont pas disposés à venir exprès de l'Olympe pour être suisses. Leurs noms, — faible compensation ! — embellissent seulement les ailes des poteaux, au centre des carrefours.

Le temps des grandes chasses approche ; les hêtrées vont résonner de la voix des chiens, des relancés et

des hourvaris des valets. Peut-être ces lignes vaudront-elles quelques visites au brigadier.

Voyez pourtant : la même réunion de choses offerte à nos regards au milieu d'une exposition universelle nous laisserait sans doute indifférents. Ici, au milieu de ce décor, ç'a été un attrait pour moi de la découvrir, d'en parler. On connaît davantage le musée Grévin. J'ai voulu y voir une préoccupation élevée. N'est-ce pas là comme la bibliothèque du forestier? Ne doit-il pas posséder le fonds et le tréfonds de son métier?

Vrai, si la fortune me chérissait au point de me donner pour résidence un château plus réel que ceux que les poètes bâtissent en Espagne, j'offrirais des sommes raisonnables pour acquérir le musée en question. Je lui réserverais un pavillon spécial, une *muette*, et, pour en pendre la crémaillère, j'inviterais, le jour de Saint-Hubert, les Nemrods du voisinage à un repas où ne figureraient que des plats fournis par la forêt, depuis le potage à l'écureuil, les carpes des étangs, les cuissots de cerfs, les pigeons bisets, les faisans, les herbes, les pissenlits arrosés de cette excellente huile de faîne bien préférable à l'huile d'olive, — jusqu'aux boissons faites des baies des buissons, la *pommelotte*, entre autres, cette espèce de cidre de pommes sauvages qu'on colore avec les fruits du prunellier ou du sorbier.

Une orgie de couleur locale!

XIV

L'HEURE DE LA SOUPE

I

La nuit arrive, le jour baisse.
Un bûcheron, dans le sentier
Qui court sous la hêtrée épaisse,
Va vers le hameau forestier.

C'est samedi : d'un peu de joie
S'éclaire ce front en sueur,
Ainsi que l'occident rougeoie
D'une faible et longue lueur.

Ceux de Saint-Jean, de la Brévière,
De Saint-Nicolas de Courson,
Tous, entre la double rivière,
Regagnent ainsi leur maison.

Souvent, c'est très loin qu'est la coupe,
La vente où l'on doit s'engager.
Mais voici l'heure de la soupe
Qu'indique l'astre du berger.

Douze heures durant, sa cognée
Elaguant, taillant, écorçant,
Il a bien gagné sa journée,
Cet humble, cet obscur passant !

Accablé, la démarche lente,
De la simple blouse vêtu,
Il porte d'une main ballante
Sa marmite de fer battu.

Mais quoi ! sa vieille carnassière
A l'air bien rebondi, ce soir :
De ce sac de toile grossière
Passe une patte... On croirait voir...

Eh bien ! oui, parbleu ! c'est un lièvre,
— Ou quelque chose d'approchant. —
Faut-il donc en prendre la fièvre,
Et trembler à tout bout de champ ?

Vers ce midi, temps de la sieste,
Des broussailles l'animal sort :
Ramassant un bâton, d'un geste,
L'homme vous l'étend raide mort.

Comment refuser cette aubaine ?
Quel appoint aux prochains repas !
Les bois sont un peu son domaine.
Les chasseurs n'en pâtiront pas.

D'ailleurs, il a bien des revanches
A prendre sur ces animaux :
Habitants de l'herbe ou des branches,
Ils lui font souffrir tant de maux !

Par les trous d'une palissade
Les cerfs mangent son sarrasin
Et le renard, à la passade,
Saigne le poulailler voisin.

Le peu de blé qu'en leur enclave
Ont vu lever les paysans,
Il est pillé sans nulle entrave
Par les corbeaux et les faisans...

Accoudé sur la table blanche
De l'auberge du grand chemin,
Il n'en boira pas moins, dimanche,
Avec le garde un coup de vin...

Il marche. — Et sous la haute voûte
Entre-croisant ses vieux arceaux,
L'oreille charmée, il écoute
Le bruyant bonsoir des oiseaux.

II

Tout à coup, dans une éclaircie
Qui s'agrandit à chaque instant,
Auprès d'une meule noircie
Il croit qu'on l'appelle en chantant.

Il approche : de bleus panaches
Montent parmi les abatis,
Tandis qu'au meuglement des vaches
La poule assemble ses petits.

Ces chères, ces bonnes fumées,
Si légères, montant si droit,
Pour lui sont toutes embaumées :
L'une d'elles sort de son toit !

Ah ! ces trois ou quatre chaumines,
Comme il les aime, l'ouvrier !
A ses yeux tu les illumines,
Amour noble et saint du foyer !

D'un regard qu'il jette en arrière,
Il a revu tout son passé :
C'est dans cette verte clairière
Qu'il a pris racine et poussé ;

De même qu'un vigoureux hêtre,
Il y laisse des rejetons.
Il l'a bien mérité, peut-être,
Ce repos que nous souhaitons.

Oui, mais dans la forêt profonde
On ne trouve pas de trésor.
La vie est dure au pauvre monde :
Il faut bûcher, bûcher encor.

Il faut, par les vents, par les brumes,
Vers les monts, dans les fonds herbeux,
Sur les fardiers charger les grumes
Qu'attend l'attelage des bœufs.

Il faut, n'étant pas un ivrogne,
L'été, l'hiver, toujours vaillant,
Se rafraîchir à la besogne,
Se réchauffer en travaillant.

Jusqu'au jour où, manquant de force,
Son vieux tronc partout craquera,
Et, détachant sa rude écorce,
A son tour la mort l'abattra.

Ayant cordé son dernier stère
Et lié ses derniers fagots,
Ah ! quand il ira voir sous terre
Si tous les hommes sont égaux,

à l'*Echo* une plainte qu'il répétera aux échos d'alentour.

Oui, je viens jeter le cri d'alarme : Grâce pour les Ancêtres!... j'entends deux des plus anciens, des plus respectables des arbres des environs, les *tayons*, les *ratayons* des autres; ceux que leur âge rend sacrés à tout homme épris des choses de la campagne et même aux moins affligés d'un tempérament de rêveur. Le soupir de détresse du panthéisme antique, ç'a été : « Les dieux s'en vont! » La forêt pourrait s'écrier à son tour : « Les vieux s'en vont! » en voyant disparaître ses géants.

On va abattre les deux chênes de la Brévière!

La chose est décidée. Le sort en est jeté. Les gardes les ont marqués récemment. En vain on doute : c'est comme si tous les notaires et tous les marteaux d'ivoire des commissaires-priseurs y avaient passé.

Cela m'eût été tout bonnement conté, j'avoue que, présumant le bon sens de nos gouvernants forestiers, je n'y aurais pas ajouté foi : c'est là une bévue de trop fort calibre et, — le mot n'est pas exagéré pour cette énormité, — une profanation bien inutile. Parbleu! j'aurais pris cette nouvelle pour une plaisanterie, une sorte de poisson de juillet d'un farceur enchanté de me contraindre à l'aller contrôler moi-même par ce joli temps dont on ne sait quelle perturbation atmosphérique nous gratifie depuis le commencement de l'été. Mais non, désespéré, atterré,

j'ai vu; — j'ai vu avec les doigts de saint Thomas qui touchent la plaie vive, avec les yeux du bonhomme de Molière : ce qui s'appelle vu.

Pris par une *guilée*, comme on dit en notre bon picard, j'avais trouvé, un de ces quatre matins, un refuge dans un logis voisin de l'endroit où se dresse, autant que les ans le lui permettent, la merveille en question. Obligé, en partant, de passer à proximité de ces vieux débris qui n'ont pas la ressource de se consoler entre eux de l'injure reçue, je jetai un regard sur leurs troncs dépouillés, décharnés, à demi pourris, remplis de fourmis, effrités, piqués de vers, creux à tel point qu'on y pourrait cacher un roi de France, — pourtant si imposants par leur dimension et leur noble vétusté! Et dans ce regard, je vous assure, j'avais mis un salut, un signe de déférence, de vénération. — J'aime les vieilles gens et les vieux arbres. — On a beau ne pas être contemporain des Gaulois, un peu de la religion des Druides et des Bardes subsiste en nous; ces poètes primitifs ont laissé cette preuve d'origine chez les poètes d'aujourd'hui. Songez à *la Mort d'un Chêne*, de Victor de Laprade. Plus d'un adore encore la forêt, à qui ne reste qu'une croyance : celle du Grand-Tout, et qui n'est pas éloigné de se figurer possible l'anthropomorphisme des grands *faux* (les hêtres).

Quelle surprise ! Quelle horreur !... De larges entailles, — des *flachis*, suivant le terme du métier, — pratiquées à l'aide de nombreux coups de

hachette, écorchaient, — ou mieux, écorchent, car il convient d'employer le présent, — l'écorce rugueuse des vétérans, juste à la hauteur de la vue. Grandes comme les deux mains, ces blessures rougeâtres semblent saigner d'un sang appauvri. Entamant la rotondité de la bille, elles mettent là une surface plane, telle qu'en laisserait sur un corps humain un morceau enlevé à même la chair par un nouveau juif de Venise. La trace d'une brûlure n'est pas plus triste à regarder.

Sur ces places blanches qui tirent l'œil, de tout près on voit ceci : des cercles fatidiques imprimés en creux par un marteau assermenté qui a dû s'y prendre à plusieurs fois en obéissant à l'injonction de commettre ce crime de lèse-nature; puis deux lettres dans ces cercles : un *A* et un *F* en belle gothique; chiffres mystérieux que, dans mon ignorance, j'ai pris pour les initiales des mots : *abatage forcé.*

L'arrêt de mort des misérables, la terrible gravure de l'épaule du forçat!

Eh bien! oui, mon cœur en a frémi, en a saigné aussi : c'est presque une blessure personnelle qu'on m'a faite.

Vous le voyez : le mal est décrété. Depuis quand? Par qui? A qui a incombé cette triste mission?... Je l'ignore. Je ne suis pas assez ferré sur les choses administratives, pour deviner de quel degré hiérarchique part l'ordre qui a guidé cette main de gref-

fier, ou de griffeur criminel, où s'est fait le signa qui va prochainement lever le bras du bourreau. Sans doute, ce n'est pas d'un conservateur (sans politique!) que vient le coup : il y aurait un non-sens trop violent dans la qualification des devoirs officiels de ce profane.

Ceux de vos lecteurs qui, par impossible, ne connaissent pas mes clients, vont s'écrier : « Bon! il s'agit d'arbres dont l'adjudication au plus offrant apportera un appoint considérable au rendement annuel de la forêt, comblera le déficit, s'il y en a, de l'exercice 83-84. Les individus commis par l'autorité compétente aux soins de ladite forêt, à son aménagement, ont étudié des tas de choses dans les livres des écoles spéciales et sont payés pour savoir ce qu'ils font. Ils sont investis de la petite infaillibilité du juge dans son parquet (avec ou sans jeu de mots). Il ferait beau voir que des messieurs n'y entendant rien, des particuliers perdant leurs jours à tartiner des couleurs sur de la toile où à gâter de lignes noires à peu près parallèles des feuilles de beau papier blanc dans lesquelles on pourrait envelopper des bouquets ou des quarterons de beurre, prétendissent leur en remontrer! — Gros-Jean et son curé, quoi! — Où en serions-nous, bonté divine! si l'on mêlait aux hautes questions de finance et d'économie les mesquines questions de sentiment et d'art?... Vite, vite, de bons stères à prendre là dedans... de bons écus pour l'insatiable budget!... »

Hélas ! les pauvres vieux ! c'est à peine si, réunies, leurs carcasses produiraient le peu de bois de chauffe que demande un chef de bureau pour son hiver. Quant aux planches, à « l'industrie », ils n'en fourniraient pas pour deux liards : tel et tel des marchands l'ont affirmé avec un certain dédain, en les examinant, les percutant, les toisant : on n'en donnerait pas trois cents francs sans boire un bouillon !

Quelle raison alors, faire valoir pour prononcer, d'un cœur léger, cette suppression ? — Aucune ! — Que d'arguments, au contraire, pour les maintenir en l'état !... Depuis toute éternité, — six, huit cents ans peut-être, et bien malin serait celui qui calculerait à la loupe leurs sèves serrées ! — ces chênes contribuent à l'ornement du joli hameau au nom curieux[1]. Les *guides* les indiquent ; les cochers de

[1] Hipp. Cocheris (*Origine et formation des noms de lieux*), s'exprime ainsi, à propos de l'étymologie de ce mot :

« Les « bercaria ou berbicaria » (bergeries) ont donné naissance aux lieux dits : « Brévière (Calvados), La Bréviaire (*sic*) (Oise). » — Quelques pages plus haut, il disait que : « Les Bruyères (« Brugariæ », du Kymri « brawg », buisson) ont formé « la Bréviaire (Oise) ».

Laquelle des deux origines choisir ?

Tout d'abord, l'orthographe la plus usitée, laseule juste est : « La Brévière ». Or, il existe, sans aller jusqu'aux Kymris, un substantif « brévier, » dont tous les dictionnaires donnent la définition : « Brévier, nom vulgaire des grands oiseaux de proie, de brévipèdes, brévipennes. » La forme féminine aurait pu s'employer. Pourquoi ne pas croire qu'il y eut par là, jadis, des parages spécialement hantés par les rapaces, où ils venaient nicher par bandes ? Les buses, les autours, etc., y sont encore en grand nombre.

N'y a-il pas aussi un rapprochement singulier à faire en

voitures publiques les connaissent ; les chevaux s'y arrêtent tout naturellement, ainsi qu'aux « chapelles » d'une route. Il va falloir les changer, ces habitudes-là ! On sera contraint de modifier, dans de nouvelles éditions, les lignes de texte à eux consacrées, sous peine d'avoir l'air de se moquer des touristes ! Examinez les inconvénients de toutes sortes qui vont en résulter : *cartons* à faire dans les livres ; accidents produits par les chevaux rétifs qu'on ne pourra détourner du chemin accoutumé ; grève des automédons compiégnois qui n'auront plus à montrer que l'arbre de Saint-Jean et celui de Vaudrampont, si on ne les coupe pas par la base, eux aussi, pendant qu'on y est.

Mais il y a de plus sérieuses considérations à faire valoir en faveur des deux vieillards du chemin des Plaideurs, pour lesquels je plaide avec plus de conviction, sans doute, que de talent. C'est que les habitants de la Brévière les aiment ; que ces arbres-là sont comme de leur famille ; que ce serait une lacune dans leur existence, la perte de ces fétiches. Une femme m'en parlait. Vrai ! elle avait presque les larmes aux yeux ! Ils ont grandi à leur ombre, se souvenant des années où chacun des chênes a perdu

songeant à ces oiseaux de nuit « à la serre cruelle » et à ces princes barbares qui vinrent à Saint-Jean et à la Brévière percher en maîtres et seigneurs des bois et de la plaine ?...

Les temps sont bien changés : la fréquentation de la population de bûcherons ne suggère que des idées de calme et de travail.

un peu de sa splendeur. Car ils en ont vu, ceux-là, croître et décroître, des générations! Combien d'enfants y ont grimpé, y ont joué en cherchant des nids, s'y sont balancés aux maîtresses branches? Combien de boquillons s'y sont abrités? Combien de vieilles, chargées de leurs *fouées* de bois mort, s'y sont adossées en passant, tout en nage?... Oui, ces gens-là ont ce ridicule de tenir à leurs arbres. Les leur enlever, c'est comme détruire l'église d'une paroisse. Autant d'édifices qui leur sont chers et qu'ils ne pensaient pas voir jamais déboulonner.

Tenez! que ne suis-je Victor Hugo, — afin de mettre à profit mon autorité, — lui qui vient d'adresser au Conseil municipal de Paris une lettre pour prier que l'on conserve les arènes de Lutèce, nouvellement découvertes [1]... J'enverrais aujourd'hui, à qui de droit, une protestation laconique. Je

[1] CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS. — *Séance du* 27 *juillet* 1883. — M. le président donne lecture d'une lettre de Victor Hugo, ainsi conçue :

« Monsieur le Président,

« Il n'est pas possible que Paris, la ville de l'Avenir, renonce à la preuve vivante qu'elle a été la ville du passé.

« Les Arènes sont l'antique marque de la grande ville, elles sont un monument unique. Le Conseil municipal qui les détruirait se détruirait en quelque sorte lui-même. Conservez *les* Arènes de Lutèce. Conservez-les à tout prix, vous ferez une action utile et, ce qui est mieux encore, vous donnerez un grand exemple.

« Je vous serre les mains.

» VICTOR HUGO. »

dirais : « Il n'est pas possible que la forêt de Compiègne, la forêt de l'avenir, renonce à la preuve vivante qu'elle a été la forêt du passé. Le passé amène l'avenir.

« Les chênes de la Brévière sont l'antique marque (de fabrique) de la grande forêt. Ils sont un monument unique (quoique double). L'administration forestière qui les détruirait se détruirait en quelque sorte elle-même. Conservez les vieux chênes de la forêt de Cuise. Conservez-les à tout prix. Vous ferez une action utile et vous donnerez un grand exemple. »

Par-ci, par-là, pour corser, je glisserais bien un peu de « nuit noire » de « sombre énigme » ; je parlerais du gland, l'infiniment petit, contenant en principe l'infiniment grand, des *chaînes* qui relient hier à demain; je dirais que « dans confrère il y a frère » ; j'enfoncerais quelques incises, en guise de coins; et ça suffirait pour emporter le morceau.

Aucune trace du palais élevé en ces lieux aux premières époques de la monarchie française n'y subsiste. Pourquoi se défendre de supposer que ces arbres ont vu les chasses, sinon des Carlovingiens, au moins des premiers Capétiens ? En leur supposant, au minimum, sept siècles, cela daterait leur acte de naissance de la fin du douzième. Au mois d'août 1319, Philippe le Long vint en villégiature ici même. Ils auraient eu déjà alors un diamètre appréciable. Les paysans vont plus loin : ils les font naître sous

Dagobert. Diable ! leur accorder plus de douze cents ans, c'est être généreux !... Acceptons ça, tout de même. Légende pour légende, mieux vaut celle-là que tant d'autres dont des femmes hystériques sont les héroïnes. Et, puisqu'on a baptisé, à Fontainebleau, certain autre couple semblable : *Henri IV* et *Sully*, appelons les nôtres : *Dagobert* et *Saint-Eloi.*

Si la forêt de Compiègne était, de même que celle que je viens de nommer, riche en curiosités; si, pareils à Marlotte et Barbison, Saint-Jean et Vieux-Moulin offraient par dizaine des spécimens de ce genre, malgré la peine qu'on en ressentirait, à la rigueur, on en abandonnerait quelques-uns, faisant la part du feu. Mais tel n'est pas le cas, maintenant surtout que les hêtres de la Fortelle, dont le bon peintre Alexandre Ségé me vantait dernièrement la beauté surprenante, se sont évanouis en fumée, ont été débités en petites pelles d'un sou dont les enfants de notre génération ont remué le sable des Tuileries. La liste civile avait de bonnes raisons pour ne pas laisser vieillir exagérément les produits du sol convertissables en espèces sonnantes. Notre forêt est d'une beauté jeune et robuste. C'est une forêt de printemps.

Pendant la présidence de Thiers, des écrivains et des peintres se réunirent en *Comité de protection de la forêt de Fontainebleau.* Vous vous en souvenez : ce comité sauva tout le Bas-Bréau, menacé par les vandales de l'époque. Le chef de l'Etat dut se rappeler

alors qu'il était historien et qu'il avait débuté dans les lettres par de la critique d'art.

Pourquoi n'essaierait-on pas, si l'occasion s'en présente, quelque chose de semblable par ici ? Les noms de peintres reconnaissants n'y manqueraient mie ? Dites, de Bellée ? Les noms d'écrivains non plus, n'est-ce pas, cher Levallois, ermite qui vous êtes fait le secrétaire d'une forêt, après avoir été celui de l'oncle Beuve et avez rédigé ses mémoires [1] ?

Le souvenir de Jules Dupré ne nous engagerait-il pas à former, entre artistes, cette ligue du bien public ?

Quoi donc ! pauvres compagnons qui, côte à côte, avez traversé les siècles, bravé les orages, Oreste et Pylade du règne végétal, fidèles entre les plus fidèles, l'amoureux de l'antique forêt gauloise ne vous verra plus dessiner sur l'azur vos hautes branches sèches, à jamais défeuillées, pleines de tourterelles sauvages, de *ratidiches* au ventre jaune, à la tête bleue ? En juin, les genêts ne se doreront plus à vos pieds.

Maintes fois, pourtant, ils m'ont réjoui, ils m'ont envoyé un bonjour, une bienvenue, quand, au réveil, je les apercevais de mon lit. Et je leur en sais gré. Et je chante leur *De profundis*, je fais leur éloge *in extremis*.

Qu'ils étaient superbes, encore, au moment des chasses ! Quel tableau tout composé ils offraient ! Eux

[1] *L'Année d'un ermite*, *les Mémoires d'une forêt*, deux livres de Jules Levallois.

deux, tout d'abord, noirs et bossués de nœuds, creusés de trous, tendant les bras avec un geste de bénédiction; puis, dans le fond, la demeure des gardes, et dans les plans intermédiaires, l'espace occupé par le charmant remue-ménage de la meute, égayé par les costumes des piqueux, meublé par les voitures amenant de loin les invités.

Enfin, voilà : les malheureux ! ils ont eu le tort de prendre racine deux ou trois mètres au delà du terrain communal. Autrement, ils étaient préservés, et comme les gros marronniers des places de villages, les tilleuls, les « ormeaux » sous lesquels on dansait l'après-midi du dimanche, on les soignait, on les étayait, on les consolidait, on leur donnait des béquilles et l'on bouchait leurs crevasses.

Ainsi, c'en est fait !...

Mais non, c'est impossible. Toute sentence est revisable. Le président de la République en a commué bien d'autres ! Ce n'est pas pour des décisions de cette nature qu'est fait le respect de la chose jugée. Eh ! monsieur le... destructeur, on doit surseoir indéfiniment à certaines exécutions, faute d'exécuteurs. On a vu des soldats s'opposer à charger leurs fusils pour ne pas se rendre complices d'une iniquité. Aucun des marchands, son intérêt bien compris, n'achètera ces restes-là, pis que les châblis et les « chandeliers » des coupes. Nul bûcheron, je vous en réponds, n'osera porter sur les siens sa cognée ou sa scie. Les cales de hêtre éclateraient d'elles-mêmes, plutôt que

d'*écarter* leurs flancs rongés, leur membres disjoints, leurs têtes chenues. Vous seriez obligé de venir mettre vous-même la main à la besogne... Alors, gare à la chute d'un bras, à la cassure de la houppe! La vengeance des arbres!

Il le faut bien, puisque les dieux sont impuissants, puisque Apollon, dont le nom se lit au carrefour le plus proche, ne vous a pas, homme terrible, métamorphosé, à l'instant du crime, en un arbre disgracieux, rabougri et épineux.

Allons! laissez-les mourir tranquilles, eux que la foudre a épargnés. Assez de hameaux et de ruines disparaissent. Encore quelques années et votre vue, friande de la régularité des lignes, ne sera plus offusquée de leur rares touffes de feuilles. La fatalité aura fait gazon ras. Un bon mouvement, voyons! Démarquez. Sait-on ce que l'on deviendra, soi-même? Aura-t-on une vieillesse admirée et aimée? Les nôtres ne hâteront-ils pas de leurs vœux l'arrivée de la suprême Conservatrice?... Revisez, revisez : il en restera au moins quelque chose : deux beaux arbres à peindre de tous les côtés et à célébrer en prose et en vers... Le besoin vous prendra-t-il encore de couper, de rogner? — Eh bien! allez enlever les herbes des étangs : les roseaux et les mâcres, les fléchières et les lentilles d'eau; jetez bas les nids des *agaches* et des *chats-hues!* Mais, palsambleu! monseigneur, que vous font les nids de rossignols!...

Grâce pour les Ancêtres!

Et, afin de vous faire pardonner, envoyez quelques bons crochets, quelques bonnes tiges de fer avec quoi nous consoliderons notre musée des souvenirs ! ! !

Elle est bien longue, ma requête, mon cher confrère. Que voulez-vous ? Les mots, pour dire ce que l'on ressent vivement, arrivent trop aisément. Nul n'est plus verbeux qu'un amoureux. Il faut du temps pour faire court et mes condamnés n'ont que peu de jours pour se pourvoir. Puis, par cette pluie, que faire en un gîte couvert de chaume, à moins que l'on n'écrive ?

J'abuserais, toutefois, si je prenais maintenant plus de place qu'il n'en faut pour signer d'une main en vous tendant l'autre.

II

COMMUNICATION DU SERVICE FORESTIER

Dans un humoristique article qui a paru au numéro de l'*Echo de l'Oise* du 10 courant, M. Léon Duvauchel, un poète doublé d'un artiste, sans doute, s'est plaint amèrement de ce que le service forestier eut marqué, pour être abattus, deux vieux chênes, cinq ou six fois centenaires apparemment, situés en forêt, tout près du hameau de la Brévière, et avoisinant le chemin vicinal de ce hameau à Saint-Jean.

Que l'auteur de cet article veuille bien se rassurer ! Il a été donné satisfaction à son désir, avant même qu'il ne l'eût formulé.

Des deux chênes en question, l'un, presque entièrement mort, n'offre plus guère, sur l'une de ses branches principales, que quelques traces de verdure. L'autre, le plus voisin du chemin vicinal, au tronc aux trois quarts creux, vermoulu, presque complètement dépouillé de son écorce, aux branches également décharnées, n'est plus qu'un cadavre depuis plusieurs années déjà.

L'administration des forêts se serait bien gardée de toucher à ces deux *ancêtres* que les touristes aimaient à visiter, tant qu'ils n'auraient pas atteint leur entier dépérissement.

Mais elle avait pensé qu'aujourd'hui, tristement déchus de leur ancienne splendeur, ils inspiraient plutôt pitié

qu'enthousiasme ; et, mue par un sentiment de vénération, qui, pour n'en être pas moins vrai, se traduisait en sens inverse de celui qui a inspiré M. Duvauchel, le chef de service de l'inspection de Compiègne avait résolu, dans l'intérêt même de leur honneur passé, de leur donner héroïquement le coup de grâce.

Toutefois, il y a huit jours environ, M. le maire de Saint-Jean est venu réclamer en faveur des deux chênes que, pour être agréable à M. Duvauchel, on appellera désormais Dagobert et Saint-Eloi. Cet honorable *fonc*tionnaire municipal a fait valoir, en faveur de leur maintien sur pied, des considérations ne touchant en rien à l'art, mais qui n'en ont pas moins une réelle valeur, puisqu'elles attestent, de la part de celui qui les a formulées, le louable désir d'être agréable et utile aux habitants de Saint-Jean et de la Brévière qui craignent que la disparition de ces arbres ne leur apporte quelque préjudice, en éloignant les touristes de ces parages.

L'inspecteur de Compiègne s'est rendu, sans hésitation, à la demande de M. le maire de Saint-Jean, et a donné l'ordre de *démarquer* les deux chênes qui devaient être compris dans une vente de bois morts à faire vers le mois de novembre prochain.

En terminant cette communication, le service forestier de Compiègne croit devoir faire connaître que ses agents, malgré leurs études positives, et le but cultural et économique qu'ils ne doivent jamais perdre de vue dans leur gestion, sont loin, comme paraît le croire M. Duvauchel, d'être insensibles aux beautés de la nature, et incapables de comprendre et de respecter certaines considérations artistiques.

La vieille et splendide futaie des Beaux-Monts (plus de 200 hectares) qui n'a peut-être pas d'égale en France, ni même en Europe, n'a-t-elle pas été laissée au dehors de tout aménagement, pour n'y opérer que des extractions

d'arbres absolument morts, et ce, à titre de spécimen de l'antique végétation, et de champ d'étude pour les artistes ?

D'ailleurs, et sans s'occuper du passé, les agents forestiers actuels n'ont-ils pas, depuis quelques années, et un peu partout, même dans les cantons les plus reculés qu'ils regrettent de voir trop peu connus des artistes, respecté, lors des exploitations, voire même au détriment du rendement bulgétaire, un certain nombre d'arbres, aussi remarquables, ou à peu près, que les ancêtres de la Brévière, et qui, par leur âge, leurs dimensions, leurs formes bizarres, leur semblaient des monuments sacrés ?

Il y a plus, et puisque l'occasion s'en présente, le service forestier local croit devoir faire connaître qu'il a pris ses mesures pour faire restaurer et dégager certains sites, certains points de vue un peu trop négligés pendant un certain temps, et même d'en faciliter l'accès par la création de nouvelles routes ou sentiers praticables, soit pour les voitures, soit pour les piétons.

L'Echo de l'Oise, 14 août.

III

SAUVÉS!... MERCI, MONSIEUR!

DU MÊME AU MÊME

13 août 1883.

Mon cher Confrère,

Après une absence, ayant voulu, une dernière fois avant leur disparition, faire mes dévotions aux chênes, je viens de ressentir une grande joie, remplaçant la vive douleur de ces temps derniers. Les deux ancêtres sont sauvés, graciés, — démarqués, enfin. Le chiffre de l'Etat est enlevé : j'ai pu m'en assurer.

Vivat! Chantons *Io péan!* Formons autour de Dagobert et de Saint-Eloi des danses gracieuses. Offrons à Bacchus des libations de cidre de pommelotier!... Au dieu Pan, présentons des guirlandes de campanules et d'ancolies tressées par les jeunes forestières! *All is well that ends well.*

On me dit que la commune de Saint-Jean-aux-Bois, par la voix de son maire, ainsi que plusieurs

autres personnes, avaient sympathiquement protesté. Les réclamations des gens autorisés ont, sans doute, eu plus de poids que celle d'un poète, d'un *solitaire* tapi dans sa bauge des halliers. Mais il était juste et équitable qu'il fît entendre aussi, dans ce concert, son petit grognement de mécontentement.

Enfin... quittes pour la peur !

Sera-ce la dernière fois que ces arbres seront menacés ? — Si les administrations restent, les administrateurs changent, hélas ! — Il paraît qu'à deux ou trois reprises déjà, s'ils ne sont pas morts, ces bons vieillards (c'est des chênes que je parle), ils ont été frappés de la même cruelle façon.

Supplions donc instamment le chef qui a révoqué l'arrêt, de rendre, si cela est en son pouvoir, cette grâce définitive ; souhaitons que nos deux amis soient bien et dûment munis d'un diplôme d'inamovibilité, en récompense de tant d'années de loyaux services... Et qu'il n'en soit plus question.

A vous,

L. D.

IV

Mercredi, 15 août.

A l'instant (midi) le numéro de l'*Écho* contenant la « Communication du service forestier », datée du 13 courant, me parvient. Est-il temps encore d'insérer ces quelques lignes ? N'êtes-vous pas déjà sous presse ?

L'auteur de l'article n'a qu'à se louer de cette note. Il remercie, pour son compte personnel, n'ayant pas qualité pour le faire au nom de tous les artistes, les agents forestiers des soins qu'ils apportent à l'entretien de ce splendide parc de quelque vingt lieues de tour, mis à la disposition de chacun. Plût aux dieux protecteurs des voyageurs que certaine forêt voisine, appartenant à une autre conservation que celle-ci, fût, — pour ne parler que de ce seul avantage, — aussi bien munie de poteaux indicateurs des carrefours et des routes : le piéton ne s'y égarerait pas, au grand dommage de ses jambes, ainsi qu'en un dédale !

La nouvelle qui termine cette communication est d'un bon augure pour les touristes, de jour en jour appelés à devenir plus nombreux, grâce aux nou-

veaux moyens de transport; ils sauront gré, sans nul doute, à l'Administration, de ces améliorations considérables et n'auront garde de contester ses sentiments d'admiration pour les beautés du sol.

Certes, il serait oiseux de prolonger cette réponse: ma lettre d'avant-hier témoigne, par la promptitude de l'envoi, de la satisfaction éprouvée.

L'incident est clos.

L. D.

XVI

LE DISCOURS D'UN BRIGADIER

DE VILLERS-COTTERETS

Poème dit par l'auteur
à l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas
le 24 mai 1885

Un garde, en grande tenue, est censé s'approcher du monument et poser sur le piédestal une couronne de hêtre[1].

Je l'ai connu, celui dont voici la statue :
J'ai pris part à ses jeux ; j'ai fait mainte battue
Près de lui, car,—voilà longtemps...oh! bien longtemps,—
Presque le même mois nous eûmes dix-sept ans,
Et mon père servit le général, son père.
Brigadier forestier en retraite, j'espère,

[1] Dans la pensée première, cet hommage au « Père Dumas » devait être rendu effectivement par un agent de l'Administration : — l'excellent brigadier Hénold, un vieux soldat né en Alsace, décoré de nombreuses médailles... Durant la cérémonie, il se fût avancé vers la statue, eût apporté son poétique présent de branches en fleur et cédé la parole à un acteur de l'un de nos théâtres de drame... Le comité local d'inauguration, quoique cette mise en scène lui eût souri tout d'abord, en décida autrement, en sa sagesse.

Bien que venant de loin et bien qu'étant très vieux,
Afin de saluer son bronze glorieux,
Quitter plus d'une fois encore ma chaumière
Et regagner à pied nos plaines de Vivière.

Vraiment, vous l'avez bien campé, le bon Dumas :
Debout, la plume en main, non courbé sous l'amas
Des livres entassés par sa verve féconde ;
Robuste, col ouvert, et souriant au monde.

Si le sort a trompé son espoir le plus doux
En ne lui fermant pas les yeux auprès de nous,
L'art, du moins, l'art, avec sa puissante magie,
Le fait renaître au lieu natal, en effigie.
Tel ainsi, regards vifs et gestes triomphants,
Le connaîtront les fils de nos petits enfants,
A nous qui l'avons vu, ses anciens camarades,
Dans son grand régiment conquérir tous ses grades.

Bien d'autres ont conté quel écrivain il fut :
Ardent, actif, du soir au matin à l'affût
De l'idée, oiseau bleu qu'il savait mettre en cage ;
Beau tireur augmentant partout son lourd bagage
De triomphes, nombrant par autant d'hallalis
Les chasses occupant ses jours si bien remplis.
Pour moi, l'inéduqué, l'homme des bois, le rustre
Encore ému d'avoir serré sa main illustre,
Fier d'être de la ville où son étoile a lui,
Puisque l'on me permet de vous parler de lui,

Très familièrement, par mon seul droit d'aînesse,
J'évoque les premiers bonheurs de sa jeunesse,
L'instant où le futur auteur, le cher gamin
Apprenait ses leçons, couché dans le chemin,
Où l'écolier, sentant déjà son ardeur croître,
Démontait les fusils paternels dans le cloître.
Je songe à cet avril gazouillant à Villers,
Temps des premiers amours naïfs, des premiers vers :
Epoque, voyez-vous, que jamais on n'oublie,
Dont on cause plus tard avec mélancolie.

Son enfance, elle est bien à nous seuls, à nos bois,
A nos champs, au château qu'ont élevé des rois...
Hors d'ici, loin des siens, de la maison bénie,
Il appartient à tous : — c'est l'homme de génie !

Saint-Rémy, les Fossés, Fleury, Boursonne, Ivor,
Son nom chante chez vous dans la chanson du cor.

Comme il les adorait, les fourrés, les ramures !
Sanglots du vent, gaîtés des nids, confus murmures
Perçus, la nuit, dans la loge des charbonniers,
Que tout cela charmait ses instincts braconniers !
Pour engluer pinsons, bouvreuils, chardonnerettes,
Quelles veilles, avec Boudoux, près des marettes,
Muets et frémissants, tous les deux, de désir !
Echeveaux des layons embrouillés à plaisir,
Routes en pente où vont les charrieurs de grume,
A vos halliers, mieux qu'au latin il s'accoutume.

Il déconcerterait bientôt un vétéran.
Il sait le marécage où bauge le tiéran,
La trace qu'a laissée un ragot solitaire...
Vrai, comme nous disait son patron, le notaire,
Si le hardi garçon n'avait pas tourné mal,
Il eût pu faire un très bon garde général.

Tout cela, pour le grand Dumas, c'était l'aurore,
La fleur d'émotion dont l'âme se décore,
Le début de la vie en liberté, l'entier
Contentement. — Comment n'être pas forestier,
Alors qu'un forestier signe à votre baptême,
Et qu'on apprend à lire, après, dans Buffon même?
C'était l'aube du jour grandissant. Le jour vint.
Il n'avait que douze ans, quinze ans. Il en eut vingt.
Il aima !...

Moins d'exploits de veneur ; plus d'histoire
Que racontait Moquet... et que l'on devait croire.
Ce furent de secrets rendez-vous dans le parc
Et des bals où dansaient les chevaliers de l'arc ;
Des tourments, des baisers, des brouilles. O beaux arbres,
Chers complices, ainsi que les murs, que les marbres,
Des méfaits séduisants d'amoureux couronnés,
Vous fûtes bons pour nous : vous êtes pardonnés !

Un groupe gracieux de tendres demoiselles,
Pour quitter le logis, le soir, ayant des ailes,
Venait s'abandonner au bras des jeunes gens.

O miracle ! les doux rossignols indulgents
Entendaient un concert plein de mots d'espérance
Quand on disait Cécile ou qu'on disait Laurence !

Dans le verger, la fleur rose fait place au fruit.
L'ambition succède à l'amour. L'âge fuit.
A Paris l'appelait une autre bien-aimée,
Sirène aux bras sans cesse ouverts : la renommée.
Mais le cœur sait rester fixé, sinon l'esprit :
Les amis d'autrefois, toujours il les chérit ;
Ses compagnes, il s'en souviendra dans ses pièces :
Belles comme aujourd'hui sont leurs petites nièces,
Elles lui passeront souvent devant les yeux.

Deuils intimes !... Pourquoi faut-il devenir vieux ?
Ma femme n'est plus là qui, mettant ses lunettes,
Me lisait ses romans parus dans les gazettes,
Les exploits d'Aramis et de Monte-Christo,
Et des guerriers casqués assiégeant un château ;
Drames de politique et de galanterie.
— Et tous, ils défilaient dans la salle assombrie,
Près du feu, près des chiens, les tiots sur nos genoux,
Ses héros grands seigneurs ou gardes tels que nous.
On rangeait la brochure, à regret terminée,
Sur la planche couvrant l'antique cheminée,
Et nous en reparlions quelquefois tout un jour.

Maintenant, attendant que vienne enfin mon tour,
Alexandre, mon fils, me relit ses *Mémoires*.

C'est pourquoi j'ai repris au fond de mes armoires
Mon sabre d'ordonnance habilement fourbi,
Ma vareuse aux galons d'argent et mon képi,
Et qu'au matin, partant par la Route du Faîte,
Tout rayonnant, la joie au cœur et l'âme en fête,
J'ai voulu, près de lui, près de vous tous, aussi,
Revivre un peu les ans qu'il a vécus ici,
Exubérant et fort, tel qu'un arbre exotique
Qu'un bon hasard sema sur la terre celtique :
Jours où son avenir germait parmi la paix
De la cité modeste et de ses bois épais.

C'est pourquoi j'ai voulu que ma petite fille
Lui tressât ce présent, cueilli dans la ramille
D'un beau hêtre où la faîne a promis son trésor,
Où novembre, lui seul, mettra des feuilles d'or.
Et j'ai cru, lui sonnant ma suprême fanfare,
— Pardonnez à l'aïeul trop verbeux, s'il s'égare, —
Que, m'inspirant un peu d'audace, cette fois,
L'âme de la forêt l'honorait par ma voix !

XVII

LE PÈRE LA POLKA

Un drôle de type, tenez, c'est le père la Polka.

Pourquoi ce nom? Mystère! En sa prime jeunesse, fut-il pistonneux ou flûteux aux fêtes des environs et importa-t-il parmi nos populations la danse qui servit à le baptiser ironiquement? L'histoire n'est pas fixée sur ce point. Quoi qu'il en soit, ce sobriquet sautillant contraste bizarrement avec les allures un peu invalides de celui qui en fut gratifié par ses concitoyens.

Oui, un drôle de bonhomme. La forêt a, voyez-vous, comme la ville, ses originaux.

Nous l'avons rencontré ces jours-ci, durant une destruction de sangliers. Pas toujours inoffensives pour l'espèce humaine, soit dit entre parenthèse, ces battues ordonnées par l'Administration dans le but de diminuer le nombre des rongeurs des récoltes et des jeunes plants. Il en cuit parfois aux assistants :

témoin ce pauvre garde, l'un des plus estimés de ses chefs et de ses camarades, qui, récemment, à l'une de ces réunions, reçut dans la jambe une balle ayant ricoché sur une pierre et succomba promptement aux suites de sa blessure; témoins encore les coups de boutoir distribués rageusement par l'animal poursuivi aux chasseurs rencontrés sur son passage.

Ce jour-là, messieurs les invités à cette partie de plaisir parfois si mouvementée, paraissaient vouloir se réserver pour le grand jeu de l'automne les bêtes courables que le cahier des charges les obligeait à faire disparaître. Gibier nomade, le sanglier : aujourd'hui ici, demain là ; vagabond sans domicile fixe. Sans doute les amateurs craignaient que les bons ragots à leur quart an, les mères laies et leurs marcassins, dérangés de leurs quartiers d'été, passassent, sans intention de retour, dans la forêt voisine et devinssent la proie du locataire d'icelle... Si c'est là un jugement téméraire, qu'ils vouent le coupable à la vengeance de Diane. Tant il y a qu'on avait fait buisson creux partout où l'on s'était porté. Et les dieux savent si l'on avait battu des enceintes en nombre respectable, si l'on s'était égosillé à faire en vain résonner les échos d'interminables « Tiens la voie! Vlaou! Vlaou! » lancés aux quatre ou cinq chiens amenés sans grande ardeur de part et d'autre.

Philosophiquement, quelques rebutés, quelques fatigués, dont un joli petit sous-préfet du Seize-Mai,

dépréfétisé et le fils d'un général très habile stratège sur le champ de bataille d'un billard, s'étaient assis aux talus des routes, roulant des cigarettes et parlant d'autre chose. Pas un coup de feu sérieux pendant trois heures. Plus le moindre son de petite trompe, en ce moment. Les gardes surveillant l'expédition riaient sous cape. Ils savaient bien, eux autres, dans leurs triages, les marais d'aunes et de roseaux, les *raques* bourbeuses où baugeait du gibier. Ils les indiquaient. Toute une plantation était pleine de rongeurs de la nuit précédente. Mais c'était toujours trop loin. Il était trop tard. Ce serait pour la prochaine fois. Remise à trois semaines, l'exécution des solitaires et des bêtes rousses!

Gracieusement engagé par quelqu'un de la bande, j'avais suivi tout ça platoniquement, armé seulement d'une canne de néflier, engin à coup sûr inefficace en cas de danger.

Bien des fossés avaient été franchis, bien des carrefours traversés, bien des contre-lignes et des layons longés. On tournait sur soi-même; on sortait des fourrés et l'on y rentrait subitement, croyant entendre un signal, une voix, un coup de sifflet.

Enfin, dans une route embroussaillée, ébouriffée de branches, de recrus de futaie, de semis naturels, toute fleurie aussi de campanules bleues, de saponaires, de sureaux, un vieillard apparut.

Au crépuscule, on l'aurait pris pour un de ces diaboliques personnages qui vont jetant partout la déso-

lation, un sorcier. Nous n'étions pas entre chien et loup. Il faisait clair : une belle fin d'après-midi de fin de juin. L'homme, muni d'une serpe et d'autres instruments tranchants, taillait, rognait devant lui, à même cette chevelure des arbres qui lui cinglait la face. Dans la partie qu'il venait de parcourir, beaucoup de ramilles jonchaient de leurs feuilles vite flétries l'herbe foulée.

— Tiens ! fis-je, m'adressant à un brigadier, vous faites élaguer vos routes ? C'est dommage : c'est bien plus agréable ainsi, avec ces frondaisons folles.

— Pas du tout... pour le moment, du moins. Cet individu, là-bas ?... Un homme de journée, n'est-ce pas ? Il s'acquitte de quelque corvée due à l'Administration, pour prix d'une permission de fougère ou de faîne, à l'automne, comme les usagers?

— Dame, on le croirait.

— C'est le père la Polka, ni plus, ni moins.

Et le bonhomme me fut expliqué :

— Tenez! regardez-le. Il ne bronchera pas, même si nous lui adressons la parole... Eh ! père la Polka !... Rien !... Va, va, mon brave, va toujours... S'il veut nettoyer de la sorte nos cinq cents routes, approchant, il ne chômera pas d'ouvrage et ne se mettra pas en grève comme les mineurs. Coupe, coupe, père Coupe-toujours... Il aurait dû naître sous Louis XIV ; on aimait les arbres taillés en bilboquets ou en *flambeaux*, dans ces temps-là, paraît. Il a la rage de l'alignement et de la propreté. Figurez-vous qu'il

s'imagine être commis par le chef de cantonnement au soin des chemins, dans les environs de sa commune, dont il était jadis un des notables. — Alors, très régulièrement, dès le matin, absolument comme s'il était payé pour ça, il se met au travail. Et il tient scrupuleusement registre de toutes les journées employées à sa tâche. A l'heure qu'il est, l'Etat lui doit, prétend-il, quelque chose comme huit ou neuf mille francs. Il est sûr qu'il ne lui fera pas défaut, qu'un jour viendra où tout lui sera remboursé; le Gouvernement ne laissera pas protester la signature de ses agents. Puisque, en somme, sa douce folie ne lui fait commettre aucun dégât, aucun délit de nature à nuire à la croissance des arbres, et qu'au contraire elle rend quelques services, car des sentiers osbtrués sont ainsi dégagés, débarrassés grâce à son croissant, à sa serpe sans cesse en mouvement, on le laisse faire. Un peu moins de ronces et de prunelliers éclaircit la marche à ceux qui s'en vont sous bois par les traverses. Il vous détruit les champignons mauvais, les nids de frelons. Il vous abat les taupinières... Ah ! il fera chaud, oui, quand il touchera le prix de ses sueurs, l'amateur !... Mais c'est le dimanche, encore, qu'il faudrait le voir : il chante au lutrin. M. le curé l'endure, malgré tout. S'il a la voix un peu cassée, ça n'écorchera pas les oreilles du bon Dieu : il en entend bien d'autres ! Seulement, croiriez-vous ? un jour de Saint-Hubert, une fête solennelle, dame, par crainte de quelque frasque, on lui

fit retirer son surplis et on le pria d'aller s'asseoir au banc des paroissiens. Maugréant, grommelant, il sortit. Il alla revêtir une chemise de sa femme, et, ainsi accoutré, revint. Vous pensez les cris, la surprise des assistants. On le mit dehors, de vive force, cette fois, mais non sans peine, je vous le certifie... Pas braconnier le moindrement, le pauvre d'esprit. Dans toutes ses expurgades gratuites, mais non obligatoires, il ne volerait pas un lapereau ni une belette dans les *broyons* des gardes. Les faguettes, les brindilles, il les laisse sur le sol, sans les fagoter pour son compte en se payant en nature de ses prestations volontaires... Eh bien ! ça va-t-il, la besogne, père la Polka ?

Mais le père la Polka restait bouche close et continuait, sans souci des passants, sa coupe à la mal content des cheveux des buissons. Jamais écrivain au travail ne s'isole à tel point du monde qui l'entoure, ne reste aussi indifférent aux bruits et aux causeries.

Mon interlocuteur jasait toujours à propos du personnage.

La corne du vacher qui mène paître le troupeau du village résonna tout à coup.

Aussitôt le vieillard, déjà un peu éloigné du groupe, cessa son labeur : sans doute c'était là, pour lui, le signal de plier bagage. Il s'en fut, grave et digne, diminuant à notre vue, peu à peu, entre les murailles vertes. Il semblait, appuyé sur sa crosse

d'évêque, ainsi qu'il appelle son bâton recourbé, un de ces ermites des légendes, regagnant, d'un pied alenti par les années, sa caverne, près d'une fontaine miraculeuse.

Champfleury, dans les *Amants de la nature*, s'est raillé de ces gens qui, à la façon du Dennecourt de Fontainebleau, arrangent, selon leur mauvais goût, les choses du règne végétal et minéral, qui donnent des formes humaines aux rochers et les peinturelurent, qui enlèvent, par manie de symétrie bête, les goitres et les gibbosités des charmes et des hêtres. Je songeais à cela devant le bonhomme au sécateur.

Peut-être croit-il remplir une mission en extirpant une bardane ou un chardon-roulant; peut-être se figure-t-il exercer un sacerdoce en redressant les torts d'un genévrier ou d'un houx récalcitrant. Devoir de censeur, de châtreur, de magister. Les exubérances, les outrances doivent lui causer de la peine. Critique, c'eût été un cerveau éminemment classique, propageant les saines doctrines de Boileau, de l'abbé Delille, citant « nos maîtres : Esménard, Lebrun, Chénedollé ». Il eût prisé les vers dont un hémistiche n'empiète pas sur l'autre, rectilignes, architecturaux; il eût estimé la peinture de Cabanel et exécré le naturalisme, tout homme de la nature qu'il est.

Un monomane, un toqué ?... Qui sait, après tout ? Simplement un amoureux de la forêt, sans doute,

de la forêt où il a vécu, aimé, vieilli; intimement intéressé, ainsi qu'à un bien personnel, à son bon entretien, à son sage aménagement; voulant la beauté, la régularité de cette maîtresse feuillue...

Seulement, voilà, tout le monde n'a pas la même esthétique, quoi !

XVIII

JOURNAL DE PROVINCE!

C'est au saut du lit qu'il m'arrive,
Deux fois par semaine, pas plus.
La vie au village est active :
Les grands journaux y sont peu lus.

Je l'avoue, oui, c'est de la joie
Qu'il me donne, le doux ramier.
Plus que tout autre, je le choie;
Je l'écoute tout le premier.

Ses lèvres sont vite décloses :
Il parle. Je m'en vais revoir,
Les pieds aux chenets, maintes choses
D'où monte un parfum de terroir.

Entre les lignes, j'imagine
Entendre chanter en patois
Une vieille courbant l'échine,
S'acheminant vers d'humbles toits.

Je reconnais, belle rougeaude,
Quelque fille en pleine vigueur,
Picarde ayant la tête chaude...
Au même degré que le cœur!

Pour un instant, j'ai le mirage
Du riant canton parcouru :
Midi sur les prés, frais ombrage
Sur les bords sinueux du ru.

De même, lorsque la souffrance
M'enchaîne non loin de mon seuil,
Les yeux sur la carte de France,
Je voyage dans un fauteuil.

Ne riez pas : Je me régale
Des moindres faits régionaux,
D'une maigre annonce légale
Ou du chômage des canaux.

C'est toujours le vers de Térence :
Rien d'humain ne m'est étranger;
Et je sais la désespérance
De l'agriculteur en danger.

J'apprends les cancans de boutiques,
Les vols de lapins de clapiers
Et les discours patriotiques
Des capitaines de pompiers.

Hier, c'était le laisser-courre.
Un émule de Du Fouilloux
Conte en vieux style la bravoure
Des chiens dentés comme des loups.

Tout le pittoresque d'un site,
Dans ces noms obscurs de hameaux,
Evoqué soudain, ressuscite,
Empreint de la couleur des mots.

J'arpente les petites villes
A pas attentifs de savant.
Si curieuses, si tranquilles,
Elles m'ont fait songer, souvent!

Ah! s'abstraire des temps moroses
Et du martyre habituel!
Se figurer cueillir les roses
Fleurissant la neige, à Noël!

C'est un rappel, un heureux thème,
Un intime : Te souviens-tu ?
Il est chez nous quelqu'un qui t'aime,
En ville, ou dans ce coin perdu.

A toi, merci, modeste feuille
Qu'un bon vent m'apporte des bois,
Echo du pays qui m'accueille,
Source de nature où je bois!

Intermédiaire fidèle,
Qu'à mon nom, par toi répété,
L'on se rappelle l'hirondelle
Et qu'on hâte les jours d'été.

Tu m'ouvres la porte du rêve :
L'âme de ma chère forêt,
Au blême soleil qui se lève,
Bonne déesse, m'apparaît.

Ainsi, grâce à toi, j'accompagne,
Par un invisible lien,
D'un peu de décor de campagne
Mon idéal parisien.

XIX

BRAN DE JUDAS

SIMPLE FAIT DIVERS

A Camille Lemonnier.

I

— Eh ! là-bas, monsieur, n'allez pas dans ces roseaux : vous pourriez brouiller c't'eau... Vaudrait mieux vous en revenir... On attend la gendarmerie.

— Ah ! diable, fis-je, c'est grave !

— Dame, oui, vous savez : on est en doutance ed quéque chose... C'est juste ilà l'endroit, près des fléchières...

— Ne craignez rien. Je n'ai pas envie d'entraver les investigations de la maréchaussée... Je rentre.

Mon interlocuteur, c'était un homme en blouse bleue, placé sur la berge d'un étang, au milieu d'un des massifs boisés qui rendent si pittoresques le sud et l'est du département de l'Oise, le territoire des antiques Sylvanectes. M'ayant lancé son avertisse-

ment, il m'indiquait de la main une place que seul il pouvait distinguer, dans les végétations hautes de la rive, non loin du platane pelé au tronc duquel il s'appuyait.

A quel propos cette sentinelle, extraordinairement postée en cet endroit? Sa présence, non remarquée tout d'abord, m'intriguait. Les gendarmes ici, où les gens ont rarement maille à partir avec la justice?... rien que, par-ci par-là, quelque contravention à un grumier ayant oublié d'emporter sa lanterne, un *soir* qu'il comptait sur la lune ;... quelque saisie d' « engins prohibés » à de pauvres diables à court de lapins et que l'on condamnera sans rémission, en dépit des services qu'ils rendent au Domaine, en détruisant les rongeurs ;... peu de batteries aux cabarets ou de voleries du bien d'autrui, — jusqu'à présent, du moins... Un crime, alors?... A coup sûr, l'auteur n'est pas de la localité!

D'un aviron, je dénageai. La grosse barque plate, bonne pour des pêcheurs de carpes, vira lentement, et j'allai l'attacher près de la route. Vivement, très aiguillonné, je me dirigeai du côté où l'individu était à demi caché par les fougères déjà grandes. Une fillette de quatorze à quinze ans, la servante du garde dont le poste se voit aux environs, lavait du linge en chantant monotonement, toute à sa besogne, indifférente à l'appel qu'on m'avait adressé, inconsciente de ce qui pouvait se passer à deux cents mètres. Un auvent de feuillages secs la garantissait à

peine des rayons des premiers jours de juin. Tout près, mêlant ses glouglous et ses hoquets aux frappements du battoir et aux premiers coassements des coraches (les grenouilles) commençant à se dégourdir de la grande chaleur, le trop-plein de la pièce d'eau se déversait dans le ru courant sous bois.

L'homme, c'était un paysan des environs, un cantonnier. On échangea quelques mots : de sa part, des excuses aimables d'interrompre ma navigation paisible; de la mienne, un étonnement, des interrogations. Puis, lui :

— Voyez-vous ce paquet, sur l'herbe?

— Oui. Eh bien?

— Regardez un tiot peu. N'ayez peur.

M'étant penché :

— Comment? un enfant, un nouveau-né!

C'était un cadavre. Il était entortillé dans une chemise sanglante : une grande chemise à coulisse, en toile bise, comme en portent les paysannes. Le séjour dans l'eau avait à peine marbré les chairs flasques; mais le thorax était visiblement bombé par le liquide emplissant le petit corps. Déjà l'odeur de décomposition humaine s'en dégageait.

— Le tiot à Naïs... Vous savez bien : Naïs la Rousse, comme ils l'appelions.

Il cita le nom d'un village. Je ne me souvenais pas distinctement.

— Jeune?

— Oh! non, un peu ancienne : trente-neuf ans, approchant... Une fille.

— Jolie?

— Peuh!... Les cheveux carotte, avec du bran de Judas plein la figure... Pas moins, qu'elle faisait encore envie à d'aucuns... La preuve...

Bran de Judas! Cette expression, désignant, dans les superstitions du peuple, le semis de taches de rousseur mouchetant les peaux fines, quoique ne sonnant pas pour la première fois à mon oreille, prenait ici je ne sais quelle importance néfaste. J'y voyais le sceau de réprobation imprimé sur le visage de cette femme, ainsi que, suivant les imaginations terrifiées, il l'était sur la face de l'apôtre maudit, du traître de Kérioth. C'était comme une vocation au malheur, par suite de cette soi-disant ressemblance fatale. Le décor de la scène, en ce moment même, prêtait à l'exagération des pensées tristes : du noir montait dans le ciel, au-dessus de la ligne onduleuse des masses d'arbres, du côté de l'ouest; l'atmosphère s'alourdissait; le parfum des herbes devenait chaud, fiévreux; les iris jaunes pendaient, fripés, fanés, pareils à des langues de bêtes étranglées ou mortes de soif. Un orage menaçait. Le cri du tirelu (le courlis), qui annonce la pluie, se fit entendre par deux ou trois fois.

— Mais qui a noyé cet innocent?

— La mère, pour certain... On croit qu'elle s'est jetée aussi dans l'étang. Nous n'avons voulu rien dé-

ranger devant que les gendarmes arrivionl... L'enfant, comme il a remonté, je n'ai eu qu'à l'amener avec une perche, pour qu'il ne soit pas entraîné plus loin. Mais, tenez, dans ce fouillis, vous voyez cette coulée, ces cassures, comme quand les cerfs y venont?... Elle est là, la pauvre biche, probablement enraquée dans la house du fond, empiergée dans les nénufars... qu'elle aurait mieux fait de s'en faire de la tisane!... Voilà deux jours au moins qu'elle a disparu de chez elle.

Il fallait des yeux de gens habitués à remarquer les passées des braconniers et les beau-revoir des bêtes forcées, pour s'apercevoir que les brisures des tiges des roseaux étaient récentes : à peine les distinguais-je; mais à la surface, un petit espace allongé, formant miroir, était visible dans la nappe des lentilles d'eau et des mâcres, comme trouée par la chute d'un objet pesant, — une sorte de « plainard » tonsurant la forêt des végétations aquatiques.

Quelque peu de temps que ce dialogue eût duré, l'heure du repas était arrivée pour moi; je pris congé du cantonnier, après ces premières explications ; et, prévoyant que les gendarmes, venant à pied du chef-lieu, n'arriveraient pas avant une heure ou deux, je regagnai mon gîte situé non loin.

La petite laveuse savonnait toujours vaillamment et chantait encore. Au passage, elle me salua d'un gentil sourire d'enfant grandissante, coquette déjà, espiègle encore.

II

Après le souper, je trouvai la scène envahie de personnages de toutes sortes. Sans que j'eusse conté l'aventure, mais peut-être parce que d'autres passants l'avaient ébruitée, une demi-douzaine de femmes étaient accourues, quittant tout, laissant les vaches rentrer seules aux étables, abandonnant à lui-même le maigre pot-au-feu que les maris, arrivant harassés des ateliers des ventes, se prépareraient sans l'aide de leurs ménagères. Deux superbes gendarmes, échantillons remarquables d'un corps d'élite, se promenaient de long en large, couverts de poussière.

De temps en temps de nouveaux venus grossissaient le groupe. On chuchotait, calmes, effrayés de l'événement : c'était tel qu'une veillée mortuaire.

A côté du corps de l'enfant gisait maintenant celui de la mère. Les prévisions s'étaient justifiées.

Tout humide encore, ruisselante, Naïs était là, étendue sur le matelas des herbes drues. Malgré l'abandon de la vie, sa face blanche ne présentait rien de terrible à regarder : une statue emmaillotée dans du linge. Ce visage à l'ovale régulier paraissait même empreint d'une certaine grâce relative. L'arrêt du sang figé au cœur, n'animant plus ces joues, donnait

une quasi-noblesse à la tête blêmie : on n'eût pas cru être en présence d'une femme de « ces loups de bois », ainsi que les paysans de la plaine désignent ceux de la forêt. En s'approchant, on distinguait l'espèce de fleur de son que la nature avait répandue et fixée sur son épiderme délicat. Les cheveux, plaqués par l'eau, y mettaient ironiquement le cadre roux de deux bandeaux à la vierge. Mais ce que les commères remarquèrent avec une admiration apitoyée, c'était l'une de ses mains mise à jour, élégante, effilée, — une main de Madame Tire-Monde, quoi! — blanche, mais si blanche, si blanche, que les bonnes femmes, extasiées, la comparaient à du savon de toilette. On la saisissait, cette main, ainsi que pour une caresse posthume; on la soulevait; et une sensation pénible, un frisson vous parcourait, au toucher de la chose morte, froide et gluante, où les doigts s'enfonçaient. En s'en allant de ce corps de paysanne, l'existence, à laquelle elle renonçait violemment, y laissait de la sorte un attrait bizarre que n'avaient, bien sûr, pas connu les rustres l'ayant possédée dans leurs brutalités passionnelles.

D'aucunes, afin de la mieux examiner, la retournaient presque, après avoir demandé au brigadier sa haute autorisation pour toucher à un objet inerte appartenant à la police.

On la délaça.

— Ma chère! elle a un corset à busc!

Cette constatation d'une des vieilles fit partir des

exclamations. C'était presque du luxe. Où diable avait-elle pu, malheureuse comme les pierres, se procurer ça? Elle avait dû faire de l'œil à quelque bonnetier ambulant. Parbleu! elle était *très bien* glorieuse pour son âge, la gaillarde. — Et l'on ouvrit, ainsi qu'un triptyque, ce corset qui l'avait tant fait souffrir, fit observer une autre spectatrice, en rappelant sa grossesse dissimulée le mieux possible. On s'aperçut alors d'une chose assez étrange : c'est que Naïs s'était bourrelé la taille d'un jupon en loques comme tout le reste de ses vêtements.

— C'est pour que son ventre ait toujours la même rondeur, expliqua quelque jeune curieuse, pour qu'on ne croie pas qu'elle était dans cet état-là et qu'elle avait fait disparaître le tiot chérubin.

Un homme s'était détaché pour aller quérir une charrette. Il tardait à revenir. On avait tout loisir de continuer à commenter. Personne, toutefois, ne mêlait la moindre récrimination à son caquetage. Les femmes étaient frappées de ce suicide, mais aucune ne proférait de paroles haineuses contre l'infortunée qui avait peut-être été, quelques instants, sous les futaies, sa rivale dans l'amour d'un mari, d'un amant.

L'odeur devenait de plus en plus forte, s'ajoutant à l'état irrespirable de l'air étouffant L'étang même dégageait une sorte de pestilence montant de la vase remuée où grouillent les sangsues.

Le gendarme supérieur eut un mot trivial : « Cristi!

ça commençait à ne pas fleurer le benjoin... Et leur sacrée voiture qui n'arrivait pas ! »

Il roula méthodiquement une cigarette et l'alluma; puis il conclut :

« Elle s'est fait justice elle-même, la particulière. Pas besoin, conséquemment, de sévir contre elle avec toute la rigueur des lois. Ça évite les formalités et les paperasseries. »

Le gendarme inférieur sourit, comme il convient, aux railleries du chef; et les assistants approuvèrent la réflexion, pleine de sens pratique, émise par le représentant de l'autorité.

III

Sans être positivement pervertie et plutôt par rage sensuelle que par vénalité, Naïs s'était offerte, depuis sa toute jeunesse, à bien des hommes de son pays. Deux générations de bûcherons avaient été demander à cette grande belle fille des moments de joie extra-légale. Le casseur de cailloux à cinquante sous le mètre cube, sur les routes départementales; le valet de chiens du châtelain grand veneur et candidat au conseil général; les gardes des triages voisins; d'autres encore, bien sûr, avaient mis sur ses joues plus de baisers gloutons que la nature n'y avait fixé de petits

points jaunâtres, d'ineffaçables éphélides dont sa récente maternité exagérait encore le nombre et la couleur.

Et des louveteaux lui étaient venus, à la louve ardente. — De qui? — Au juste, elle ne le savait mie. De tous, parbleu ! et de personne. Est-ce que le sol, réchauffé de l'humus des feuilles, peut dire de quel hêtre porte-graines lui vient la faîne qui germe en lui, au printemps ? Un garçon lui était né, il y avait cinq ou six ans. Pour sa fille déjà grande, — celle-là même, — on venait de me l'apprendre à l'instant, — que j'avais vue tantôt à sa lessive, — elle était tout le portrait de sa mère : deux sœurs, quasiment...

Et celui-ci, ce petit être ayant à peine vécu, étendu, tout blanc aussi, dans les myosotis et le petit trèfle, évoquant l'image d'un jeune faon que la chevrette met bas sur un liteau bien douillet, dans l'embrassement de quel amant le souffle lui avait-il été donné, pour lui être repris, une nuit, parmi le mystère de la forêt dormante ?... Les suppositions circulaient. On cherchait curieusement, avec des rapprochements de cancans, de ouï-dire, en gardant toujours pour cette suicidée une pitié qui était, à tout prendre, le meilleur *requiescat*.

IV

Depuis longtemps, — depuis toujours, pour ainsi dire, — elle était réduite à la misère, n'osant plus fréquenter les siens, déjà soupçonnée d'une faute du genre de celle qu'elle venait de commettre.

Aux pays de boisetiers où les terres sont rares, où les biens ne peuvent s'étendre, tenus en respect par l'Administration, chacun conserve jalousement sa part d'héritage; mais chacun, aussi, en possède un lopin, de cette terre convoitée : peu de pauvres inscrits au bureau de bienfaisance. Elle, Naïs, elle n'avait rien. Rien que sa personne et une masure : une chambre surmontée d'un grenier. Pas de vache que le vacher lui eût menée avec celles des autres; pas de veau à vendre de temps en temps, après que « la Rousse », et « Robin », le taureau, auraient bien fait leur devoir; ni poules au perchoir, ni lapins dans le clapier. Elle se louait à la journée, chez l'un, chez l'autre : — des journées de vingt sous. Elle allait travailler aux prés, dans les enclaves particulières; aux moissons, aux betteraves, dans la plaine; elle liait les faguettes sous bois, faisait les bourrées, sarclait les pépinières. Cette besogne, du moins, assurait la

soupe. Mais venu le chômage, et il venait souvent, le besoin réempoignait mère et enfant. Ça avait des faims terribles, déjà, ce fieu ! Dans sa marmite, elle préparait, de farine grossière, une bouillie épaisse et peu appétissante, sentant le moisi ; tous deux se bourraient de ce couscoussou d'Arabe du désert, buvant de l'eau du puits banal, pour faire couler. Des fois, elle envoyait le tiot, dressé à cette chasse, dérober du pain qu'un parent laissait chez lui, dans la huche. Quelques légumes : des pommes de terre, des choux, volés à la nuit, par-ci, par-là, apportaient un maigre appoint aux repas. A l'automne, la forêt leur donnait quelques fruits : les pommelots, les fourdraines, les nèfles, les mûrons, — des champignons en tout temps, — comme elle leur jetait du mort-bois en abondance, ne voulant pas les laisser périr de froid.

Accablée de cette famille que le mauvais sort lui donnait, dont ses amants ne lui allégeaient pas la charge, la malheureuse s'abandonnait de plus en plus au découragement.

Quand elle se vit enceinte pour la quatrième ou cinquième fois, ce fut bien pis. Maudit soit ce ventre trop fécond ! Maudits soient les hommes ! Qu'allait-elle faire de cette chair qui remuait en elle, malgré elle ? Pourquoi, puisque la nature inintelligente, d'une étreinte dont subsistait à peine le souvenir, créait un être sans la volonté de la femme chez qui s'opérait cette création, ne pouvait-elle, elle, la

victime passive, empêcher cette œuvre mauvaise?... Ce qu'elle tenta, les secours qu'elle demanda aux plantes des chemins cueillies en cachette, ne réussit point. Elle craignit pour son existence, à elle. Elle y tenait, tout de même, à cette vie de peines sans trêve; — peut-être, qui sait? pour le peu d'amour qu'elle y goûterait encore; par quelque espoir d'amélioration de sa destinée; par on ne pourrait dire quoi, enchaînant, parfois, les plus infortunés, peu séduits à la perspective illusoire des bonheurs qu'on leur promet au delà de la fosse commune, en compensation des épreuves endurées en deçà. Elle laissa alors s'écouler le temps trop rapide, ne cherchant qu'à dissimuler aux yeux des voisins et voisines. Elle engraissait !... C'était l'âge, voilà tout !... Et elle se serrait tant et plus.

Elle évita de sortir dans la journée. Elle demeurait inoccupée au fond du pauvre logis, couchée, anéantie. Le garçon allait rôder pour elle, obéissant et ignorant.

Cette claustration fit jaser. Son état, si peu qu'on la vît, devint appréciable.

— T'es enceinte, Naïs, lui dit un soir Man Lisa, une vieille grand'mère dont la chaumière touchait à la sienne. Voyons ! avoue-le, à c't' heure. Ça se devine assez.

— Non !

— Tu mens ! Tu sais bien que tes parents, ton frère, si tu disais la chose, tâcheraient *seulement*

de te tirer d'embarras... Pas moins, t'aurais mieux fait de rester tranquille avec ces hommes.

— Les hommes ?... Ah ! bien, pour certain, j'en ai soupé ! ! !... Quand je vous dis encore, Lisa, qu'il n'y a rien.

— Ça te regarde, ma fille. Mais, là, vrai comme y a un bon Dieu, t'as l'air ed vouloir faire quéque bêtise.

La bonne femme, maigre, les petits yeux clignotants, se détourna sans insister davantage.

Elle ne put, cependant, s'empêcher de babiller. Ce qu'elle raconta ne faisait, du reste, que corroborer l'opinion générale.

On s'étonnait de ne plus voir Naïs aller et venir. Un peu de fumée, pourtant, mettait sur son toit une indication de sa présence dans la maisonnette. Mais chacun ayant, en ces jours-là, à se préoccuper, de sa fanasse, du vivre des bestiaux, qu'on coupait vivement dans les prés, par crainte de quelque averse soudaine, on ne pensait guère à elle que le soir, en rentrant.

Huit jours plus tard, les bavardages arrivèrent aux oreilles du maire : on disait Naïs accouchée depuis longtemps. Le garde champêtre lui fut dépêché. Amenée à la maison commune vers la tombée de la nuit, elle fut interrogée par le brigadier de gendarmerie, prévenu de son côté. Elle nia énergiquement, obstinément. Comme sa taille semblait toujours au même point, on ne pouvait croire qu'elle fût délivrée. Une perquisition chez elle ou une visite personnelle

n'eût pu être faite qu'en vertu d'un mandat en forme, après qu'une preuve quelconque eût fait soupçonner un infanticide déjà accompli. Tout témoignage manquant, on dut se borner à lui intimer l'ordre de se tenir prête à se représenter à une nouvelle réquisition. On l'observa ; on surveilla les entours de la maison, où il lui eût été facile de faire disparaître le nouveau-né.

La vérité, c'est qu'elle avait mis au monde un garçon la veille du jour de sa comparution à la mairie. C'était un mardi. Le mercredi, dans la journée, elle avait eu la force inouïe d'aller demander de l'ouvrage chez l'épicier. On l'avait envoyée, l'échardonnoir en mains, arracher les raveluches d'une pièce d'avoine en herbe. Elle avait travaillé pendant plusieurs heures, en plein soleil, le ventre tout sanglant encore, tout meurtri de la terrible plaie !

L'enfant ?... Oh ! à celui-là, son sort était écrit depuis des mois !... Elle l'avait étouffé, sitôt venu, entre ses deux paillasses de fougère.

L'interrogatoire, quoiqu'elle l'eût affronté courageusement, l'effrayait par les résultats dont il la menaçait. C'était une descente de justice, prochainement, chez elle. Le petit cadavre serait découvert. Les médecins et les juges pousseraient plus loin l'enquête que ne l'avait fait le maire. Sa figure exsangue, ses traits décomposés : autant d'accusateurs accablants.

Que devenir ?... Ne pouvoir aller jeter l'être tombé

d'elle, comme d'un arbre un fruit mûr, aux mains de l'auteur présumé de son infortune!... Quelque homme marié, ou quelque garçon près de partir au service. Pas plus que les autres fois, elle ne l'osait. D'outrageantes dénégations l'auraient repoussée. Aucune promesse ne lui avait été faite, aucun dédommagement consenti. Il n'y avait eu que des caresses pour contrat. Et les caresses s'enfuient encore plus vite que les paroles.

La fièvre de lait commença bientôt à bouillonner. Sa poitrine s'alourdissait. Elle éprouvait des battements terribles aux tempes. La vision de la prison, avec ses tortures, perpétuelles peut-être, lui passa devant les yeux, dans des éclairs rouges, au songer des magistrats de cour d'assises.

Qu'importe la vie, cette fois, pour la traîner ainsi dans les cellules et les ateliers des maisons centrales ?... Livrée à la lâcheté de l'homme, plus malheureuse que les femelles des cerfs et des sangliers qui trouvent, elles, toute poussée la nourriture de leurs jeunes, — que les mâles, du moins, défendent, protègent, elle s'en débarrasserait, de cette existence menacée de toute façon !...

Que devint-elle alors ? Nul témoin, depuis ce moment, qui pût l'affirmer. Il fallait appeler à mon aide l'intuition, l'imagination, pour compléter sa pénible histoire. Les causeries diverses me permettaient de donner une suite à cette aventure. Je fermai les yeux, me figurant assister aux dernières heures

de la malheureuse, la suivre pas à pas, — voyant ce que personne n'avait vu.

Si bien gardée qu'elle fût par les uns et les autres, elle pouvait cependant profiter, durant la nuit courte, de quelques heures pour s'échapper. Vers minuit, sans doute, elle se leva, courut embrasser, sans l'éveiller, son fils vivant, confié au hasard, à la sollicitude de parents dévoués, déjà chargés de famille ; et, ayant enveloppé l'enfant mort, elle partit sans bruit.

Tout le monde dormait. Elle fit un long détour, après s'être glissée près des maisons, avec une prudence dont elle avait l'habitude, et, affolée, abandonnant la route, entra sous le couvert.

Le ciel était opaque. Pas une étoile... pas plus que de bonheur dans ses jours, à elle. Elle se heurtait souvent à des fûts d'arbres, dans les gaulis de jeunes chênes. Elle allait vers le grand étang. Peut-être la présence de sa fille chez le préposé forestier qui l'avait recueillie un peu par charité, l'attirait-elle, par on ne saurait deviner quelle lueur de sentiment maternel, bizarre en un pareil moment. Le froid la faisait frissonner. La fièvre augmentait. Il lui semblait sentir le lait monter, monter, puis ruisseler sur sa gorge pantelante. Des miaulements de chouettes dérangées lui causaient des terreurs vagues, quoiqu'elle fût accoutumée à parcourir à toute heure les futaies. Même, une ou deux fois, une faible plainte de chat-huant la remplit de crainte. Quoi donc ? On

aurait dit un cri humain !... Et, instinctivement, sans raisonner, elle se courbait vers le fardeau qu'elle portait, croyant que la plainte partait de là !

Une éclaircie se fit enfin au-dessus de sa tête, après presque une lieue de circuits dans tous les sens : c'était la pièce d'eau.

Elle n'hésita pas, car aucun piétinement ne fut constaté aux abords de l'endroit d'où on l'avait tirée à terre. Elle s'avança résolument dans les prêles et les roseaux. Puis, avant même que le flot lui montât jusqu'à la ceinture, heurtée sans doute à quelque obstacle, ou se laissant tomber, suante et glacée tout ensemble, elle disparut.

Et, seule preuve d'une sorte de lutte involontaire, d'une peur instinctive de la mort qu'elle avait cherchée, quand on la retrouva, dans l'une des mains si blanches de cette Ophélie villageoise, une tige rompue de nymphéa, charnue, molle, était demeurée depuis le moment suprême, semblable à un fragment du lien naturel qui sert de trait d'union entre la mère et l'enfant à venir.

V

Pauvre bran de Judas, pauvre Rousse ! on la hissait péniblement, à présent, entre les ridelles de la

petite charrette, enfin arrivée, au grand soulagement des gendarmes, tout en nage dans leurs uniformes boutonnés.

La place se dégarnit peu à peu, tandis que le funèbre cortège disparaissait à mes yeux à un tournant de route. Alors, brusquement, dès que la solitude se refit, éclata, bruyant, ennuyeux, l'infernal, l'incessant chœur des grenouilles, railleur *De profundis* saluant le départ du corps de la malheureuse femme.

J'étais atterré par le spectacle qu'il m'avait été donné de voir, par le tableau de cette misère terrible. Certes, bien d'autres que celle-là, dont on connaît la fin tragique par une nouvelle de quelques lignes dans un journal parcouru indifféremment, sont aussi dignes d'un peu de sympathie, que nous ne leur accordons pas toujours. Mais ici, j'assistais, ému, au dénouement d'un drame ignoré et il me semblait que la nature environnante s'associait elle-même à cette tristesse.

J'allai m'asseoir sur un chablis offrant un banc au travers d'une sente. Par delà l'enchevêtrement des rameaux s'apercevait le ciel d'orage éloigné, d'un ton violacé vers le zénith où la nuit commençait à s'étendre ; plus bas il se colorait de rouge rose, puis devenait, d'une façon étrange, jaune verdâtre, d'une teinte cadavérique, malsaine, désagréable à regarder. Tout cela se fondit bientôt, pâlit, devint d'un gris triste endeuillant tout le couchant. Les der-

femme portant la santé de la France ; vous auriez délicieusement respiré les odeurs du foin, — cette moisson verte, — que le blond soir de messidor faisait monter de la prairie !

Voilà qu'animé par l'allégresse générale, le camarade Sylvain s'imagina de demander la parole : les dames la lui accordèrent, sans trop se plaindre de cette indiscrétion, de cet attentat à leurs prérogatives, de cette quasi-gravité d'orateur de comice agricole. Il voulait, l'imprudent, faire pour ses quelques auditeurs, — n'en eût-il eu qu'un seul, c'eût été pour celui-là, tant il avait bonne envie de causer, — l'historique rapide et simple de l'idée qui a donné naissance à notre fête nationale. Il nous fit assister à la prise de la Bastille et c'était aussi juste que le panorama qu'on en voit au pont d'Austerlitz. Il nous montra cette aurore, cette renaissance dont furent charmés tous les esprits, en cet été de 89. — Entre nous, je crois que cette image employée par mon compagnon est un ressouvenir d'Henri Martin, le saintquentinois. — Qu'importe, en somme? En tous cas, ce bout de discours n'était pas préparé : aucune note : rien dans les mains, rien dans les poches. Un instant auparavant, le « sympathique » conférencier lisait encore du Théophile Gautier ! — Il continua en décrivant l'état des gens de la campagne avant la Révolution; en rappelant d'un mot la journée du 10 août. Puis, comparant le jadis et l'à-présent, il constata quel pas nous avons fait sur le chemin de la

liberté ; dans quelle forêt inextricable de droits iniques, de vexations, de tourments inimaginables la cognée des boquillons, nos pères, aiguisée sur les pierres de la formidable prison d'État mise à bas, a dû opérer des coupes sombres pour nous éclaircir la route. Nous traversons de temps en temps des phases cruelles au commerce, à l'agriculture ; la réaction tente d'exploiter à son profit ces crises qu'elle-même a suscitées, aidée par ses financiers. A l'entendre, le gouvernement dont elle nous gratifierait enrichirait les plus pauvres. Pour nous ramener l'âge d'or rêvé, peut-être irait-elle jusqu'à conseiller à ses princes, — cruel, mais nécessaire sacrifice ! — une restitution provisoire aux caisses publiques des millions dont ils les allégèrent au lendemain de l'invasion, — ayant suivi, en ces traditions de charité bien ordonnée, les traces de leurs ancêtres du XVIIe siècle, qui demandaient de nouveaux biens, de nouvelles places, de nouvelles pensions en pleine époque de la Fronde où le paysan de Flandre, de Picardie, de Champagne, ruiné par les soldats étrangers et par les troupes des deux partis, était réduit, dans ses villages brûlés, à vivre d'herbes et de racines. «Non, pas de désespoir, mes amis, disait Sylvain, en s'animant. Vous l'avez lu dans vos journaux : ce mal dont nous souffrons, toute l'Europe en souffre également. Regardons nos voisins : même les plus enchaînés aux vieilles routines, les plus courbés sous un sceptre ne sont pas exempts de ces malheurs. L'argument est misérable. Le salut,

nous l'avons en nos propres mains. Croyons-en notre force; ne nous abandonnons pas aux craintes puériles qu'on nous inspire perfidement; croyons surtout en cette terre que nous fouissons, que nous remuons sans discontinuer, pareils au laboureur de la fable; ne la délaissons pas; restons-y, sur ce sol natal; n'allons pas encombrer les villes, par un fallacieux espoir de lucre exagéré; demeurons ouvriers des champs, si c'est aux champs que nous sommes nés. Comment cette glèbe ne nous ferait-elle pas expier le mépris que nous éprouverions pour elle ? »

« Oui, d'autres bastilles sont encore debout. (Oh ! mon cher Sylvain, voici une pensée qui date de quelques années et a déjà servi quelquefois, convenez-en ! Vos confrères parisiens vont vous trouver un peu... Homais, pour votre âge.) Gardées, comme l'autre, par une troupe d'invalides, elles ne résisteront pas à ce projectile pacifique : notre bulletin de vote contenant des noms dont le passé nous assure, par sa sagesse et sa modération, l'avenir tranquille, éloigné des excès extrêmes ; l'avenir que rêvaient les gens de 89, — la grande année glorieuse que nous fêterons avec les élus du prochain scrutin. »

Bien entendu, je ne fais que transcrire de mémoire les périodes de l'ami Sylvain. Il dit, sans doute, d'autres admirables choses encore ; mais je n'avais pas pris de crayon pour sténographier son éloquence impromptue. Et, je lui en demande pardon : ses beaux mouvements oratoires sont ainsi perdus pour la pos-

térité ! Ajoutez que, par là-dessus, nous avons chanté... et dansé !

Oui, dansé. Elle était étincelante, l'enceinte de l'ancien couvent de Saint-Jean-aux-Bois, quand nous nous y rendîmes. Un feu de Bengale bien conditionné éclairait la splendide église : c'était féerique, vraiment. Et des lumières partout, des cordons de feu courant sur le bâtiment de la mairie ; et des musiciens n'épargnant pas leurs peines : à preuve qu'ils nous ont gratifiés d'une polka tout exprès pour nous. Soyez bénis, ô piston, ô ménétrier ! Nous vous revaudrons ça à la prochaine rencontre au *Bon Accueil* !

Dans la journée, des tirs, au profit des blessés du Tonkin, — les gardes forestiers et les pompiers y luttaient d'adresse, — des « jeux pour les garçons et les demoiselles » avaient été organisés. Et, ainsi que dans tous les pays enclavés, on avait gaîment festoyé.

Il était deux heures, ce matin, quand nous regagnâmes notre ermitage. Sylvain ne tarissait pas en éloges sur le calme et la dignité de ces loups de bois qu'il paraît bien connaître. Quel contaste avec la joie grossière et bruyante des individus de la banlieue parisienne ! En sautant, jeunes gens et jeunes filles, parfois enlacés très étroitement, sont sobres de gestes. Pas de ces cris, de ces déhanchements de cannibales effrontés, de nos bals des fêtes foraines. Pas de bousculades, de batteries ; tiots et tiotes s'entendent en bons camarades qu'ils sont. On devine que c'est là comme

une grande famille, se réunissant devant la maison commune, pour glorifier, sous les yeux du maître d'école et du maire, — ces deux dispensateurs des biens si précieux à l'existence rurale moderne : l'instruction et la justice, — la longue vie de l'aïeule : la République !

XXII

UNE BONNE ACTION

A Félix Fabart.

I

Bien que n'étant pas une perle,
J'ai de bons instincts... Jugez-en :
Hier, j'ai sauvé les jours d'un merle
Capturé par un paysan,

Je déteste ce qui ressemble
A des cages, à des liens;
Ce qui fait qu'on pleure, qu'on tremble,
Et qu'on est séparé des siens.

« — Cruauté des forts pour les faibles,
Dis-je au barbare boquillon;
Tout juste à la hauteur des hièbles
Pourrait voleter l'oisillon!

Laissez-le grandir dans le hêtre,
Sous la mousse où, près des hameaux,
Sont à peine brisés, peut-être,
Les œufs de ses frères jumeaux.

Dépeupler les nids, c'est un crime :
C'est faire le métier des rois.
Contre la force qui l'opprime
C'est heurter le plus cher des droits.

Pour garrotter Sénat et Chambre,
Mettre la loi sous les verrous,
Tous les faiseurs de Dix-Décembre
Ont dû commencer comme vous !... »

Ainsi, poète, sympathique
Aux choses tendres, seulement,
J'allais chercher la politique
Pour appuyer mon argument !...

Mon homme ouvrit sa main robuste,
M'ayant gravement écouté,
Et le pauvret sur un arbuste
Partit, grisé de liberté.

II

Oui, c'était bien agir, je pense,
— S'il est moins digne d'en parler, —
Et j'obtiens une récompense
Que seul mon cœur peut calculer.

Et puis, Nature, si je t'aime,
Plus tard, avec trop peu d'ardeur,
Pour mieux m'expliquer ton poème,
Tu me réserves ce chanteur.

Chère déesse au vert sourire,
Grâce à moi n'étant plus captif,
Mon merle t'engage d'inscrire
Cette bonne œuvre à mon actif.

Eternelle mère des choses,
Des lacs bleus, des sombres forêts,
Si j'ai calomnié les roses
Et mal célébré tes attraits;

Si, quoique plein d'enthousiasme,
J'ai délaissé le feu sacré
Aux heures du lâche marasme
Et du vouloir désespéré;

Si l'esprit trahissant le rêve,
Glissant à côté du bonheur,
J'ai laissé fuir sans qu'il s'achève
Le vers vibrant en ton honneur,

Je compte sur ton indulgence
Pour un apparent abandon :
Un oiseau, dans son exigence,
Obtiendra de toi mon pardon :

La douce voix musicienne
Que protégea l'obscur passant
Te suppliera d'être sans haine
Pour ton amoureux impuissant.

XXIII

PÈLERINAGE A ERMENONVILLE

« Plessis-Belleville, — Ermenonville! » criait le chef de train de la ligne du Nord, le dimanche 21 juillet 1878, pendant que s'alentissait la file des wagons, devant la petite station, vers deux heures de l'après-midi.

Et l'on vit alors, parmi la cinquantaine d'arrivants, deux « messieurs bien mis », que rien ne pouvait faire prendre pour des poètes, — car il est de notoriété publique que les amants des muses portent une lyre en bandoulière et se vêtent de légères draperies aux nuances chatoyantes, mille fois plus agréables durant la canicule que les plus minces jaquettes d'alpaga, — gravir prestement le marchepied d'un omnibus de l'Union des Postes. Ce prosaïque char, peint en jaune, mais traîné par deux vigoureux coursiers, devait, moyennant une faible rétribution, épargner aux pèlerins le tourment de franchir la plaine sous un ciel de feu.

Ces jeunes hommes, — pourquoi retarder cette éclatante révélation? — n'étaient autres que deux

écrivains parisiens, — dont celui qui signe ceci, — partis à l'annonce, peu bruyante, du reste, d'une cérémonie quasi intime, organisée par les fidèles de Rousseau.

Un Sahara dont les avoines, les seigles et les blés éblouissants d'or sont les sables, une fois traversé, une oasis de verdure apparaît. Qu'elle est ravissante, la vallée festonnée de feuillages, ponctuée de maisons! Et que l'on oublie vite, à la voir, perché de haut, la longueur du chemin!

Encore quelques tours de roues, quelques claquetis de fouet, et, par une pente rapide, — un casse-cou, — voici qu'on descend au milieu du petit village tout en liesse, devant l'auberge où a lieu la solennité, parmi le brouhaha des allants paysans et des venants citadins, à même les blouses bleues et les redingotes noires.

Une tente, dans la cour de l'hôtellerie ermenonvilloise, se dressait, à l'intention des orateurs et des orphéonistes tenant leurs cahiers de musique chiffrée. A deux pas, sur la route, une tourelle en poivrière, de construction ancienne, faisait deviner le château.

Ce château partage la commune en deux parties assez distantes l'une de l'autre. Il n'offre rien de bien extraordinaire, en son architecture du XVIIe siècle. Une petite rivière, la Nonette, au nom souriant, qui descend du village de Ver, dont l'appellation éveille des idées de printemps, après avoir formé le lac de l'Ile des Peupliers, vient baigner de tous côtés cette vaste habi-

tation que la famille des Montmorency posséda autrefois. La belle d'Estrées, de galante mémoire, y fixa quelque temps sa résidence, comme paraît le témoigner une « Tour Gabrielle » qui existe encore... Mais dites où, en quel pays, ne se trouve pas un colombier ayant, selon le populaire, caché quelques nuits de cette pigeonne en blanche collerette!... Ici, du reste, rien d'invraisemblable, si l'on songe à Cœuvres, dans le Soissonnais. — Peut-être une étape pour se rendre à la cour, ou pour en revenir? Et en forêt de Villers-Cotterêts, l'amoureuse du Vert-Galant n'a-t-elle pas aussi laissé son souvenir, avec des anecdotes à l'appui?

En 1763, le marquis de Girardin devint propriétaire de ces beaux lieux. Un aimable homme, à coup sûr, ce marquis-là! Chérissant les lettres et les lettrés, troussant agréablement les petits vers mythologiques, doué de goûts artistiques très raffinés, il entreprit de transformer son magnifique parc, où l'on sentait encore l'influence de Le Nôtre, en « un jardin-paysage », à l'instar de ceux que les Anglais mettaient à la mode.

Tout fut bouleversé. On construisit une cascade, on imagina une grotte; on modifia quelque peu les lignes sinueuses des étangs et des ruisseaux. Le maître de céans, qui se choisissait lui-même pour architecte, s'en donna librement. Une porte gothique s'ouvrait sur le village : une singulière raison de symétrie, qui ne s'accorde guère avec ces projets d'embellissement, la fit supprimer.

On ne garda que deux autres tourelles moyen âge ayant appartenu à des édifices déjà détruits. Il y eut bientôt l'*Autel de la Rêverie*, l'*Hermitage*, la *Prairie arcadienne*, le *Temple rustique*, l'*Obélisque*, le *Temple de la Philosophie*, l'*Orme heureux*, les *Monuments des anciennes amours*, la *Fontaine du Bocage*, etc., etc. Les vers d'Horace, de Virgile, de Pétrarque, de Piron même, les phrases de Montaigne, se gravèrent sur les rochers, sur les entablements des colonnes, dans les pavillons à rocailles habités par d'invisibles naïades que le spirituel gentilhomme honorait de ses rimes tendres et caressantes.

Tout cela sentait bien un peu la prétention, la fausse rusticité des éventails, ce que l'on a appelé le rococo ; mais c'était pourtant un acheminement vers la passion de la nature réelle. Les idées de Jean-Jacques allaient percer progressivement. — Et nous tous, aujourd'hui, peintres et écrivains paysagistes, après la lignée des Bernardin, des Chateaubriand, des George Sand, nous en continuons la filière, de ces idées-là, quelque petit que soit le trou par où elles entrent en nos cerveaux ! — Si la gentille bergère Collette, le gracieux et enrubanné berger Collin passaient leur temps, inemployé à la tonte de leurs ouailles frisées au petit fer, à danser la gavotte ou le menuet sous les ormeaux, à chanter des variantes du *Donec gratus eram tibi*, convenons que la réception faite par M. et Mme de Girardin, au mois des aubépines de 1778, à Rousseau et à Thérèse, à ce

pauvre grand homme malade et à cette coquette vulgaire, prouve en faveur de leur largeur de vues, de leur admiration sincère pour le génie et de leur mépris des préjugés de caste.

Il suffisait, en ce temps-là, quand on sonnait à la grille et qu'un jardinier venait ouvrir, de donner son nom et d'indiquer ses qualités. M. René de Girardin, s'il reconnaissait un artiste, ne laissait pas à ses gens la joie de le guider à travers ce dédale de merveilles.

Etaient-elles donc perdues, ces habitudes d'urbanité, ou modifiées singulièrement à leur désavantage? On aurait pu le croire, en vérité, ce dimanche-là. Scrupuleusement verrouillées, les clôtures du parc; chastement fermées, à l'instar de celles d'un couvent, les fenêtres du logis. Le propriétaire s'était absenté, en laissant des ordres sévères aux gardiens. Impossibilité de s'approcher de l'îlot consacré. Défense de pénétrer dans la grotte. — Heureusement pour moi, je connaissais tout cela depuis une visite antérieure. — Sans doute, l'actuel seigneur, installé là depuis une couple d'années, jaloux des faveurs que lui prodiguaient les charmantes divinités aquatiques, craignait qu'un regard profane scrutât les mystères de ce séjour enchanteur... Ou, bien plutôt, ainsi que nous l'affirmait un paysan rencontré devant la pelouse, le descendant de l'ami du citoyen de Genève voyait d'un mauvais œil, d'un œil clérical, la réunion projetée en mémoire de celui qu'estimait son ancêtre au point de lui faire édifier un simple asile de penseur

à l'ombre de ses propres murailles. — Depuis, la terre d'Ermenonville est passée en d'autres mains, — lesquelles, sans doute, s'efforcent à renouer, au profit d'inoffensifs visiteurs, les bonnes traditions de bienveillance.

Pourtant, on ne pouvait nous empêcher de mettre un peu de poésie dans notre hommage au poète des *Rêveries*.

Les discours écoutés, nous gagnâmes la campagne.

Un sentier accidenté court, à travers les hêtres, parmi les fougères, dans la direction de l'île. Au bas, les eaux claires de la Nonette, séparée du lac par une sorte de petite digue, s'embarrasse nt de roseaux à massue, de sagittaires, de nénuphars, de plantes aux longs filaments flottants. Un délicieux fouillis d'arbres, de rochers, qui rappelle un peu les cascades de Cernay, conduit jusqu'à un petit pont franchissant la rivière. Hélas ! ce pont est intercepté par une porte défendue des deux côtés de véritables chevaux de frise, aigus, menaçants. Mais les audacieux touristes ne connaissent pas d'obstacles ! Nous aidant des pieds et des mains, sans rien dégrader de la propriété d'autrui, mais au risque de faire un dangereux plongeon ou de gâter nos hauts-de-chausses, nous traversons la passerelle récalcitrante. Fiers de notre exploit, nous arrivons à un rond-point sablé, l'endroit le plus proche du tombeau, dont aucune barque ne s'offre pour nous faciliter l'abord.

De maigres arbres remplacent les hauts peupliers

d'autrefois et ombragent à peine le cénotaphe où l'on aperçoit vaguement les sculptures de Lesueur. Mais sur le monument brille au soleil la couronne d'immortelles qu'un étudiant, aussi empêché, mais plus habile que nous, traversant à la nage, est allé y suspendre, une des nuits précédentes. Une blanche flottille de cygnes, comme pour fêter à sa manière le mort illustre, évolue, se masse, s'éparpille devant nous, entre les deux rives. L'étang miroite. Les arbres se courbent avec des saluts. Les pinsons, les fauvettes, les mésanges chantent à cœur joie. A nos pieds, des campanules fleurissent : — les pervenches sont passées depuis longtemps ! Nous cueillons une tige chargée de ces fleurettes bleues. Nous nous exaltons mutuellement, et, prenant en main le texte d'un court poème : *La Nuit d'Ermenonville*, composé par mon compagnon, Jules Christophe, à tour de rôle, ayant de l'émotion à défaut de talent dramatique, nous en lisons tout haut, tournés vers l'île inaccessible, les strophes alternées, écrites sur le mode lyrique. Des promeneurs, hommes et femmes, attirés par cette partie de la fête non inscrite au programme, et obligés de rester sur le chemin que nous avons quitté, nous applaudissent.

Nous revenons sur nos pas. Nous nous rendons, à travers des taillis éclaircis récemment, vers le petit Temple de la Philosophie. Un énorme pied de lierre, tordu, noueux, ébouriffe ses feuilles sur le mur de la rotonde où poussent l'ortie et la pariétaire. De hauts sapins, qui font songer à des mâts de navire, assom-

brissent un peu le fond du décor. Assis sur les marches, nous admirons le merveilleux paysage : le château, là-bas ; le lac encore ; les chaudes frondaisons messidoriennes, s'étalant, variées imperceptiblement, sous le bleu de l'atmosphère pure. Un enchevêtrement de ronces bronzées, de viornes grimpantes, de légers houblons, de végétations touffues, met un premier plan intéressant au grand tableau.

Et nous nous disons que l'âme du « contemplatif » dut être réjouie, quand, il y a cent ans, par un beau clair du lune, une barque chargée d'un cerceuil passa, escortée des sarcelles réveillées, égratignant l'eau lumineuse, et se dirigea vers le rideau des peupliers...

Le souvenir de l'île de Saint-Pierre, où il semblait à Rousseau qu'il prenait congé de son siècle, nous revint à l'esprit. Nous le voyions « errer dans la campagne, prendre machinalement, çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau », s'asseoir sur une pierre et longuement rêver à ses malheurs imaginaires, — causes de souffrances réelles, — bercé par le floflotement des vagues du lac de Bienne.

Et Gérard de Nerval, aussi, surgit, évoqué d'un mot dans ce milieu qu'il aimait tant, amenant à notre mémoire les noms des pays voisins, où de si bonnes impressions souriaient à son enfance de Parisien en congé, où de si naïves chansons sortaient de la bouche des filles : les mêmes que le philosophe, sans doute, entendit des grand'mères, pendant ces trois

mois passés à travers les sentes zigzaguant des hauteurs boisées à la route de Chaalis.

Le temps s'écoulait rapidement, à étudier ainsi, familièrement, l'homme et l'œuvre, à examiner par quelle magie de style neuf et émule solitaire ouvrit les voies de tous les désasservissements... Au loin, du côté du village, des fanfares exécutant des airs patriotiques nous firent regarder vers les endroits où nous espérions trouver à souper.

Près des bois, un restaurant rustique, au jardin converti en salle de bal, nous offrit un asile. Il y avait là une véritable kermesse à la Téniers, — ou mieux, une de ces fêtes champêtres à la Jean-Jacques, avec un peu de réalisme en plus : la jeunesse des environs buvait, mangeait, bacchanalisait. C'était plein d'une gaieté folle. Involontairement, nous pensions encore à l'amoureux de *Sylvie*, à Gérard, amenant par la main sa douce belle, simplement parée, et fredonnant « Au jardin de mon père... » Il manquait cependant la musique du *Devin*, jouée par un ménétrier, sur l'estrade ornée de fleurs, et les *ensemble* des villageoises endimanchées :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galans, prenez vos chalumeaux...
Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux,
Mais n'y restons jamais seulettes...

Oh ! combien oubliés, maintenant, les chalumeaux et les ormeaux, et les tendres vers aux faibles prosodies, mais à la poésie enveloppante, enlaçante, ainsi que des bras de jeune forestière ne connaissant ni la *nouvelle*, ni l'autre *Héloïse !...*

Les deux amis, les coudes appuyés sur les madriers servant de table, furent bientôt gagnés par l'allégresse générale, et, le clairet aidant, la *Chanson de Musette* vint « mouiller son aile » dans leurs verres, en s'envolant de leurs lèvres.

XXIV

FUSAINS

Il n'est pas tous les jours divertissant d'écrire.
La pensée et la main se lassent à la fois,
Quand l'oiseau de l'espoir a fait taire sa voix
Et que l'obscur travail a fait fuir le sourire.

Le milieu naturel vous séduit, vous attire :
Il faut un rude effort sur la bête aux abois
Pour résister aux frais chuchotements des bois
Et ne pas envier le faune et le satyre.

Mes yeux voulant du vert, ayant trop vu de noir,
La forêt m'entr'ouvrit son vaste promenoir
Près du village où, pour l'été, j'ai jeté l'ancre.

Et j'ai fait ces croquis moins doux que des pastels...
Hélas ! ils sont encor de la couleur de l'encre.
Le poète se voue à des deuils éternels !

XXV

LE DÉSIGNEUX

Ut pictura poesis... et réciproquement.

I

O poète, mon frère, s'il te prend jamais fantaisie d'aller, toi, chétif et seul, t'installer, pour paysager, dans quelque village, qu'il soit caché sous les rameaux des chênes ou au bord de l'Océan, à vingt lieues de Montmartre ou à deux cents du boulevard Saint-Michel, — si le hasard permet que tu réalises ce rêve, peu ambitieux, du reste, — munis-toi de tout ce qu'il faut pour peindre... ou, du moins, pour avoir l'air de peindre. Ce qu'il y a de matériel dans l'occupation de nos amis et connaissances, les porteurs de palette, frappe l'habitant des campagnes. Il commence à comprendre, cet homme, que des individus à face à peu près semblable à la sienne, — mais qu'il considère comme lui étant fort inférieurs, car ils ne possèdent pas de biens au soleil, — deman-

dent à la nature, quand viennent les beaux jours, les sujets nécessaires à couvrir de couleurs fines une toile sur châssis à clés ou un panneau du format du fond de la boîte. Cette toile, pense le rustique, ces messieurs l'échangeront plus tard contre de bons écus sonnants... à moins, — c'est là le mauvais côté de la médaille, même de première classe, et que ne soupçonne pas quiconque n'est pas de la partie, — qu'ils ne la gardent, des jours et des jours, invendue, à l'atelier.

Oui, le paysan endure le peintre, le « désigneux » ; en temps de paix, surtout ; en temps de guerre, c'est différent ; il lui garde toutes ses méfiances, ses terreurs irraisonnées. Un mien ami, aux portes de Paris, vers la fin d'août 1870, fut bel et bien arrêté pour avoir voulu reproduire certains motifs qui l'avaient séduit dans les parages de Villejuif. La vieille expression campagnarde : tirer des plans, trouvait là, pour ces gens, sa justification. Bien des citadins, on s'en souvient, agirent un peu de la même façon à la même époque. Un autre artiste qui s'est essayé dans tous les genres, François Cals, mort il y a quelques années, en des jours moins troublés, cependant, se promenait une fois autour d'une ferme des environs du village de Gilocourt, regardant de tous côtés, s'approchant, s'éloignant, cherchant le coin à croquer, le point de vue à fixer, de ses deux mains levées traçant dans l'air les limites du cadre. Des villageois observaient ce manège. Ils finirent par

lui courir sus et l'empoigner au collet. On alla quérir le garde champêtre. On conduisit chez le maire l'effrayant personnage, lequel n'eut pas grand'peine à se disculper de l'accusation de « bouteu d'feu » que ses allures incompréhensibles lui avaient value, car ce maire, le comte Doria, était justement son hôte, un véritable amateur d'art.

Toi donc, digne amant des « neuf sœurs », revêts sans crainte le bon pantalon de velours rayé et le paletot *idem*. Chausse tes pieds de lourdes bottines lacées, pareilles à celles d'un charretier. Emprisonne tes jambes dans l'étau des houseaux de cuir, protecteurs contre la boue des chemins creux, l'eau des ruisseaux, les lises de sable, lés ronces des buissons. Il n'est pas nécessaire, ainsi que l'ont fait Bouvart et Pécuchet, de consulter le *Guide du Voyageur géologue*, par Boué, où l'on voit qu'il faut avoir, « premièrement, un bon havre-sac de soldat, puis une chaîne d'arpenteur, une lime, des pinces et trois marteaux passés dans une ceinture qui se dissimule sous la redingote et vous préserve ainsi de cette apparence originale, que l'on doit éviter en voyage ». Non, ne retiens de ce fourniment que le sac à bretelles. Si tu m'en crois, tu feras tout d'abord l'acquisition, en quelque bazar de voyage, de cet utile as de carreau du troupier et du rapin. Puis, dusses-tu ne jamais l'orner du plus léger croquis jeté à la hâte, prends dans ta vaste poche qu'il dépasse encore un album à dessins. Seuls, des vers sans rimes,

des mots piqués au hasard, — papillons, fleurs d'herbier, — des notes dans lesquelles personne autre que leur auteur ne verrait goutte, pourront en occuper les feuillets. Si tu veux, même, pour compléter l'illusion, munis-toi de la légère boîte à aquarelle, pleine de couleurs moites, aussi peu embarrassante qu'un étui à cigares. Paye-toi une vieille pipe de racine. Enfin, couronne l'édifice en auréolant ta chevelure léonine d'un béret d'atelier ou d'un feutre mou, *ad libitum*. Ainsi armé, vas-y de ton voyage, mon garçon!

Ce travestissement, en somme, vaut bien celui de ces soi-disant chasseurs qui s'improvisent Nemrods de la plaine Saint-Denis à raison d'une soixantaine de francs et vont poursuivre un lièvre n'existant que dans la légende ou aux étalages des marchands de comestibles.

Crois-tu qu'il y ait là un renoncement de ta dignité, un oubli de ton sacerdoce, dont tu aies à rougir en ton for intérieur? Non, non, en vérité, ami très cher. La robe ecclésiastique, le prêtre se hâte de la laisser de côté, quand il va courir la ville, le soir; l'uniforme, l'officier le remplace, en maintes circonstances, par l'habit du *pékin*? La lyre et la couronne de laurier, accessoires indispensables des plus inconnus de nos devanciers, dans les frontispices gravés en taille-douce du XVIIe siècle, seraient gênantes pour ton dos et ton front dans les halliers épais et sur le tapis blond des grèves.

La poésie et la peinture sont sœurs, bien que l'une soit la Benjamine, la préférée, l'autre, la Cendrillon, le souffre-douleurs de la Destinée, leur mère. Rien d'étonnant, n'est-ce pas ? si elles s'entendent, qu'elles se prêtent, à l'occasion, quelques-uns de leurs ornements, de leurs attributs. Confondues dans un même embrassement, — tableau ! — n'offrent-elles pas le comble de l'art ? Quoi de meilleur pour le peintre quand il peut se vanter d'avoir mis de la poésie dans son œuvre ? Quoi de mieux pour nous, quand nous donnons à nos vers et à notre prose la couleur de la vie et le mouvement ?

Voilà pour toi, camarade, tous scrupules levés : tu peux, sans déroger, avoir l'air d'un peintre ; tu peux affirmer que tu l'es aux bonnes femmes que tu rencontreras et qui, toujours les lèvres et les yeux pleins d'interrogations matoises, jetteraient les hauts cris si tu prononçais ce vocable étrange : poète, — ou si tu l'inscrivais sur le registre de l'auberge.

En effet, généralement, pas de noms de littérateurs sur ces pages graisseuses, feuilletées réglementairement par le doigt des gendarmes, couvertes de signatures illisibles ; mais, à côté de celles de colporteurs, d'ouvriers charpentiers, de maçons, de marins, de marchands de bois, par-ci, par-là, j'ai vu la griffe de peintres, connus ou non, ayant passé jadis sur la même route forestière, s'étant arrêtés dans le même petit port de pêcheurs de sardines.

Ah ! si la vie n'était si dure aux gens de lettres,

aux débutants, à tous ceux qui n'ont souci que de leur art et l'aiment jusqu'à en mourir, nul doute que quelques-uns s'en iraient ainsi s'isoler pour écrire un livre ou pour se reposer de la publication d'un ouvrage ayant coûté beaucoup de peine, ne rapportant, pour le présent, que peu de gloire et pas d'argent. Le bureau, l'emploi dans une administration, le journal politique, retiennent emprisonné le misérable à qui échut le don fatal de l'invention littéraire. Le peintre-paysagiste, humant l'air sain des champs, loin, bien loin de l'empestement des pièces closes, passe à un travail agréable les heures que l'écrivain doit dérober à ses plus chers désirs. Le premier voit naître, sans effort, rapidement, une œuvre qui fera, suivant l'expression vulgaire, venir de l'eau au moulin, bouillir la marmite; le second, péniblement courbé sur des papiers dépourvus d'intérêt, quand arrive la fin de la journée, à grand mal reprend une autre plume, — une plume d'aile, celle-là, — pour formuler quelques pensées « dans le silence du cabinet », sur ses feuilles volantes.

Encore, si d'assez longues vacances lui permettaient, à ce forçat, à cet éternel traceur de lignes noires, de fréquentes échappées dans le clair !... Mais certaines directions industrielles en sont avares, de ces jours bénis de congé, et l'instant arrive de reprendre le collier de misère tout juste alors qu'on se sent suffisamment entraîné, tout prêt à abattre de la besogne.

La considération du peuple pour chacun paraît en raison inverse de l'effort que le métier demande. Nous qui connaissons les dessous, qui savons la vie, nous apprécions, nous jugeons, en tenant compte de la masse de difficultés soulevées, du coup d'épaule donné dans les barrières franchies, de l'océan de mauvais vouloirs traversé malgré vents et marées. Mais le bonhomme mal dégrossi, l'inéduqué ?... D'ailleurs, tout se passe en plein jour, aux yeux de tous, chez le peintre : assis au milieu d'un cercle de badauds grands ou petits, toujours gênants, mais qui finissent par s'éloigner, et qu'enfin il s'apprend à supporter, il ébauche, il frotte, sans souci des commentaires, s'ils sont grotesques, en faisant son profit, s'ils sont sensés. Ce public-là, c'est parfois pour lui la servante de Molière. Au contraire, il y a quelque chose de mystérieux dans l'action de couvrir de pattes de mouches un carré de papier blanc : occupation de greffier... ou d'amoureux. Pour plus d'un de nous, la présence de quelqu'un est un empêchement de penser. Et glisser des notes dans sa poche ressemble au mouvement louche d'un espion ou d'un policier.

II

Toi, je le sais bien, de tout cela tu n'as cure, mon bel ami. Tu laisseras les étrangers s'inquiéter, autour de toi. Que t'importent les regards inquisiteurs des sots de table d'hôte, le mépris hautain des touristes se faisant voiturer du matin au soir dans les landaus des louagers, n'admirant que d'après le livre cartonné à l'anglaise ?

Parbleu ! tu en prends ton parti ; les tiens mêmes riront de toi, t'accuseront de fainéantise : ton modeste logis n'est guère encombré des preuves de ton travail ; ton manuscrit se cache dans le tiroir aux billets doux. Tu ne saurais suspendre au mur tes études, pour les leur montrer. Trop heureux seras-tu si ton cœur ne te dit pas qu'ils souffrent de te voir mal tourner, alors que les plus belles espérances t'attendaient dans le ministère paternel ou la recette avunculaire.

La Bruyère écrit : « Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi à ne rien faire. Personne, presque, n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds » (l'auteur des *Caractères* entendait

ce dernier mot dans une acception autre que celle employée par les financiers)... « ni assez de fonds pour remplir le rôle du temps, sans ce que le vulgaire appelle les affaires.

« Il ne manque pourtant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. »

Eh bien ! tu l'as, cette fermeté, cette sagesse. Ton indépendance, tu as raison de la qualifier de chère : tu l'acquiers au prix des tourments qu'ils ne soupçonnent pas, eux autres ! Oui, tu préfères ton originalité improductive aux appointements d'un chef de bureau ! De bonne heure, je le parie, suivant le mot d'un écrivain qui, vieux déjà, modeste et honnête érudit, ne verra jamais, malgré son labeur, luire le soleil d'or d'une large aisance, tu as fait un pacte avec la pauvreté, — avec la médiocrité, tout au moins. Les joies intellectuelles, — jouisseur égoïste ! — te consolent de tout, te tiennent lieu de ce qui te manque. L'étude des choses et des hommes, éternel écolier, voilà ton but et ton moyen.

Ainsi, tu t'en iras par les chemins, à l'instar de Glatigny, avide de fouler sans cesse un nouveau territoire, d'augmenter ton acquis de notions diverses, — moisson que tu moudras plus tard, quand la saison sera venue de rester au coin du feu, — avançant toujours plus loin, poussé par cet ardeur qu'avait bien sentie notre La Fontaine : « le désir de voir et l'humeur inquiète ».

Tantôt, te transportant d'un endroit à l'autre dans un wagon de la dernière classe, celle des bohèmes de ton espèce; tantôt, grimpant sur l'étagère de la diligence, ou t'asseyant à côté du courrier, dans le vieux cabriolet à banquette éventrée, tu traverseras plaines et vallées, rivières et bois. Bien plus souvent, ta bourse et tes goûts vagabonds t'y contraignant impérieusement, n'ayant pas l'âge où l'on voyage sybaritement, tu choisiras le mode de transport le plus économique : il a le mérite d'être le plus antique de tous : la marche, un bâton à la main, avec la chance rare d'une « occasion », de la charrette qui vous épargne une lieue de peine, dans les pays dont les indigènes sont aimables.

Les ouvriers, jadis, faisaient leur tour de France ; fais le tien, apprenti poète. Traverse les longues rues des villages : les habitants viennent sur leurs portes regarder cette bête curieuse, se demandant entre eux si tu n'es pas un conducteur de travaux du chemin de fer en construction. Dans une ferme hospitalière du Ponthieu ou du Valois, sous les ruines de quelque ferté démantelée par Henri IV ou Richelieu, entre boire du bon lait et manger du pain bis ; évoque, pendant ton goûter, la figure de l'ancien seigneur du lieu, que remplace aujourd'hui ton hôte d'une heure. Repose-toi au poste de garde perdu dans les futaies ; sèche au grand feu prodigue de fin d'automne tes habits mouillés par l'ondée. Va coucher dans les auberges bretonnes, au fond d'une baie

paisible, dans les hôtelleries des bourgs normands que n'a pas envahis le flot toujours montant des baigneurs mondains. Dans un hameau de Bourgogne, sur le chemin de halage, devant les péniches amarrées en attendant leur tour à l'écluse, fais une halte au cabaret marinier adorablement ombragé de trembles et adossé aux coteaux couverts de vignes. Séjourne dans ces demeures tant que le sourire des belles filles servantes t'y retiendra; tant que ton gousset, du moins, ne sera pas trop allégé et qu'il te restera de quoi regagner le logis parisien.

C'est de ces longues excursions qu'on garde peut-être les meilleurs souvenirs : l'amour de la campagne calme et fortifie le cœur qu'a troublé la passion de la femme.

N'emportant dans le mince bagage qui pèse à peine sur tes épaules, ni encyclopédie, ni manuels Roret, ni dictionnaire de Larousse, où l'on trouve tout et même davantage, tu t'enrichiras de connaissances facilement emmagasinables en ton cerveau : tu sauras comment pousse le grain; tu apprendras en quoi consiste l'opération du hersage des champs prêts à être emblavés de nouveau par le semeur : science que ne t'a donnée ni Virgile, ni Saint-Lambert; tu deviendras habile à distinguer le trèfle de la luzerne, le hêtre du bouleau, le daim du chevreuil, le côtre du chasse-marée; tu comprendras ce que les matelots entendent par prendre un ris, ou larguer les amarres; plus fort

que le fabuliste qui fut maître des eaux et des forêts, tu t'expliqueras ce qu'est le bois en grume et le bois marmenteau; et, pareil au malade Jean-Jacques, tu posséderas sur le bout du doigt les propriétés des mauves et des jusquiames, des baumes et des mélisses, des valérianes et des pervenches, des oignons de colchiques et des graines de bardanes qu'aiment, en hiver, les chardonnerets. Le chant des oiseaux te sera familier : tu le parleras comme ta propre langue. Les termes de métiers, les patois locaux t'intéresseront : tu y suivras, en remontant, les traces du parler des aïeux. En Touraine, tu retrouveras les phrases de Rabelais; en Ardenne, dans le pays wallon, c'est aux vieux chroniqueurs, aux ménestrels, que tu songeras. Tu salueras au passage, sortant d'une bouche illettrée, des archaïsmes bizarres, des vocables datant des Celtes et des Kimris : ces mots respectables qui n'empruntent rien au glossaire des envahisseurs, qui sont les fleurs du sol même et qui demandent tout un travail pour être découverts sous l'étouffement des parasites. Les noms de lieux, aussi, te feront saisir des rapports, t'indiqueront des pistes de souvenirs historiques...

Toutes choses exerçant ton jugement, ouvrant ton esprit à l'inconnu plein de fraîcheur, épanouissant tes facultés..., mais qui, du reste, ne te seront de nulle ressource pour plaire aux belles dames se piquant, — pas comme toi, jusqu'à faire jaillir le sang! — de littérature, et aux jeunes demoiselles à marier, quand,

en janvier, appuyé au chambranle de la cheminée du salon, tu feras ronfler les *r* et prendras des attitudes, à la façon d'un élève du Conservatoire, pour dire des strophes baudelairesques.

Oui, certes, tu t'intéresseras à tout: « Heureux qui peut savoir la cause de toutes choses » ; tu t'empreindras de couleur locale; tu te mettras dans la peau du bonhomme de la contrée, flamand ou jurassien, alsacien ou basque; et si tu retournes par là, l'an prochain, tu ne passeras plus pour un étranger, ô faux désigneux! aux yeux de ces gens dans les mœurs de qui tu pénètres.

III

Marche, marche, rêveur errant! La route est longue. Ne compte pas trop les bornes que l'administration des Ponts et Chaussées semble multiplier pour te narguer; ne te tâte pas trop le pouls, non plus, pour constater que tu as la fièvre! Ne lis pas... pas même le journal... si ce n'est une feuille politico-agricole de l'endroit, où tu apprendras peut-être des expressions nouvelles. — Tu as assez à voir autour de toi. — Fais des articles et des sonnets tout en allant. Traduis tes impressions d'une façon littéraire, aussi définitive que possible, en présence des

objets qui les font naître, certain, ainsi, d'attraper le mot exact. Cela vous reste dans la mémoire par sa précision même et son cachet spécial ; ou bien on le marque de temps en temps sur l'album aux croquis, assis le long des dizeaux, les pieds dans les éteules dures, couché à demi au revers d'un fossé.

Quand même tu ne ferais rien, crois-tu que ta journée serait perdue ? Oh ! que non dà !... Ta vue, lassée de la nourriture des livres aurait mangé du vert; tu aurais approvisionné dans la besace de tes poumons l'oxygène vivifiant ; ton corps, courbé vers la table des bibliothèques publiques, à en garder un pli, se serait redressé, ton front aurait pris un bain d'azur... Quand tu te serais contenté de penser... un tout petit peu ?... Eh bien ! mais c'est bon, c'est profitable, de faire de loin en loin l'examen sincère de son *moi*, de se rendre compte des fautes commises en art et en amour, de se rappeler, pour ne plus retomber dans les mêmes vices, les mauvaises rimes employées, les chevilles et les lieux communs dont on s'est chargé la conscience par paresse, — les rendez-vous dédaignés !

Marche encore, avance toujours ! Parbleu, oui, c'est interminable. Quoi donc ! tu as un bien autre chemin à avaler avant d'arriver à la gloire rêvée, — ou, plus modeste, à un peu de renommée ; — non le repos dans une cité splendide, seulement dans une simple bourgade.

Ah ! cet endroit idéal où niche le succès, qu'il est

malaisé de l'atteindre !... Ah ! ces petites villes cachées, enfouies, enterrées dans leurs vallées, près de leurs rivières minuscules ; ces agglomérations de maisons à peine indiquées par un tuyau d'usine qui dépasse l'horizon uni comme ceux de la Beauce, ou le coq d'un clocher qui perce le ciel, qu'elles sont longues à gagner ! Combien leur présence devant nous, tout là-bas, tout là-bas, seulement devinée en consultant une carte, impatiente la vue chercheuse ! Lentement se fait ainsi la course de la vie dans le sentier que nous nous sommes choisi. Un but, quelque distant qu'il puisse être, si, du moins, on l'aperçoit, tout petit, puis plus grand, puis augmentant encore quand on en approche d'un pas ou deux, encourage, donne des forces : cette cheminée, c'est un gigantesque jalon ; ce clocher, il vous fait signe ; ces ruines haut perchées, elles vous guident. Mais rien que la falaise, ou la forêt, ou la plaine, devant soi, rien qu'une ligne sèche terminant le ruban clair de la route départementale !...

La fatigue est venue. Vite, une chanson ! Tout un répertoire spécial s'offre à toi. Une de ces complaintes sans queue ni tête, qu'on sifflote sans trop savoir ce qu'on dit :

Je me suis-t-engagé
Pour l'amour d'une blonde.

les belles filles de Gennevilliers, *la Fille à Pierrot*, *bon drille*, ou bien encore cette rengaine qu'entonnent

les fantassins et dont ils n'ont à modifier qu'un mot de chaque couplet :

Maréchal, bon maréchal,
A la fleur de ton âge,
Forgerais-tu bien un fer
Sur le nez de ma femme ?...

C'est de la folie pure, le plus souvent ; c'est d'une littérature blâmable à tous égards... Eh bien, c'est souverain, ces airs-là, pour faire activer le pas, je t'en réponds, et ça te rendra plus de services, en cette circonstance, que le *Lac*, l'*Andalouse* et *Gastibalza* réunis. Demande plutôt à ces gens rencontrés, qui s'en retournent vers le Nord ou le Pas-de-Calais, par bandes, la moisson faite, les betteraves arrachées, souliers en main, crochet et sape à l'épaule, et qui chantent à tue-tête des complaintes de leur pays...

Ah ! comme tu dormiras bien par là-dessus, tout à l'heure, après le souper, à *Saint-Hubert* ou à *la Pêche miraculeuse*, au *Sauvage* ou au *Grand Monarque !*

XXVI

D'APRÈS NATURE

A Paul Merwart.

I

POÈTE-PAYSAGISTE

J'aime à vivre en paysagiste,
Bouclant mon sac tous les étés,
M'arrêtant chez quelque aubergiste
Dans les endroits infréquentés.

Oh ! la bienheureuse échappée,
La tranquille chasse au motif,
Où l'on prend, comme à la pipée,
Le mot juste et bien descriptif !

Canne en main, gourde à la ceinture,
On va, plus beau qu'un chroniqueur...
— Pour écrire d'après nature
Le frac noir n'est pas de rigueur !

On se grise du flot des sources ;
On devient tel que les enfants ;
On voudrait pouvoir en leurs courses
Suivre les biches et leurs faons.

Qu'importe si l'on se fourvoie
Dans les méandres des sentiers,
Cueillant, l'œil ravi, tout en joie,
La fleur frêle des églantiers !

Une enseigne vous dédommage,
Pleine d'engageantes douceurs :
Le Lion d'or, *La belle Image*,
Ou *Le Rendez-vous des chasseurs*.

Gardant sur soi l'odeur sauvage
De tant de taillis traversés,
On arrive après un orage,
Ruisselant de l'eau des fossés.

L'hôte est causeur, l'hôtesse accorte ;
Et les gamins, tout ébahis,
Viennent regarder par la porte
L'homme « qui n'est pas du pays ».

Tandis qu'un repas s'improvise :
Du cidre, des œufs, du pain bis,
Un grand feu qu'on fait à sa guise
Sèche promptement les habits ;

Et l'on peut, alors qu'on s'attable,
Par la fenêtre apercevoir
Les vaches rentrant à l'étable
Près du ru qui sert d'abreuvoir.

II

UN HAMEAU FORESTIER

Qu'il est calme, le coin champêtre
Caché sous le grand parasol
Que lui font le chêne et le hêtre,
Ainsi qu'au nid du rossignol!

Perdu dans l'immensité verte,
Au bord d'un pré, dans la forêt,
Un soir, j'en fis la découverte
Et ne l'ai quitté qu'à regret.

Frais hameau tout bordé de haies,
Discret, accueillant au passant,
Pour tes clairières, tes futaies,
Reçois l'adieu reconnaissant.

Chez toi, tout séduit, tout invite
Au repos qui détend les nerfs :
La fougère où l'on trouve un gîte ;
L'étang où vont boire les cerfs ;

Les chemins perdus, les broussailles ;
Les routes à l'épais gazon,
Plus ombreuses qu'en un Versailles,
Où la fraise pousse à foison ;

Les troènes aux senteurs vives ;
Les fauvettes avec leurs chants ;
Et sous les voûtes en ogives
Les limpides soleils couchants.

C'est le merveilleux commentaire
D'un rêve osé cent fois déjà ;
C'est le cher exil volontaire
Aux lieux où l'esprit voyagea.

Loin de nos débats, de nos luttes
Où le cœur fait taire sa voix,
On voit s'écouler les minutes
Comme un pur filet d'eau sous bois.

Au poète, être peu pratique,
Ici, rarement apparaît
La vague feuille politique
Sur le billard du cabaret ;

Et si l'on guette avec angoisse
Le passage du boulanger,
Le carillon de la paroisse
Ne vient jamais vous déranger.

III

PARISIEN DE PARIS

Après un mois de cette vie
De franc naturiste enragé,
D'un tourment l'ivresse est suivie :
Voici qu'expire le congé !

L'existence est tout en contrastes :
Hier, sans soucis, le plein air,
Les champs et les horizons vastes ;
Demain, la ville aux bruits d'enfer.

Paris, vous tirant par le coude,
Vous gronde, veut vous ressaisir :
C'est la maîtresse que l'on boude,
Mais vers qui vole le désir.

Nous n'avons pour sa tyrannie
Qu'une haine *con amore ;*
Ce n'est jamais qu'une ironie,
Le cri contre lui proféré !

Toujours le bon côté des choses
Consolera les gens aimants :
Le monde a des métamorphoses
Variant ses aspects charmants.

L'album plein d'études sincères
Va me parler au coin du feu
Du paysan, de ses misères,
De paysage au lointain bleu.

Je trouverai dans mon bagage
Ce qu'en été nous admirons,
Avec un écho du langage
Des gardes et des bûcherons.

Dans ce bain de saine verdure
Qui seul peut rafraîchir le sang,
L'âme, pour longtemps, se sature
D'un panthéisme tout-puissant...

Patient labeur de l'artiste
Aux enchantements sans pareils,
Dans le lourd brouillard d'un jour triste,
Plus tard, tu mettras des soleils ;

Et le projet qu'un hasard sème,
L'esprit, prompt à le retenir,
Pourra le voir germer poème
Sous la chaleur du souvenir.

La Brévière, juin 1882.

XXVII

LA RETRAITE MANQUÉE

A Ernest Leménorel.

Nichol, le brigadier, — un grand vieux soldat bon vivant, robuste, doué d'un accent alsacien assez prononcé, souvenir jamais effacé du pays natal, accommodé au dialecte picard, possédant une belle barbe blanche et une jolie fille, — m'avait dit, pendant la dernière destruction de sangliers où nous nous étions rencontrés :

— Venez donc après-demain déjeuner à la maison. C'est le premier laisser-courre. Si l'attaque a lieu vers les Grueries, où je sais toute une harde : quatre biches et trois dix cors, dont un jeûnement, pour certain, le cerf viendra mourir dans l'étang, devant l'abbaye. C'est presque immanquable.

— A moins, avais-je objecté, qu'il ne se lance au diable au vert, jusqu'à la rivière d'Aisne, ou sous Saint-Pierre...

— Enfin, on verra. Venez tout de même. J'irai au petit jour visiter mes assommoirs. Ces braconniers me laisseront peut-être bien quelques lapereaux...

Sinon, une ou deux couples d'écureuils que ma petite Mathilde nous fricassera... Et une salade arrosée d'huile de faîne... Hein? un régal d'hommes des bois!

Le rendez-vous était indiqué pour midi, à un poste dépendant de la brigade de Nichol, à quelques minutes de son chez lui, tout près de deux chênes de cinq ou six cents ans qui semblent, de leurs bras décharnés, protéger, bénir le hameau.

A une heure, les invités, hommes et femmes, militaires et amazones, en voitures, à cheval, étaient au complet. Les piqueux montés, les valets de chiens à pied, tenant les uns et les autres leurs six bêtes poitevines accouplées, marquées au chiffre du propriétaire, et les chasseurs gratifiés du *bouton*, portaient aux couleurs de l'équipage : habits blancs à revers roses, bombes à rubans indiquant les grades, bottes vernies dans lesquelles quelques-uns plaçaient leur fouet ou leur cravache.

Les paysans de forêt sont habitués à ce spectacle; mais une première chasse est toujours attrayante : c'est la saison d'hiver qui s'inaugure; la vie, les occupations vont changer. Mathilde était venue voir : — vingt ans, blonde, svelte, regards bleus; une fraîche plante des plaines transportée un jour ici; une douce fleur de lin épanouie dans l'enclave d'une clairière où le vent du hasard a semé la graine; une chevrette légère et gracieuse.

Je l'aperçus. Je la rejoignis au milieu du remue-mé-

nage des curieux, des allées et venues des gens, du fourmillement bruyant de la meute. Tous deux, nous admirions ce tableau, et, par là-dessus, les superbes, les quasi éternels chênes, dans l'intervalle qui les sépare laissant se grouper ce monde grouillant; puis la maisonnette basse, blanche du poste, formant repoussoir, au fond.

Dans la salle de cette modeste habitation, pendant ce temps, le premier piqueux faisait son rapport à son maître, afin que celui-ci ordonnât à quelles brisées on irait frapper, en d'autres termes, choisît le cerf de chasse. Dès l'aube, avec un limier muet, de bonne créance, après que l'aiguail eut été un peu pompé sur les feuilles et les herbes par le soleil, il avait fait le bois, battu deux ou trois enceintes, posé ses branchettes indicatrices, détourné les bêtes. Et en ce style spécial, si bien français qu'un veneur du temps du sieur Du Fouilloux, un contemporain de Charles IX, le comprendrait, il annonçait dans le Trou Jacquot une quatrième tête, bas-jointée et forte de corset. Le beau-revoir du matin clair et humide d'octobre ne laissait pas de doute à ses yeux experts à étudier les pieds et les fumées. Un autre cerf avec deux biches avait son fort dans un hallier d'églantiers, non loin de là. On décida de forcer le premier. Et le chef d'équipage donna le signal.

La trompe sonne. Les chiens deviennent de plus en plus turbulents. Ils tirent sur les laisses, — les *bottes*, — à les rompre. Les petits domestiques éprouvent un

mal infini pour les retenir. Ils les cinglent en les interpellant vertement, chacun par leur nom : « Marche-à-mort, Néro, César, ici! ici! tas de canailles! » C'est un entortillement de queues pareil à celui d'un nœud de couleuvres. On désigne les deux relais de la vieille meute et des six chiens. Et l'on part au galop.

Et tout disparaît sous les grands hêtres des routes, tandis que j'offre le bras à Mathilde.

— Et votre père?

— Papa? Il est resté : lui et maman ont fort affaire avec les voitures des invités. Il a laissé remiser les calèches, attacher les chevaux; quant aux domestiques, il les a congédiés impitoyablement. C'est vrai, ils mettent tout en l'air, se grisent et tournent toujours autour de moi, que c'en est agaçant.

— Les monstres!... Il a bien fait de mettre en fuite toute cette valetaille. J'aurais été jaloux.

— Oh! vous, vous êtes raisonnable, vous êtes sage!

— Hum! c'est selon... Après boire... La liqueur de prunelles, ça peut troubler l'esprit. Mme Nichol excelle à la préparer.

Je regardai la jeune fille bien en face; je lui pressai le bras un peu plus; elle se prit à rire à belles dents, à bon cœur.

Nous arrivions,

Pas d'écureuils sur le menu, mais seulement un certain filet de sanglier... Et des poires du grand verger du couvent. C'était jour de cuitée pour la femme du

brigadier et avec son bon pain bis elle avait mis au four une petite galette, à l'instar d'une flamiche picarde, composée du restant de pâte.

Tout, dans ce repas, m'était poésie : les récits de Nichol; le beau temps bleuissant le ciel par les portes-fenêtres du grand logis; le vent secouant les buses et les tiercelets d'autour, suspendus, ailes ouvertes, aux solives du plafond et leur donnant une apparence de résurrection momentanée... et surtout les yeux de Mathilde, myosotis tombés sur des roses.

Envahi, à la longue, par la mélancolie de l'arrière-saison, je me mis à regretter les oiseaux qui ne chantent plus, les fleurs qui disparaissent.

— Dame ! fit la belle forestière, nous n'avons à vous offrir, pour faire un bouquet à remporter, que des fleurs de tue-chien : il y en a plein l'herbe du petit îlot, à la queue de l'étang.

Ils rirent tous, croyant à une bonne farce.

— Ah ! des colchiques... Je veux bien. C'est d'un rose pâle et maladif, d'une douceur de crépuscule d'automne. On appelle aussi ces fleurs des *veilleuses :* car ça éclate au temps où vont commencer les longues soirées.

— Eh bien ! fit l'Alsacien, allez prendre les avirons du canot qui sont rangés là, dans le bûcher. Mathilde vous guidera.

Nous entrions dans la lourde barque, un moment après.

Quelle gentille idée elle avait eue là, la jolie fille !

A son père qui, de la berge, nous regardait, je criai :

— Vous savez, je l'enlève... Nous partons pour Cythère.

L'air gaiement indifférent, haussant les épaules, ne connaissant pas cette localité-là, il bourra une pipe de son tabac régimentaire gros comme de la fougère et rentra en plaisantant, assuré que je n'abuserais pas de son hospitalité.

Quelques coups de rames nous mettaient au beau mitan de la grande pièce d'eau couverte en maints endroits de roseaux fanés où, maintenant, se taisaient les grenouilles, si insupportables au printemps. Dans l'espace resté libre, non envahi des mâcres et des tiges flottantes des nymphéas, la maison forestière, aux feux calmés du soleil déclinant, se reflétait d'une façon superbe, avec ses murs, sa chapelle, ses toits de tuile rousse, ses hauts arbres d'ornement. Tout cela formait un ensemble tranquille, bien en rapport avec les adieux des clartés fuyantes du ciel. Un peu de brouillard montait, me rappelant ce tableau du peintre anglais Millais : *Cold october*.

Nous étions restés longtemps à table. Le café s'était prolongé d'une série de pousse-café. La chasse, qui avait dû se porter très loin, vers l'orée de la forêt, devait, selon mes prévisions, s'avancer. Le cerf de meute serait bientôt sur ses fins. Mathilde me fit écouter attentivement : elle entendait une sonnerie.

Je lâchai les avirons ; le courant était si faible que la barque s'immobilisa.

Elle avait dit juste. Le cor résonnait, bien indistinctement parfois ; mais d'autres fois il se rapprochait. Puis les abois des chiens bien gorgés, collés aux voies, reprenaient. Nous suivions ainsi tous les épisodes de la poursuite ; le vent nous les apportait en bruits divers.

On soupçonnait une randonnée de la bête, quand les chiens, revenus au même point, donnaient de la voix comme un instant auparavant. C'était parfois un valsivari ou un *vol-ce-l'est* qui semblait nous les rapprocher, les éloigner, les rapprocher encore. Des cris d'hommes se faisaient ouïr en même temps, et l'on devinait des « Tayau ! tayau ! — Tiens la voie ! tiens la voie ! » poussés par le Bégueux, un individu prenant part à toutes les chasses et que nous connaissions bien.

— Tenez ! tenez ! s'écriait Mathilde, très au courant des expressions techniques, c'est le bien-aller. Les chiens sont dessus... Ah ! la trompe du marquis, de l'autre côté, dans la direction du Pont-de-l'Auge... Ils sont séparés... Les chiens auront fait bondir du change... Ah ! tout s'éloigne... Bon ! voilà qu'on envoie un relai, là-bas, à notre porte. Ils espèrent encore amener l'animal ici.

En effet, un valet, avec ses chiens sous le fouet, s'était posté près d'un gros hêtre, devant l'entrée de la maison du garde.

Mais au loin, plus rien.

La forêt reprenait son silence solennel, imposant, qu'à peine troublait près de nous un saut de carpe brisant la surface de l'eau, un frou-frou d'ailes d'échassier.

Je fis des difficultés pour reprendre les rames, tant je goûtais délicieusement cette joie de rester là, avec cette jeune fille, comme isolés du monde. Il fallut qu'elle me menaçât de ramer elle-même, si je ne bougeais, trouvant peut-être embarrassante mon admiration pour sa personne si bien encadrée dans le paysage feuille-morte.

Alors la terre promise à nos efforts, l'île, objet de notre voyage, fut abordée. Ombragée d'un grand platane jauni, elle se continuait vers la rive en une sorte de chaussée, en prairie s'affermissant chaque année par le peu d'entretien qu'on accorde à l'étang. Les calices au ton de safran des colchiques s'y entr'ouvraient par milliers, au bout de leurs minces gaines molles et vertes. Au fur et à mesure que nous les cueillions, nous les jetions en fouillis au fond de la barque, à l'emplir, à en couvrir les bancs.

Quand nous revînmes, ma joyeuse compagne, placée en face de moi, voulut tout de suite me faire un bouquet. Les fleurs formèrent bientôt, dans l'écartement de l'index et du pouce de sa main gauche, une jolie gerbe qu'elle attacha, n'ayant pas d'autre lien à sa disposition, de quelques-uns de ses cheveux blonds. Elle me tendit, tout heureuse, son chef-d'œuvre.

Pour le coup, ma foi, je n'y tins plus ! Tant pis ! Je laissai brusquement les rames, dont l'une, quittant le système, s'en alla à vau-l'eau. Je me levai et j'embrassai la bouquetière.

Vrai, j'aurais voulu lui compter sur les joues le nombre des fleurs éparpillées. Dans l'impossibilité où j'étais d'en agir ainsi, je tâchai de mettre dans cette unique caresse toute la force d'affection qui eût été éparse dans tant d'autres.

Oh ! non, ce ne fut pas un baiser du bout des lèvres, posé au bout des doigts effleurés ou sur le duvet du visage ; pas un baiser cérémonieux ; mais un bon gros baiser sonore, — un baiser paysan. Toute la forêt dut l'entendre et en frissonner.

La ravissante figure de la blondine devint subitement de la couleur des fleurs que tous les deux nous tenions encore.

Je n'eus pas le temps d'implorer son pardon ; elle n'eut pas le loisir de se remettre de son trouble charmant :

— Le cerf ! le cerf ! cria-t-elle.

Je m'attendais à une gronderie aimable. Cette folle exclamation me parut étrange. Je tournai les yeux dans la direction de son regard.

Un beau jeune cerf, à la robe claire, narines au vent, tête haute, ramures à vif sur le feuillage brunissant, plongeait les deux pieds de devant dans les roseaux du bord, tout prêt à se mettre à la nage et à traverser l'étang. Mais au bruit, à la vue de cette

barque montée par ce couple, il s'était soudain détourné et, maintenant, agile, fuyait, longeant la berge.

Une seconde plus tard, les broussailles nous le cachaient.

— Nous lui avons fait peur, fit la jeune fille.

— Mon baiser ?...

— Oui, méchant que vous êtes !

— Mais c'est son salut. Une fois à l'eau, il était pris. Il s'oubliait, lassé, n'en pouvant plus : c'en était fait de lui.

— Oh ! assurément. Seulement... écoutons... Entendez-vous quelque chose ?...

— Rien, absolument rien.

— Ils sont loin, alors. Il a plus d'un quart d'heure d'avance sur eux... Oui, il est sauvé ! La nuit vient. Les chiens de meute sont à bout de voie, sans doute.

— Appelons le piqueux, là-bas ; il découplera son relai et, s'il la rejoint, il servira la bête.

— Oh ! mais non : il n'a pas reçu d'ordre. Il n'en ferait rien. Il faut que tout se passe selon les règlements, vous savez.

En ce moment deux ou trois chiens apparurent à l'endroit où le cerf s'était montré.

— Il est suivi de près, dis-je.

— Bah ! des bilbaudeurs. Ils ont quitté la meute sur quelque fausse piste.

Ils disparurent, après avoir erré de droite et de gauche.

Il se passa encore quelques minutes. Nous attendions, anxieux. Mathilde palpitait. Était-ce seulement dans l'impatience du résultat de la chasse? L'expression soudaine de mon amitié était-elle pour quelque chose dans ce qui faisait battre son cœur? — Peut-être ces deux impressions se confondaient-elles pour causer cet état passager.

Enfin, un groupe de cavaliers déboucha sur la rive, au galop. C'étaient des invités et le marquis.

Cachés par les roseaux, nous ne fîmes plus un mouvement. Nous entendîmes distinctement ce bout de dialogue :

— Il a dû traverser l'étang.

— Non pas, Ernest, là-bas, nous aurait prévenus par un bat-l'eau.

— Mais était-ce bien le cerf de chasse?

— Oh ! je vous en réponds.

— Il a pris son parti par le carrefour, au bout du ru, et filé dans les marais par la route-octogone.

— Sans doute. Mais il est bien tard pour parvenir à le forcer. Je crains bien, messieurs, que nos chiens ne le jambonnent pas aujourd'hui.

— Cependant, il allait traverser... C'était un hallali superbe... C'est bizarre. Il avait de l'avance... Il faut qu'il ait été effrayé.

Et la voix du marquis s'éleva :

— Ma foi, à mardi prochain, messieurs. Nous essaierons le vautrait. Nous serons plus heureux peut-être. Je sonne la retraite manquée !

Il prit sa petite trompe à trois tours et fit répercuter à l'écho cet air de défaite qui replie vers leur chef les chasseurs vaincus, découragés.

Nous restions cois.

Devant l'abbaye, les gens se rassemblaient. Le rappel des chiens retentit. Des piqueux, dans plusieurs directions, se lançaient après les fourvoyés. On se séparait, chacun tirant de son côté, à la ville, aux châteaux.

Quand la place fut vide, nous revînmes, ayant évité les interrogations qui eussent plu sur nous si l'on nous eût vus dans la barque. Mathilde n'avait guère ouvert la bouche, tout ce temps.

— Vous m'en voulez ? demandai-je en abordant et en liant la chaîne.

— Non, puisque votre... vilaine action a protégé cette pauvre bête. Tenez, malgré le beau spectacle des honneurs et de la curée, je les aime trop, nos cerfs et nos biches. Je voudrais les sauver tous.

— A ce prix-là ?

— Eh bien !... oui !

— A la bonne heure !

— Mais c'est le chef d'équipage qui doit enrager... Et papa donc !... Ne le dites pas, au moins...

— Oh ! chère Mathilde, vous êtes bonne pour les hôtes de ces bois, j'en suis un, soyez indulgente pour moi... Vous le voyez : un baiser peut avoir un résultat charitable, et rendre heureux plus d'êtres vivants qu'on ne se l'imaginerait... Votre main.

Elle me la tendit pour sauter à terre et je la retins longuement.

Son père était là.

— Croyez-vous ? maugréa-t-il, une occasion magnifique ! J'aurais eu mon filet à vous offrir pour un de ces jours... Ces jeunes chiens, voilà, pas de *sentiment*, pas encore entraînés... C'est de leur faute. Sacrés mâtins !... Parbleu, j'aurais bien juré qu'il viendrait à l'étang. Toutes les nuits, de chez moi, j'en entends raire. N'est-ce pas, Mathilde ?

Mathilde me regarda en dessous. Elle semblait dire, malicieuse et ravie :

— Laissons-lui son illusion. Elle n'est pas manquée pour nous, la retraite. Le baiser est pris, hallali courant. Et si quelque belle dame n'a pas eu les honneurs du pied, tant pis pour elle ! la forestière vous a laissé mordre aux honneurs de ses bonnes joues roses... tant mieux pour vous.

XXVIII

DUALITÉ

A Emile Prieur.

Assis, l'été, sous les grands hêtres,
L'hiver, aux cafés élégants.
Je suis sylvain : voyez mes guêtres !
Je suis mondain : voyez mes gants !

Faisant deux parts de l'existence,
Comme le bonhomme disait,
Je suis, selon la circonstance,
Chat du foyer, pigeon biset.

Parcourant avec mon sosie
Boulevard ou sentier perdu,
Toujours un peu de poésie
Rit à ce double individu.

Attrait des fortes paysannes,
Charme nerveux et pimenté
De nos graciles courtisanes,
Pour l'art, c'est toujours la beauté.

Dans mes jours d'humble indépendance
S'est glissé plus d'un jour mauvais,
Car j'ai mesuré la distance,
La hauteur du but où je vais.

Ah ! le pauvret qui s'aventure
A tracer d'une faible main
Sa vision de la nature,
Son étude de l'être humain !...

Qu'à la fin, pourtant, il avorte,
Ce désir d'un cœur aux abois,
Et le rustique en moi l'emporte :
Je cours m'enterrer dans les bois !

XXIX

AU PAYS DE DUMAS

I

« Je suis né à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne, située sur la route de Paris à Laon, à deux cents pas de la rue de la Noue, où mourut Demoustier, à deux lieues de la Ferté-Milon, où naquit Racine et à sept lieues de Château-Thierry, où naquit La Fontaine, » écrit, au commencement de ses *Mémoires*, le romancier populaire. — Pendant qu'il était en train, il aurait pu ajouter, pour continuer les rapprochements : « à huit ou neuf lieues d'Ermenonville, où mourut Jean-Jacques ! »

A l'alinéa suivant, dans une phrase qui finit à la Chateaubriand, il exprime le désir, — désir qu'il ne lui fut pas donné de réaliser, — d'acquérir un jour la maison où vint s'établir sa famille, pour que, dit-il, « j'aille mourir dans la chambre où je suis né, et que je rentre dans la nuit de l'avenir, au même endroit d'où je suis sorti de la nuit du passé ».

Elle est aisée à trouver, cette maison : l'ex-rue de Lormet, où elle est située, portant à présent le nom de l'écrivain, de la gare, conduit droit au centre de la ville. Jolie rue de province, proprette, paisible, rien n'y ferait arrêter le promeneur devant ses petites constructions, n'était la plaque de marbre rappelant la date de cette naissance : 24 juillet 1802, et posée sur la façade d'un premier corps de logis ouvert d'une grande porte cochère. Cette entrée laisse apercevoir la cour et, au fond, l'habitation même, pavillon à deux étages avec perron orné de fleurs.

Si Dumas note avec un certain plaisir, — faisant ainsi l'éloge de la fertilité intellectuelle de ce coin de l'ancienne France, — la proximité où se trouve son pays de ceux du poète tragique et du fabuliste, il faut avouer que la réputation locale du galant Demoustier, ne gagne pas, elle, au voisinage. Nul ne songerait, autrement qu'avec un sourire, en foulant le sol où le sort mit le berceau de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, qu'il est, suivant l'expression des dictionnaires biographiques, dans la *patrie* de l'auteur des *Lettres à Emilie*. A juste titre, pour Villers-Cotterets, celui-là a tué celui-ci, ou l'a, du moins, singulièrement obombré !

Il faut avoir parcouru l'ancien parc ; s'être assis sur les bancs des longues allées, près des sauts de loup, des tourelles en poivrière ; s'être attardé sous les tilleuls et les marronniers régulièrement alignés des promenades ; avoir meublé tout cela, par la

pensée, d'un demi-monde de demi-dieux et de demi-déesses, pour que les petits vers libres du mythologue aimable, reviennent, par bribes, à l'esprit, ainsi qu'en ces chapitres de souvenirs ils reviennent sous la plume de Dumas :

Ce bois fut l'asile chéri
De l'amour autrefois fidèle ;

Fidèle ?... Hum !... Hum !... C'est pour la rime. La raison n'a rien à voir là dedans !

Tout l'y rappelle encore, et le cœur attendri
Soupire en se disant : « C'est ici que Henri
Soupirait près de Gabrielle. »

Quoique remplis, à dessein, de longueurs, de répétitions de faits cherchant midi à quatorze heures, de rappels inutiles d'événements lointains, de coups d'œil rétrospectifs à n'en plus finir, les premiers volumes de ces *Mémoires* sont d'une lecture obligée, avant une excursion en ces parages. Ils contiennent une page de poésie attendrie : celle qui retrace l'existence des jeunes gens, compères et compagnes du futur dramaturge, les promenades sentimentales des cinq ou six groupes amis dans des avenues infréquentées, vraiment faites pour des amoureux, à deux pas du logis familial. C'est peu de chose et c'est délicieux. Le souvenir des heures d'adolescence écoulées à l'ombre des grands arbres, en société des belles

demoiselles qui seront des fiancées, empoigne l'inépuisable pondeur de *copie*, et trempe sa plume, cette fois, dans une larme d'émotion.

Où qu'on se dirige : sous les antiques futaies pittoresques, en marchant le long des *laies* tortueuses et montueuses ; par les carrefours superbes ; au nord, à l'est, au sud, les parties de chasse dont il fait le récit vous sont présentes : « Vous y croyez être vous-même ; » — car avec quelle verve il raconte, facile, rapide, intarissable !... un peu gasconne, parfois, ainsi qu'il sied à tout Nemrod grisé de ses hauts faits. Les noms des villages : — Haramont, Vivières, Fleury, Dampleux, Boursonne, d'autres encore, — vous disent chacun une petite aventure de l'enfant ou de l'homme.

Si Flaubert était inconnu aux plus notables des Rouennais, il n'est pas ici un paysan de la lisière de la forêt ou de la plaine qui ne soit fier d'avoir vu le grand écrivain. Et je sais, du côté de la ferme de Brassoire, souvent nommée par lui, près du chemin qui fait le trait d'union entre les deux massifs de Villers et de Compiègne, un excellent curé, très lettré, très parisien, au franc parler, — de ceux-là dont la graine est rare, — qui aime à vous entretenir du chasseur dont il a apprécié en son temps la rondeur, l'entrain communicatif et le coup de fusil impeccable.

Il y a une vingtaine d'années, à Béthisy-Saint-Pierre, dans la riante vallée arrosée par la rivière

d'Automne, au delà de Crépy, vivait encore, me dit-on, sa nourrice, la mère Auriol, — forte vieille, gaillarde et réjouie, et quelque peu moustachue, dont la maisonnette était tapissée des portraits de son illustre nourrisson. Au physique, il semblait qu'avec son lait elle lui eût inoculé sa santé robuste, les éléments de solidité de son individu. Ah ! comme elle eût lestement remis à sa place le mauvais plaisant qui se serait permis de critiquer les œuvres du tiot ! La mère Auriol n'a-t-elle pas, vraiment, mérité de la patrie?

Dans un de ses nombreux drames, il a choisi pour héros des gardes forestiers ; les *Mémoires* en contiennent quelques types croqués plus sérieusement, empreints d'une vérité plus intense. On les retrouve en leurs successeurs d'à présent, pleins de bonhomie, ou avec leurs mines sombres,... pas bien terribles.

C'est avec la reconnaissance du voyageur exténué ayant trouvé bon repas et bon repos dans un asile imprévu, que je me rappelle la longue station faite chez l'un de ces modestes employés de l'Etat dont le gouvernement a le tort de ne pas améliorer la position, véritablement digne de tout intérêt. C'était au poste de Saint-Hubert, près du *regard* d'où se distribue l'eau à la ville, à une centaine de mètres d'élévation au-dessus de laquelle il est situé, à trois quarts de lieue des habitations : « un des rendez-vous les plus usités, et en même temps, un des plus charmants endroits de la forêt ». (A. Dumas.)

Des fenêtres et de la porte du petit pavillon genre Louis XIII, la vue, après avoir embrassé l'étendue des bois épars, déchiquetés, étirés de droite et de gauche, s'abaisse vers la large avenue qui descend en pente rapide; elle suit cette ligne obstinément droite, s'y laisse couler et file comme la flèche d'un compagnon de l'arc ou la balle d'un joueur de longue paume, pour s'arrêter tout là-bas, tout là-bas, dans l'axe du château, à la barrière que lui opposent les murs.

II

En 1535, occupé par François Ier, qui venait de le faire construire et de qui l'on voit partout la salamandre et le chiffre rapproché des trois croissants enlacés de Diane ; ancienne propriété des princes apanagistes de la maison d'Orléans; complice de toute une agréable série de fredaines grand-seigneuriales ; restauré en 1750, très inartistiquement, du reste, car, à l'extérieur il ne subsiste guère de l'époque que l'aile gauche de la façade; dépouillé de ses beaux arbres — premier découronnement! — par ordre de Louis-Philippe, un jour que le roi-citoyen souffrait, ni plus ni moins qu'un faiseur de livres, de la maladie « faulte d'argent », le domaine de Villers-

Cotterets était destiné à recevoir les pauvres diables qui n'ont pas même un grenier pour mourir tranquilles.

Le contraste est assez marqué entre ce passé et ce présent, entre ce luxe de jadis et cette misère d'aujourd'hui !

Dépôt de mendicité ! Ce titre fait frissonner, n'est-ce pas ? Quelles affreuses visions il évoque ! Rassurez-vous : les choses, ici, ne s'imprègnent pas de la tristesse des mots. Une extrême propreté règne partout : rien de la cour des Miracles ; une entière liberté est laissée aux pensionnaires : rien de la prison ; un asile pour la vieillesse, tout bonnement.

C'est qu'aussi ceux-là, hommes et femmes, que le département de la Seine y envoie, ne sont que des malheureux, non des coupables. Les autres, ceux qui ont subi des condamnations, trouvent un refuge, sous clé, à Saint-Denis.

La population s'en renouvelle à peu près tous les trois ans, le chiffre des décès annuels étant d'environ trois cents et mille pauvres y pouvant trouver place. On leur donne toute latitude d'aller travailler en ville et gagner quelque argent. Dans ce cas, les personnes qui désirent les employer doivent effectuer un dépôt d'un franc ès mains de l'Administration. La moitié de cette somme minime reste acquise à la caisse de la maison : vingt-cinq centimes sont donnés tout de suite au sortant, et les autres vingt-cinq centimes lui sont conservés pour accroître sa masse.

Au rez-de-chaussée, les chauffoirs où l'on joue, où l'on mange. A onze heures et à cinq heures la pitance est distribuée au beau milieu des cours et chacun s'en va, son écuelle en mains, s'asseoir où le cœur lui dit. Le manque de réfectoires, avec ce système primitif, a le tort de rappeler trop à ces indigents les attentes aux casernes parisiennes, les stations à la queue le leu, le matin, devant les restaurants de nuit. Il y a là une amélioration qu'on peut souhaiter prochaine et définitive. Rien, autre part, ne fait songer à la mendicité : pas même un tronc pour les employés, où le visiteur, par habitude, est tenté de déposer une pièce blanche en s'en allant.

Cette urgence d'une salle spéciale pour les repas, le conseil municipal de Paris y répond en proposant d'y consacrer la chapelle, placée immédiatement sous le Palais-Royal. De bizarres peintures : verdures, berceaux, arbres en fleurs, décorent, du côté de l'entrée, cette chapelle un peu nue. Ces fresques sont l'œuvre de pensionnaires. Dame ! ça n'a pas la valeur des Puvis d'Amiens, par exemple ; mais ça répond, autant qu'il a été possible aux auteurs, à la primitive destination de la peinture : l'ornementation des monuments.

Peu de bruit, peu de remuement, dans les promenoirs ; une sorte d'abattement sur bien des visages. Que de mystères enfouis ! que d'infortunes muettes ! On se cause à voix basse. Quelques parties de dominos et de loto, — passe-temps éminemment paisibles,

— sont engagées sur les bancs, entre les pensionnaires mâles, coiffés de la casquette ronde d'uniforme. Des sœurs en cornette passent; des cuisiniers font sonner les casseroles. Au fond de la grande cour, accroupi dans un coin, un malheureux se rase, tandis qu'un autre lui tient le miroir : groupe comique, aux postures bizarres, qui, malgré tout, fait sourire ; tableau qui n'aura pas son Murillo, et qui le réclame, cependant. D'autres individus se couchent sur le gazon, faisant le lézard au soleil. Un grand, sec, en tenue correcte, digne, va, vient, de long en large, seul, monologuant avec des gestes télégraphiques : pauvre homme ! c'est un ex-notaire ruiné, lésé d'un héritage considérable par la mort de sa femme, peu de jours avant le parent qui lui laissait, à elle, son bien !

Car tous les rangs sociaux sont représentés : des peintres à qui n'a manqué qu'un hôtel avenue de Villiers pour avoir du talent ; des comptables peut-être trop probes pour faire filer la caisse sur Belgique ; et, m'a-t-on affirmé, on a vu là des écrivains... publics ou non.

Soyons donc sans craintes, poètes, artistes, tas de vaincus de l'existence : si la maison Dubois nous est close, nous trouverons à Villers-Cotterets un refuge dernier. Le monde où nous nous agitons faisant du bien-vivre une exigence, donnant des désirs insensés, des tentations folles, aux rares heures dorées, doit bien cela à ses invalides, dont beaucoup, au demeurant, peuvent avoir une honorable misère. Aucune idée lugubre ne

vient à l'esprit ici. Mieux vaut, en somme, une fin là dedans qu'à un barreau de fenêtre d'une rue de la Vieille-Lanterne, comme pour ce pauvre Gérard de Nerval, — ou dans un cabanon, comme pour l'aliéné Armand Barthet ! Ainsi qu'à l'hôpital,

Pégase est un cheval qui porte
Au dépôt de mendicité.

Les agrandissements dont on voudrait faire profiter l'établissement consistent à prendre du terrain sur la pelouse du petit parc et sur les bosquets latéraux. Le Conseil municipal de Villers-Cotterets désirerait, lui, qu'on laissât intactes les promenades, le rond-de-danse, qu'on respectât les endroits où se tiennent les fêtes et les concours de toutes sortes.

Sans prendre parti dans l'incident édilitaire, on peut seulement souhaiter à la petite ville d'avoir bientôt, au milieu de ces belles allées où il dansait à vingt ans, en sortant de l'étude du notaire dans laquelle on l'avait placé, une statue d'Alexandre Dumas. Il demeurerait, en effigie, du moins, parmi les siens, salué encore par quelques vieux camarades ayant pris part à ses chasses, à ses galantes intrigues d'adolescent, à ses projets de célébrité, en un mot, à ses premières impressions, — les meilleures !

Novembre 1883.

XXX

TEMPS GRIS

A Antony Valabrègue.

Autour du haut clocher se pressent les chaumières :
Humbles logis, vieux murs lépreux, toits s'effondrant,
Verts jardinets en pente, où, tout l'été durant,
S'ouvrent sous les pommiers quelques roses trémières.

Des peupliers dressant là-bas leurs têtes fières,
Aux bouquets de roseaux froissés par le courant,
Tout, lorsque l'air est pur, s'illumine ; tout prend
Cette fraîche gaîté qui monte des rivières...

Mais à présent l'effet n'est plus qu'un souvenir,
Car voici que le temps paraît se rembrunir :
Telle une âme à l'aspect de la misère humaine.

La nature a parfois de ces rappels touchants :
Je songe, — le ciel gris, sans soleil, m'y ramène, —
Aux jours sans grands bonheurs des travailleurs des champs.

Vallée d'Automne, 1886.

XXXI

EN HALATTE

Au Directeur du *Progrès de l'Oise*.

Fleurines, 26 juin 1890.

Vous m'exprimiez, il y a quelque temps, l'aimable désir de publier encore, par-ci, par-là, de ma *copie*. « Nos gardes et nos bûcherons, affirmiez-vous, aiment à trouver votre signature en ouvrant leur *Progrès*. » Votre sympathie se faisait là l'écho de sympathies que je tiens pour fort précieuses, vous le savez. Les dieux sylvestres me préservent de négliger cette invite ! Articler pour ces dévoués et ces laborieux, alors que je viens chercher sous les hêtres de la Fortelle le bon repos nécessaire à la besogne littéraire ; parler d'eux entre amis, l'hiver, près du feu, en faisant sauter la bande du journal frais imprimé ; proclamer leurs mérites ; décrire le pittoresque de leurs occupations : la coupe du regain dans les enclaves, le martelage, la destruction des nids

d'oiseaux de proie, le débitage des arbres, la faînée, le transport des énormes grumes au port de la Croix où les attendent les péniches luisantes de goudron, c'est pour votre très irrégulier collaborateur, plaisir dont il ne laisse jamais échapper l'occasion. Si, de la Basse-Queue au Mont-Saint Marc, de Saint-Nicolas au Vivier-Corax, au Hourvari ou aux Grands-Monts, dans quelque poste ou quelque hutte des ventes de l'automne dernier, on conserve souvenance de l'écrivain qui depuis une dizaine d'années promène par là sa solitude, tenez pour certain qu'il associe à ses meilleures impressions et ces figures et ces paysages.

Je ne crains pas que l'on me reproche d'élargir aujourd'hui un peu mon cadre habituel. Le dialecte du Valois, tout affaibli qu'il soit en descendant, ne conservant pas son accent, se parle encore un peu en Halatte, où les manieurs de cognée portent toujours le nom antique de boquillons, ainsi qu'en forêt de Cuise...

Que ceci me soit donc une carte de visite à nos boisetiers. Que cette prose familière, à bâtons rompus, leur offre les excuses d'une infidélité momentanée,

Oh ! le besoin, l'attrait du changement !... Qui peut dire à quel souffle du vent on obéit ? C'est peut-être pour l'aimer davantage que je m'éloigne de l'habituelle forêt ?... Par un raffinement de dilettantisme,... pour en accroître en moi la nostalgie,... pour que de la comparaison elle sorte triomphante en mon estime ?... Peut-être aussi, pour que

rop de séduction de sa part ne me détourne pas du devoir d'écriture à accomplir ?

A tous ceux qui veulent bien se souvenir de l'auteur de cette lettre, qu'elle aille présenter un cordial bonjour et une poignée de main... Qu'elle porte, avec un verre de liqueur de prunelles, la santé de Notre-Dame-du-Bon-Accueil et des siens. Elle heurtera, ensuite, à l'huis des brigadiers, — mieux partagés, sous bien des rapports, que ceux d'ici, — logés spacieusement dans un coin d'abbaye romane ou gothique, d'un si bel effet au milieu des frondaisons épaisses. En amie, elle sonnera au presbytère de la paroisse dont dépend l'ermitage quitté : dans son cabinet encombré de livres, où nos contemporains font bon ménage avec les ouvrages canoniques, un prêtre à l'esprit libre, au cœur ouvert, la parcourra, absolvant d'un sourire l'exilé volontaire. Elle gravira, légère autant qu'un pigeon voyageur, les escarpements d'un plateau fortifié par les Romains, aux derniers jours de la lutte héroïque des Bellovaques, puis couronnés de pavillons conventuels, au moyen âge ; elle pénétrera jusque sur la table d'un salon où une gracieuse famille vit « entre l'art et la nature », pour emprunter le titre de la composition de Puvis, à l'Exposition du Champ-de-Mars ; et les maîtres la liront sans doute devant l'immense panorama qui déploie à leur vue tant de plaines, jusque vers Noyon et Coucy-le-Château, qui fait onduler au-dessous d'eux les futaies jusque par-delà la rivière d'Aisne, et qui ouate de brouillards

montés de la vallée verte les toits du village éparpillés au fond, tels que des pierres placées pour enjamber un gué.

Enfin, par vos soins, elle accomplira, mon épitre, toute la tournée du facteur : cette rude excursion quotidienne de sept ou huit lieues par les cailloutis et les sentes sous le couvert, depuis le chef-lieu de commune jusqu'au moindre écart, depuis la fastueuse construction écrasant de son luxe battant neuf les vieilles chaumières, jusqu'à la maisonnette du gardien du passage à niveau.

Dans le conte de Daudet, les oiseaux s'amusent de ce fait bizarre, anormal, incroyable, stupéfiant : M. le Sous-Préfet griffonnant des vers au lieu de méditer son discours à « Messieurs et chers Administrés... » Qui sait ? Une fauvette babillarde, en vigie sur un buisson d'églantier, apercevant, au bout d'une contre-ligne, le piéton de la Poste, préviendra-t-elle de l'événement ses compagnes, les grives et les lavandières : — Bon ! voici le porteur de nouvelles, le désiré, l'attendu... Un peu en retard, aujourd'hui. Dame, c'est mercredi ou samedi au calendrier des gens. Plus compliquée, la corvée, plus lourd, le sac, ces jours-là, à cause du journal... Mais chut ! ne chantons pas politique... C'est pourtant léger, sans consistance, le style des poètes !... J'en suis sûre, oiselles mes mies : petit bonhomme vit encore ! — Il nous reviendra quand les veilleuses fleuriront les prés, quand les rouges fruits du sorbier seront dévorés par nous, vers le temps

où les hardes de cerfs commenceront à escalader les hauteurs, et que les marchands ventiers apparaîtront pour estimer les lots, sans pitié pour nos nids, veufs des dernières couvées...

N'est-ce pas, mon cher Directeur, qu'en voilà bien long pour préambuler et sonner le changement de forêt ? Excuserez-vous la forme trop peu impersonnelle, l'emploi trop fréquent du *moi* ?... C'est peut-être à cause de cela même que ceci ressemble à une simple causerie, cigarette aux lèvres, avec le garde rencontré, ou devant la loge du charbonnier, en train de garnir de gazon son four habilement échafaudé, pareil à une taupinière gigantesque ?

XXXII

LA FERME ET LA FERMIERE

Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !
HÉGÉSIPPE MOREAU.

Ce n'est pas le château que j'aime : c'est la ferme,
Avec son pigeonnier au mitan de la cour,
D'où l'œil plonge, au delà des terres en labour,
Sur la zone des bois de l'Etat qui l'enferme;

C'est la fermière, vieille au pas agile et ferme,
De l'étable au fournil voyageant tour à tour,
Calculant si les blés, bien vendus quelque jour,
Vienne la Saint-Michel, pourront payer son terme.

C'est pourquoi l'on me voit, pique en main, sac au dos,
Par la sente des prés étagés en rideaux,
Gravir souvent le mont où son logis s'élève,

Pour écouter, toujours épris de nos patois,
Malgré l'étude en train, malgré l'heure trop brève,
Son langage fleuri de phrases d'autrefois.

XXXIII

AVANT DE ME METTRE AU TRAVAIL

C'est aujourd'hui la Saint-Jean, — la Saint-Jean d'été. C'est la fête de tous les épanouissements, de toutes les ardeurs, aussi. Hier soir, les gars de Saintines, — le pays du pseudonyme auteur de *Picciola*, — ont dû se disputer le bouquet couronnant le feu. A Vieux-Moulin, le curé qui, si fantaisistement, si satiriquement, sculpte des cannes de buis où s'enroulent tant de malice et d'ironie gauloise, à l'un des carrefours, a béni le haut amoncellement de faguettes, de bourrées et de paille, et l'illumination a fait courir ses reflets ondoyants sur le cercle des curieux attardés à cette joie nocturne. Et les jeunes filles présentes à la cérémonie sont rentrées au logis familial, certaines d'épouser, malgré les embûches tendues par les jaloux, malgré les volontés adverses, les jeunes gens se trouvant auprès d'elles, alors. J'ai ouï même parler d'indifférents de l'un et de l'autre sexe ayant allumé jadis, à l'un de ceux-là, des « feux » qui durent encore.

Ces flammes, ce m'est un signal, un appel, une exhortation.

J'ai décidé d'attendre cette date pour commencer d'écrire mon livre.

Feu sacré ou feu profane, il m'anime, il m'exalte l'esprit, cet embrasement superbe.

Floréal et prairial n'offrent que des préparations, des promesses, souscrivent le billet à ordre, libellé sur les feuilles vertes des platanes lutéciens, auquel messidor fera honneur à l'échéance prochaine, dans la grande campagne blondie... De retour en un nouveau gîte, avec mes notes prises sur le vif : — psychologie, langage, décor, — autrement dit, études de caractères, mœurs locales, milieu extérieur, — tranche d'humanité et de nature, — le fruit de ma pensée commençant à mûrir sur l'arbre, je m'apprête à en faire la difficile cueillette.

Il est là, dans mes paperasses, mon coin de Picardie analysé. Les jours précédents, passés au bord de la Somme, me l'ont précisé d'une façon de plus en plus nette, durant que je m'imaginais vivre l'œuvre projetée et que je m'imprégnais, là-bas, d'intense vérité. Et d'ici, avec le recul nécessaire à la vue d'ensemble, au rejet des détails inutiles, dans l'isolement que réclame l'écriture consciencieuse, je sens venir du Nord des bouffées d'air chargé d'odeur de tourbe brûlée, j'entends les deux notes en crécelle du cra-cra, la fauvette des roseaux.

Bien oublié, Paris, et volontairement négligé, et

absolument effacé de mes préoccupations ! Seule, dans le jardin, la note claire d'une toilette de femme pourrait y ramener mon attention. Mais celle qui la porte partage mes goûts ; je lui sais l'amour sincère de la campagne vigoureuse et la haine des élégances balnéaires, des plaisirs dispendieux énervant les sens et ne satisfaisant guère l'intellect. Comme moi, elle demande à l'atmosphère oxygénée des champs la force nécessaire à braver les menaces de décembre. Et, toute prête à remercier nos forêts favorites du commun réconfort qu'elles nous donneront, elle aspire à pleins poumons les brises douces courant sous le ciel.

Un critique dramatique me vantait la volupté de ne plus lire de journaux en son temps de vacances rustiques. Je la connais, cette jouissance : allègement de tout l'être, remplacement des idées des autres par de l'observation personnelle. Seuls, les organes politiques de nos parages prendront de mon intérêt. J'ai, parbleu ! bien dépouillé le vieil homme. Non, plus de théories d'art... rien que de l'art. Ne faut-il pas se reprendre à produire, après l'inaction des mois de souffrance !

Mais qu'en sera-t-il de ce livre à venir ? La main de papier blanc, c'est fait pour inspirer des doutes, des craintes, des hésitations. Des étrangers y trouveront-ils tout ce que l'auteur essayera d'y mettre ?

L'écrivain ne faiblira-t-il pas lui-même bien avant le prestigieux mot *Fin*, but vers lequel il s'acheminera

fiévreux, ruisselant de sueur? Le terrible « à quoi bon ? » ne s'abattra-t-il pas sur lui, en route, lui cassant bras et jambes ?... Certes, c'est banal, cette vérité que le plus bel ouvrage est celui que l'on entreprend et le plus mauvais, celui que l'on termine. Et puis, suivant un mot bien connu aussi, celui qui commence un livre est l'écolier de celui qui l'achève.

Pas moins, c'est une chance qu'une lueur d'espoir vous guide, que la volonté d'accoucher d'un brin d'idéal fasse se cristalliser en vous les molécules du rêve épars, que l'embryon de poème, de roman, de drame se nourrisse du meilleur de vous, jusqu'au jour... de voir le jour ! L'exemple d'hommes tels que Balzac et Flaubert, qui furent toute volonté et toute patience, et de Gautier qui trouva, lui, l'impeccabilité, en passionné de la forme, est là pour vous encourager. Leurs portraits devraient embellir les murs nus de la pièce où j'écris. Est-ce prétentieux, de citer ces gens-là, infirme, infime qu'on est ?... Non, ma foi. Le désir de s'approcher d'eux c'est le commencement du talent. Et mille fois vaut mieux la tentative d'originalité, même avortée, que la traînerie lâche et veule dans la commune ornière. Ecrire sans se sentir empoigné par le génie intérieur qui vous laisse entrevoir la possibilité d'apporter, à force de courage vainqueur des obstacles, de scrupules difficilement satisfaits, sa vision propre, de dire d'une façon neuve ce que d'autres n'ont pas dit, fichue affaire ! Les bravades des romantiques, pleins de jeunesse et de

fringance, prenaient pour cible le bourgeois pansu et cossu. Mais n'est-ce pas œuvre de philistinisme qu'ajouter à la production incessante de ce temps des pages empreintes de vulgarité, inspirées parfois par un désir de lucre auquel les meilleurs succombent, alors même qu'ils pourraient dédaigner ce soin ; que ne pas savoir attendre le moment favorable et se hâter aux dépens de la tâche entreprise ?

Il est des maximes que nous autres, à l'instar des versets du Coran dans les maisons arabes, ou des phrases des Pères, aux portes des cellules des chartreux, nous devrions inscrire autour de nos ateliers littéraires : de la prose de nos maîtres : celle-ci, par exemple, du grand Théo : « Il faut élever la foule à la hauteur de l'œuvre, non abaisser l'œuvre au niveau de la foule. » Des vers, surtout, aisément gravables dans les mémoires. Parfois des sentences vieillotes un peu, mais tout de même bonnes à rappeler, à mettre en pratique :

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Celle-là, dans laquelle Sully-Prudhomme se prouve si vraiment poète :

J'honore dans la plume un souvenir de l'aile.

Des ailes ?... J'en entends, j'en devine par centaines autour de moi. A travers la fenêtre ouverte, dans un jeune noyer, un pinson envoie son rire saluant l'aube ; des abeilles bourdonnent dans les troènes et le jasmin

dont les pousses folles passent entre les lames des volets. Le coq claironne. Par delà le courtil où les moineaux pillent les cerisiers, et par delà les terres où les blés grandissent, de l'orée de la forêt dont la masse limite l'horizon, une monotone chanson de coucou parvient jusqu'à moi, faisant valoir le calme salutaire des choses environnantes. Les hirondelles, au nid suspendu entre les solives de la voûte charretière, sont maintenant tout à fait accoutumées aux inoffensifs nouveaux venus.

Les gens du village les imitent. Les Parisiens ne leur sont plus sujet d'étonnement. A la fontaine, les femmes ne s'interrompent plus d'emplir leurs seaux, un poing sur la hanche, groupées au beau mitan de la route, sur le pavé national, pour commenter cette arrivée. La toute naturelle curiosité des premières heures cède à des intentions de causer, à des ébauches de voisineries. On a salué d'abord timidement, ne sachant pas trop, n'osant presque; puis, franchement, sans réticences. Les étrangers sentent moins les yeux fixés sur eux, avec cette obstination qui troublerait des voyageurs novices. Et sur leur passage, dans les maisons, on ne risque plus de se donner des torticolis, en quittant la couture ou le pot-au-feu, pour tâcher de les suivre du regard jusqu'au premier tournant de rue. Les enfants sortant de l'école, dont les heures d'étude vont régler les miennes, s'habituent à ces visages inconnus.

C'est une prise de possession, un droit de cité acquis

par trois ou quatre jours d'installation. Présentation faite. Glace rompue. Je suis chez moi.

Le temps même, sombre et couvert jusqu'à présent, s'est embelli ce matin. Le soleil s'est montré, glorieux, chassant les nuées noires qui embarrassaient son grand chemin. Suivant l'expression picarde, le *hernu* de la Saint-Jean se dissipe. Il y a du bonheur dans l'air. Ça flotte avec les parfums de fenaison, ça tombe avec la rosée. Pourquoi n'en prendrais-je pas ma part ?

Quelle que soit donc ta destinée, volume dont je vais tracer en tremblant les premières lignes, manuscrit sur lequel je resterai si longtemps penché, je t'aime déjà pour les illusions que tu me suggères. Enfant de mon cerveau, je te chéris pour le mal que tu me causeras...

L'azur tente l'essor des alouettes.

Artiste, essaie aussi tes ailes !

Sauvages fruits, ravis trop tôt par le passant,
Croissez parmi les grands bouleaux et les gros chênes...
— Ferai-je ta cueillette, en des saisons prochaines,
Arbrisseau de mon œuvre, arrosé de mon sang ?

XXXV

L'ÉGRATIGNURE

Vous rappelez-vous, Cécile, cette promenade dans les bois, un de ces automnes derniers, en plein pays de Caux, — votre pays, chère havraise?

C'est pour moi, durant l'accablement d'octobre, quand, seul avec mon chien, je parcours les routes, lui, faisant fuir quelque couple de cerfs effrayés, moi, plongé dans des mélancolies, un peu d'azur égayant ma mémoire; et, à chaque nouveau printemps, je ne sais quelle espérance vague me revient, de donner, près de vous, avant la fin de l'année, une suite à ce souvenir.

Hélas! c'est un leurre, cet espoir-là! Les exigences de la vie nous ont séparés à jamais; les convenances du monde vous ont imposé un bonheur lointain : vos jours sont liés maintenant à ceux d'un maître et seigneur dont il vous a fallu apprendre le parler peu familier à vos lèvres de Française...

Comment nous étions-nous pris pour quitter le

gros de la société dont nous faisions partie, ce jour-là? Voulez-vous, douce absente, me laisser vous accuser d'avoir été un peu ma complice pour trouver une raison? — Vous souriez! — Oui, n'est-ce pas? nous étions de moitié dans ce soudain projet d'escapade.

La pluie avait tombé toute la nuit et dans la matinée : cet orage avait assez profondément raviné les chemins, bordés de hêtres, où le cocher du château n'osait qu'à peine se hasarder avec le mail-coach neuf.

Mais moi, déjà, en quelque sorte, sur le marchepied du wagon, je devais m'éloigner. Vous aviez dit, sachant mes goûts de paysagiste littéraire : « Je veux que vous emportiez des émerveillements de notre campagne normande. Nous sortirons une dernière fois. Il faut que nous vous fassions voir la Fontaine-Madame : c'est délicieux!... Laissez-vous encore piloter, comme disent nos marins. »

Et vous savez, Cécile, si je m'abandonnais volontiers, corps et âme, à vos connaissances approfondies de la topographie du canton, si je craignais peu de m'égarer à vos côtés!

Nos compagnons restèrent donc. Ils avaient vu tout ça, eux, dix fois, cent fois. Les dames, châtelaines et invitées, appréhendaient fort de gâter leurs toilettes et leurs souliers d'étoffe. Votre jeune frère leur avait proposé d'aller boire quelques bols de lait à la ferme devant laquelle nous étions arrêtés. Pour le vieux capitaine, il était certain que la fermière trouverait

dans un coin d'armoire un flacon d'eau-de-vie de cidre à lui offrir.

Ils sautèrent donc de voiture et nous les laissâmes se diriger, en franchissant, un par un, la barrière au tourniquet de bois, vers la rustique habitation qu'on apercevait entre les branches des pommiers nouvellement gaulés.

Nous réussissions à merveille. J'écris : *nous*, quelle prétention ! Nos regards, du moins, s'étaient entendus instantanément; il n'y avait pas eu de longue préméditation. C'est notre excuse. Et puis, nos amis nous favorisaient avec une complaisance vraiment étonnante.

L'un près de l'autre, nous traversâmes le chaume d'un champ dont le bois formait la clôture. Vous releviez attentivement votre robe, pour ne pas l'accrocher aux éteules dures et mouillées. Oh ! je la vois encore cette robe : — du cachemire d'Ecosse gris, avec des biais de soie bleu marine à la jupe et aux manches. Au bout de la pièce de terre, un chemin presque carrossable s'offrait. Seulement, ça descendait rapidement entre les taillis, de distance en distance surmontés de baliveaux, de grands chênes réservés dans les coupes et cerclés d'un anneau de peinture rouge. On était forcé de courir.

Maintenant que les feuillages jaunissants nous cachaient, nous nous étions rapprochés. Je vous avais pris la taille, en mettant mon pas à votre pas décidé. J'aurais voulu valser avec vous, là, seul à seul, sur ce

gazon humide, vous enlacer à pleins bras, mignonne fille, mieux que quelques jours auparavant, je n'avais pu le faire, parmi paysans en blouses bleues et paysannes en coiffes blanches, à une *assemblée* du voisinage.

Ah ! je tremblais beaucoup, je vous assure, en vous parlant. — J'ose vous l'avouer à présent, sachant bien que vous ne vous fâcherez pas... Quant à me faire les yeux méchants, c'est une des rares choses qui vous sont impossibles. — Oui, je tremblais et je commençais, dans mon trouble, à oublier de faire précéder votre joli nom musical du titre de « mademoiselle ».

Il y avait dans notre chemin, sur les bords, parmi les inévitables chardons s'envolant au vent, quelques saponaires encore et des chicorées sauvages à fleurettes bleues. Dans les fonds, auprès des flaques d'eau fangeuses, on voyait les premiers colchiques montrer leurs tubes rosâtres à peine entr'ouverts qui annoncent la mauvaise saison. Je vous fis un bouquet de toutes ces choses que nous laissait cueillir septembre, prêt à disparaître : un joli fouillis, cette gerbe, — aussi étrange que mes paroles étaient incohérentes. L'avez-vous quelque temps conservé, Cécile ? — Non, n'est-ce pas? on ne garde pas une pareille botte de foin? — Mais, qui sait? un des brins d'herbe odorants qui la composaient, une de ces fleurs de colchiques, pâles autant que des lèvres donnant un baiser d'adieu ?...

Bientôt nous arrivions à une large éclaircie, tout au fond, tout en bas. Devant nous, une lande

abrupte, incultivable, aux herbes rares, jaunies par l'été, toute semée de pierres; à notre gauche, les bois sombres, massés d'une façon superbe et dont la ligne semblait au loin, en descendant, toucher le sol.

Tout près, on entendait glouglousser un filet d'eau tombant d'une longue gouttière fixée au talus par un bout et jaillissant sur les cailloux du chemin que nous allions suivre. C'était la Fontaine-Madame.

A vingt pas de là nous tombions en extase devant une chaumière délabrée, aux portes et fenêtres mal jointes, aux murs de torchis écaillés, lézardés, troués et rayés des diagonales de charpentes noires aux lignes irrégulières. Elle était coiffée, cette masure, d'un toit bas de paille épaisse, velouté de toute une végétation de saxifrages, d'artichauts bâtards, de giroflées encore vertes. — Oh! les toits de chaume!... Comme on a tort de priver les villages de ce luxe de verdure que la nature leur offre!... Bientôt le mot de chaumière ne sera plus qu'un vocable suranné, enregistré seulement pour mémoire par les dictionnaires. — C'était en pleine solitude: un jardin délaissé la précédait; mais depuis le printemps la morelle aux grappes noires, le bouillon-blanc, la fumeterre, l'hièble, le séneçon, la large consoude aux feuilles doublées de blanc, l'amarante, toutes les plantes des terrains non entretenus s'en étaient donné à pousser parmi les herbes potagères qui avaient monté et les herbes mauvaises, aux épaisseurs de tapis.

Et vous m'avez alors raconté l'histoire de cette ca-

En réalité, je n'en croyais rien. Mais dans l'étroit passage, à peine tracé parmi les épines-vinettes, les houx, les prunelliers et les néfliers, entre les murailles des noisetiers et des châtaigniers, je pensais être plus près de vous, pouvoir mieux vous tenir serrée contre moi, et peut-être, grâce aux hasards des branches qui font courber la tête, des faux-pas sur les cailloux, des glissades sur les aiguilles des sapins, vous mettre sur la joue un baiser qui me brûlait la bouche.

Oui, elle était bien peu large, cette sente, et mal aisée, et obstruée : depuis le temps de la vieille femme, personne, sans doute, n'y était passé. En maints endroits, il fallait faire une trouée. — « Mais c'est une forêt vierge d'Amérique ; nous sommes perdus », prétendiez-vous avec des rires, en répétant des bribes de relations de voyages du capitaine. Il arriva même qu'une fois j'eus du mal à m'en tirer. Le roncier avait poussé ses rameaux si loin, il était mêlé de tant de tiges de houblons et de sarments de viornes, que cela formait des lianes, des ponts suspendus pour les écureuils.

Avec ma canne, je pensais bien en avoir raison. Mais ce ne fut pas sans qu'il m'en coûtât quelque chose ; une grosse épine m'entra au beau milieu du dessus de la main.

— Aïe ! m'écriai-je.

— Quoi donc ?

— Oh ! rien : une égratignure.

— Voyons.

C'est alors que vous m'avez pris la main et que vous l'avez regardée. Un peu de sang avait jailli entre les veines. J'arrachai l'ardillon de bois qui m'avait percé jusqu'à la chair.

— Oh ! du sang... Vous êtes blessé... Il faudrait appliquer un baume sur la plaie.

— Bon ! est-ce que vous connaissez les vertus des simples ?

— Non, ma foi ; je ne suis pas encore si peau-rouge que ça. C'est égal, c'est pour moi que vous souffrez, c'est pour moi un devoir de vous guérir.

Et vous avez porté ma main à vos lèvres, en vous inclinant un peu ; et vous avez sucé le sang de l'égratignure. Et pendant que vous agissiez ainsi, aimable vampire, je vous baisais au front.

Oh ! ne vous troublez pas, Cécile : votre mari ne s'est aperçu de rien. La trace du premier et unique baiser que je vous donnai n'est pas restée imprimée sur votre peau douce, si facilement rougissante, sur votre front de vingt et un ans.

Certes, ce serait imiter le mauvais goût des concetti italiens, de vous dire qu'avec cette goutte de sang vous avez aspiré mon âme. Mais, tout ébloui, il me parut à l'instant que cette larme rouge, bue par vous, établissait entre nous une parenté morale : que vous me preniez ainsi tout entier, et que j'étais à vous désormais. — Ce n'était qu'une griserie d'amoureux, L'avenir a brisé, aussitôt formée, cette bulle de savon teintée de rubis.

Ce fut tout, n'est-ce pas ?

— Nous sommes fous ! murmurâtes-vous.

Et quelque temps nous allâmes sous les branches, sans souffler mot, comme effrayés.

Ah ! cette petite marque, cette éraflure, je souhaitais qu'elle ne s'effaçât jamais. Mais, si légère, elle ne devait pas tarder à disparaître complètement. En se fermant, elle enfermait en moi votre caresse : je la garde encore dans mes veines.

Si jamais, je n'avais souffert davantage !... Si d'autres, qui ne vous valaient pas, ne m'avaient pas contraint de me jeter tête baissée au-devant de plus terribles dangers qu'un buisson de ronces hérissées de tous leurs dards !... Si celles-là, du moins, ma chère Cécile, avaient apporté un doux remède au mal d'esprit qu'elles causèrent !... Mais non, l'égratignure qui me laissa croire un moment, par un gentil mouvement de compassion de votre part, que, du moins durant une minute, mon affection discrète vous avait émue, aucune autre femme ne lui donna un pendant. Il en est qu'un coup de poignard reçu devant elles laisserait froides, dont la bouche ni les mains ne savent sécher les larmes qu'elles font répandre.

Nous arrivâmes enfin en haut. Le champ déblavé se présentait de nouveau. Nous avions fait plus de chemin qu'il n'était nécessaire. Mais je ne m'en plaignais pas.

Nos amis nous attendaient patiemment : on les avait fait entrer dans le pressoir où coulait le cidre, et

c'était pour eux un grand plaisir. Les dames buvaient à pleine sébile le jus doré.

Personne ne se douta de rien. Le capitaine plaisanta un peu et affirma en riant qu'on n'aurait pas dû nous laisser partir seuls. Puis, votre gamin de frère, en tournant autour de vous pour vous faire boire aussi, s'écria une fois :

— Tiens ! qu'est-ce que tu as donc là, Cécile, sur la lèvre ?... On dirait du sang !

XXXVI

SONNET POUR PRENDRE CONGÉ

Vaudrampont, frais hameau blotti dans la clairière,
Ainsi qu'en son hallier un liteau de chevreuil;
Nid de pigeons bisets, cachette d'écureuil
Où j'ai connu des mois de quiétude entière;

Ermitage dressant sa maison forestière
Dans un riant milieu qu'eût reproduit Chintreuil,
A tes arbres géants, poussés avec orgueil,
A tes chaumes, j'adresse une chanson dernière...

Le vent et la gelée et les cruels brouillards
Me disent qu'il est temps de partir. Et je pars,
Emportant des regrets... Et t'en laissant, peut-être?

La nature, ici-même, à mes instincts répond.
Le calme bienfaisant jusqu'en mes os pénètre.
Les vacances, pour moi, s'appellent Vaudrampont!

1883.

XXXVII

LA BOUDINÉE

Mes bonnes gens, quelle régalade ! quelle franche lippée !

On l'a tué ce matin, choisissant un dimanche, afin que toute la maisonnée assistât à sa mort, le gros cochon qui grognait si bruyamment sous son toit adossé au clapier à lapins, au bord du champ cultivé qu'étreint, en guise d'entreillagement, la ceinture des hauts arbres. Tellement proche elle se trouve de la forêt, cette cellule où s'engraissent les porcs, que certainement les libres sangliers nomades qui, la nuit, viennent de leur boutoir retourner les truches, se souciant peu des aboiements du chien, doivent flairer la présence d'un individu appartenant au même genre qu'eux, enfermé là. Et tout porte à croire qu'il s'établit, à la pâle lueur des étoiles piquant le plafond de la clairière, entre les vagabonds et le régulier, des dialogues variés, à l'instar de ceux que supposent les fabulistes. Les uns, grands ravageurs et fourrageurs,

vantent les avantages de la vie à ciel ouvert, n'ayant que le souci des poursuites, les jours de chasse, le soin de la construction des bauges de fougères arrondies en berceau pour garantir la portée de jolis marcassins gris, zébrés de blanc, — portant livrée, suivant l'expression de ces monstres d'hommes, — et se réjouissent de disposer d'une inépuisable provision de glands, de faînes, de champignons et de racines. L'autre, gros moine pansu, célèbre, de sa voix ronflante de chantre, les bienfaits de la paresse dans l'asservissement domestique, avec, tous les jours deux fois, le son, les eaux grasses, la purée, apportées à pleines marmitées, sans qu'il lui faille se déranger, par la maîtresse ou sa fillette.

Tout a une fin, en somme. Le robuste ragot, qui, à l'heure où tout dort, se glisse ainsi jusque sous les murs de l'écurie, sans réveiller ni le charretier, ni les chevaux, ni les vaches, à l'occasion, éventant le propriétaire résolu à défendre son bien, et posté à l'affût dans l'intérieur d'une meule de blé, n'est pas sûr de pouvoir demain renouveler le même tour de force, si les rudes limiers des veneurs découvrent ses traces, si le vautrait, au moment décisif, l'oblige à vider l'enceinte où il se bottit parmi les aunes et les grisards, dans les flaques d'eau. Mais l'autre, le frère civilisé, le courtisan, le vendu, se prélassant, digérant dans sa servitude fangeuse, est-il plus assuré d'une longue existence? Hélas! pour celui-ci le terme est limité à des jours moins nombreux que ceux de

l'indépendant solitaire. Entré là, joli petit goret, rose comme un amour en pâte tendre, après six, huit, dix mois d'endormissement, victime cloîtrée et châtrée, un triste jour, adieu la vie !

Et de lui, de son *âme*, l'on fera des pyramides de bonnes choses.

Ce qui en ville, dans un abattoir, dans une arrière-boutique de charcutier, semblerait répugnant, ici, en pleine nature, près du fumier qui fermente, du roussi qui coule, des bêtes de la basse-cour qui grouillent, malgré son réalisme, n'a rien que de sain et appétissant.

Ce n'est pas une petite besogne, allez, cette opération de la boudinée ! Il y faut de la pratique, un coup d'œil..., ou mieux, un coup de couteau expérimenté. Aussi un sacrificateur passé maître a-t-il été mandé extraordinairement et est-il venu d'un village de la vallée. Il a revêtu le tablier bleu, retroussé ses manches de chemise, et il aiguise une dernière fois son glaive sur un pavé, tandis qu'on lui apporte le martyr non résigné, dont les cris expriment la même volonté que celle de la comtesse de Pimbèche : ne point être lié. Pourtant, on vous l'a fixé à une échelle étendue par terre, telle qu'une croix. D'un tour de main, son affaire est faite. L'injustice et la gloutonnerie humaines vont êtres contentées. L'acier, plongé dans le cou, divise la trachée-artère. Le vieux bourreau, qui en est à sa cinquantième ou soixantième exécution, sait épargner la souffrance au pauvre animal.

Devant la porte, un feu de joie, maintenant. On va le flamber sur l'herbe. Et les enfants, amusés par le pétillement des flammèches de paille montant dans le grand chêne, dansent une ronde. Le tueur s'arme d'une grattoire et gratte, et rabote, et nettoie sur tous les sens cette belle couenne dure, jaune, épaisse, reliure de ce volume pantagruélique.

Alors va commencer le détripaillement de l'*utile* ami, si apprécié après sa mort. En lui faisant une incision longitudinale, on va voir ce qu'il a dans le ventre.

Ici se place l'antique, l'inévitable plaisanterie qu'on pourrait appeler les honneurs de la queue, ainsi que, vers la fin du laisser-courre, avant la curée chaude du cerf ou la fouaille du sanglier, ont lieu, au profit d'un personnage d'importance, les honneurs du pied, accompagnés d'une sonnerie spéciale. Dame ! on est gaulois dans ces campagnes du Valois, et l'opérateur et ses aides sont heureux de faire tomber dans le piège les gens qui ne sont pas d'ici, surtout ceux qui semblent mal disposés à entendre la plaisanterie.

Un collégien, garçon de treize ou quatorze ans, sournois, grognon, assiste à la cérémonie :

— Veux-tu la queue ? lui demande le bon cochonnier, en indiquant le joli appendice tourné en trompe, tirebouchonné de façon à séduire le gamin.

— Oui.

— Prête un tiot peu ton couteau.

Tout aise, le jeune monsienr sort son eustache. Le

paysan, aussitôt, enlève l'objet promis, l'offre ironiquement avec des politesses grotesques. Mais au lieu de rendre le couteau, il feint de l'avoir, par mégarde, enfoncé quelque peu dans la cavité sise au-dessous du prolongement de la colonne vertébrale du supplicié... Rires de la galerie.

— Tu sais, dit le vieux farceur, c'est vingt sous pour le ravoir... Allons, cours à l'auberge et fais-nous servir un litre !

Mais l'autre, hargneux, fronce les sourcis, boude.

— Bon, bon !... Ah ! tu vas être grondé par maman... On t'en donnera des petits couteaux ! Plus moyen d'aller à la *garoche* des nèfles !... Tu as appris très bien de choses dans ces livres de latin, mais tu ne savais pas celle-là, pas vrai ?

Et le couteau, sous son pouce, se précipite de plus en plus dans l'extrémité du tube digestif. Il y disparaît entièrement.

Il n'est pas perdu, parbleu ! on le retrouvera tout à l'heure, mais dans quel état, grands dieux ! Et il faudra bien que le mauvais garçon finance...

C'est là, certes, un jeu qui ne serait pas de mise dans la bonne société et qui sent son Rabelais joliment. Croyez qu'on le renouvellera à vos dépens, si vous vous trouvez par là, nouveau venu, à pareille fête. Et payez tout de suite chopine... Les aubergistes, mari et femme, le garde du triage voisin, le vacher, le charretier en riront jusqu'à la prochaine boudinée. La vie, ici, est peu fleurie d'événements joyeux.

Oh ! la belle nature morte, à présent suspendue debout, le long du mur ! La splendide anatomie presque humaine ! — Chacun des assistants se rappelle maintes comparaisons de circonstance. Moins baignée de lumière, car elle rayonne en plein soleil, ce serait un Rembrandt. Tel un diptyque large ouvert, la bête montre ses trésors intérieurs, qu'on lave et relave à grande eau et d'où ruisselle un sang abondant, recueilli religieusement. Elle offre, frais et beau, son cœur précieux. Les longs écheveaux des *boyes* sont tirés et placés sur une table. On les nettoie, on les vide. On jette l'amer, — le seul fiel qu'il ait eu, l'innocent. On retire la fraise, toute plissotée à l'instar d'un bas de jupon; à un clou, l'on suspend le foie, et la vessie est abandonnée aux moutards qui s'en font un ballon. Par jeu, l'on se met à auner toute cette corderie : une quinzaine de mètres d'intestin grêle donneront une jolie filée de boudin, et une dizaine de mètres de gros boyaux fourniront l'enveloppe des saucisses et des andouillettes.

Et toujours le boudinier approprie, racle, presse, entre ses doigts ces tuyaux emplis des produits d'une digestion interrompue.

— Pouah !... dire qu'on mangera de tout ça ! Et qu'on s'en lèchera les doigts, ajoute-t-il, en citant à l'appui de son dire l'opinion du bon curé de son pays, un des amis de la maison.

Cependant, la partie féminine de la compagnie n'est pas restée inactive. Les dames et les gamines se sont

mises à éplucher les oignons; même, les hommes les aident un peu à ce travail.

Tout le monde pleure... En voilà un qui ne s'en va pas sans qu'on s'attendrisse sur son sort !

Est-ce l'effet de cette irritation des glandes lacrymales produite par l'odeur forte du légume bulbeux qui inspirerait des idées graves ?... Toujours est-il que, pendant que l'opérateur, tout à ses fonctions, apprêtait sans discontinuer les interminables boyaux, lui et moi nous étions émus à tel point que nous abordâmes les hautes questions sociales. Et diable ! il s'en fallut bien peu que cela dégénérât en philosophie : on arrive à tout par la charcuterie !

Mettons les oignons hachés menu comme chair à pâté avec la graisse dans la marmite suspendue à la crémaillère de la grande cheminée; activons le feu de faguettes et de débris de culées de hêtres qui flambe et lèche gourmandement les parois du vase et, pareils aux sorcières de Macbeth devant leur sinistre fricassée, redoublons d'attention et retournons cette marmelade. Bouillonne, chaudière !

Il saisit sa boudinière, le bon boudinier, et à l'aide de ce petit entonnoir, il pousse, il enfourne le mélange dans les boyaux qui, vides, ont l'air de *toilettes* de couleuvres en mue, qui, pleins, s'allongent et se tortillent, ainsi que des serpents, dans la grande telle de terre rouge ; les câbles avec lesquels le grumier suspend les arbres, soulevés par sa chèvre au-dessus de son haquet, semblent moins gros, moins

forts que ces spirales de boudins, chauds et parfumés, alléchants, pleins de promesses.

Tout cela va cuire de nouveau ; puis c'est le tour des andouillettes. Les quartiers de lard, bien salés, vont s'enfouir dans les grandes outres.

O providence des ménagères en détresse, rien de toi ne sera perdu ! Pendant quinze jours au moins, l'hôtesse ne sera plus embarrassée de savoir quoi offrir aux voyageurs affamés.

Quoiqu'on soit loin encore de Noël, cette mort a mis sens dessus dessous grands et petits, jeunes et vieux. Le pauvre impotent qui, là-bas, sous son chaume délabré, maigrit de privations; le garde-cantonnier; tout le hameau, enfin, aura sa part du gros cochon, de ce bon ami chez qui tout est délectable, du groin aux pieds... Et l'on bénira, au moins durant un repas ou deux, en manière d'actions de grâces, la Nature qui fait pousser les glands pour les cochons et naître les cochons pour les hommes.

O Monselet !

XXXVIII

AUTOMNE FORESTIER

Au brigadier Heinold,
le doyen des gardes de Compiègne.

Toute d'or, charmant l'œil ébloui qu'elle étonne,
Oh ! comme la forêt est superbe en automne !...
Il n'en oubliera pas le parfum singulier,
Celui qui la connut, piéton ou cavalier,
Après que les oiseaux ont vendangé la sorbe ;
Quand, voilant le soleil qui bientôt les absorbe,
Les brouillards du matin, sur les branches posés,
Montent des prés couverts de colchiques rosés.
Promeneurs, chaque instant du jour nous extasie,
Jusqu'au soir qui descend, baigné de poésie,
Laissant entendre au loin bramer le cerf couru.

Parfois c'est un ragot qui, franchissant le ru,
Quand l'aboi des limiers fait tressaillir les aunes,
De ses coups de boutoir fouille les feuilles jaunes.
Alors c'est un spectacle animé, dangereux :

Plus d'un chien décousu jette un cri douloureux.
Mais le vautrait, vainqueur enfin, coiffe la bête !...

Et l'on se passionne ; et l'on se met en tête
Des admirations pour ces coins de pays,
Pour le hameau, l'enclave et ses champs de maïs,
Le poste où le marcheur se repose et bavarde,
Et pour le vieux soldat en vareuse de garde.

Octobre 1885.

XXXIX

CAUSERIE AU PIED D'UN CHÊNE

16 septembre 87.

Un bruit singulier, étrange, surprenant, — qui mériterait encore un plus grand nombre d'épithètes, si l'ermite de la Chaussée Brunehaut ne craignait de plagier la Sévigné des *Rochers*, — circulait, ces jours derniers, aux entours du logis d'où le vent emporte ces feuilles manuscrites, moins légères et moins douces que la soyeuse pellicule argentée des bouleaux sveltes. Comme c'était invraisemblable, il n'était pas impossible que cela fût. Boileau a fait, pour des cas pareils, un de ces alexandrins-proverbes dont il avait le secret.

En plusieurs phrases, voici la chose : vous jugerez si les amoureux de nos bois avaient tort de s'inquiéter.

On avait vu récemment un monteur, les jambes armées de griffes, se hisser tout en haut de la bille du chêne de Vaudrampont, ce produit si curieux de la végétation de notre sol, qu'on cite en plus d'un

ouvrage spécial, but de promenade des gens des environs. — Parvenu à cette situation élevée, notre homme, sous les yeux d'agents supérieurs, assemblés au pied du géant, à l'instar des notables de Lilliput toisant Gulliver, jetait à l'aréopage les dimensions de la tête, des bras, de la taille du patient, l'auscultait, le percutait, rendait compte de son état de conservation, constatait que, malgré un ou deux petits défauts véniels, le cœur est encore bon chez lui, etc., etc. Et ces messieurs, ensuite, cubaient, estimaient l'individu objet de leurs études.

Tout cela produisait des allées et venues. C'était comme une descente de justice sur le lieu d'un crime. Il ne passe pas tant de monde, d'habitude, en ces parages, pour qu'une réunion d'une dizaine d'hommes aux allures graves et aux bottes élégantes n'y fasse un peu sensation... Mais voyez les folies de l'imagination, même dans des cerveaux qui n'ont pas accoutumé de bouillonner ainsi que ceux des écrivains !... On s'émut, on se tourmenta. Cela, je vous assure, prenait des proportions dignes du bel arbre soi-disant menacé. — Il n'y avait plus à se le dissimuler. Cette fois, ça y était : le chêne allait être abattu. D'aucuns affirmaient qu'on l'enlèverait pour le porter, pieds et poings liés, j'entends : racines et branches, à l'exposition de 1889!... Voyez-vous ça ! Un concurrent naturel à la ridicule, inartistique et dix fois plus haute tour Eiffel ! — Une curiosité comme l'arbre antédiluvien qu'on montrait pour dix sous, ces mois

derniers, aux Parisiens, au bas du Cours-la-Reine. — Et, nouvelle forêt déambulant par les routes, à la façon de celle de Macbeth, sur un chariot construit *ad hoc*, il aurait, en son voyage, défoncé quelques ponts, brisé quelques coins de murs, traîné par tous les percherons qui conduisent les grumes au port de la Croix. M. Alphand ne se serait jamais vu à pareille fête. Mais la forêt de Compiègne, elle, aurait perdu une de ses merveilles.

Comme il y a toujours un peu de vrai dans les légendes ; comme il n'y a guère, sous bois, de fumée sans feu de charbonniers, les courses d'étrangers venant contempler l'arbre paraissant plus fréquentes depuis peu, on en concluait à l'arrêt prononcé. On avait dû apprendre de côté et d'autre ce qu'il en était ; et chacun, sans nul doute, se hâtait auprès du pauvre condamné. C'étaient ces visites *in extremis* qu'on fait aux êtres chers près de disparaître.

Et quelqu'un vint me trouver, me remplissant d'épouvante. (Ici, entre parenthèse, je prie qu'on m'excuse de n'employer pas, en cette fantaisie, un procédé plus objectif. J'essaie à rendre mon *moi* le moins haïssable possible.) Puisque je m'étais improvisé un jour, sans mandat, le protecteur des vieux arbres, l'occasion, me dit-on, se présentait à nouveau de rompre une lance contre le vandalisme, le manque de tact de nos administrateurs !... Un précédent dont j'avais à me féliciter et que nos boquillons n'évoquent jamais sans me causer une véritable joie,

m'indiquait, cette fois encore, la marche à suivre. Les chênes de la Brevière s'étaient, jadis, bien trouvés de ma faible intervention. Celui-ci valait bien une plaidoirie pareille, en bonne et due forme, une pétition au Ministre, au besoin.

C'était donc mon devoir : protester, protester énergiquement, député intransigeant des faunes et des hamadryades, faire respecter encore les droits imprescriptibles de l'art et de l'histoire !...

Ah ! bonnes gens, quel four vous m'alliez faire commettre ! Et qu'il est bon de tourner sept fois et plus sa plume entre ses doigts avant de formuler de semblables revendications ?

Certes, oui, il y eut bien, en haut lieu (sans jeu de mots) un semblant d'intention, une vague idée de tailler en plein dans notre géant pour en enlever les beaux morceaux, le bois de première catégorie, comme échantillon. Mais les conseils de la sagesse prévalurent : combien d'autres offriraient un diamètre plus considérable que celui-ci, sans être d'une telle élévation, qualité qui fait toute sa gloire !... Que de frais inutiles, à notre époque d'économies !... Que dirait, en somme, ce cylindre, aux visiteurs d'une exposition ?... Pourrait-on leur présenter aussi le milieu ambiant, l'atmosphère, l'humus fécond où germa, dans de si bonnes conditions, le gland initial, durant un lointain printemps qu'ont connu peut-être seulement les grands pères de nos aïeux ? La véritable exhibition d'une forêt se fait dans cette forêt même. Les naïfs qui rappor-

tent de la mer une bouteille d'eau salée ne suggèrent pas à leurs amis et connaissances, en leur en offrant une goutte, la notion approximative de l'étendue de l'Océan.

Donc, remettons-nous, forestiers, mes camarades, d'une alarme si chaude. « Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude », en matière électorale ou autre. Le forfait, un instant appréhendé, ne sera pas perpétré. Même, je suis autorisé à démentir officiellement les méchants bruits, à couper les ailes au canard. La vérité rassurante vient de m'être affirmée, bien sympathiquement, par l'un des agents supérieurs qui pousse jusqu'à la vénération raisonnée l'amour des arbres. Et je vous la communique bien vite, par le journal, cette bonne nouvelle.

Il demeurera là, le grand chêne, escorté de deux hêtres, sans doute aussi âgés que lui, pareil à un roi qu'accompagnent les plus importants seigneurs de sa cour. Pour les derniers jours de ses semblables, il faut le feu du ciel. Ce serait un sacrilège, la cognée de l'homme. Bien d'autres promeneurs viendront, ainsi que je le fais, s'asseoir sur l'herbe d'où il s'élance, dominant ses voisins, regardant de toute sa hauteur ancestrale l'humble hameau, si pittoresque, lorsqu'il conservait encore ses chaumières de paysans, avant qu'aucune construction aux tons criards ne le déshonorât. Pendant plus de siècles qu'il n'en a vécu, on admirera sa stature superbe.

Et remarquez-vous, à ce propos, combien l'adjectif

séculaire, qu'on accouple invariablement au mot chêne, signifie peu de chose ? Un chêne de cent ans, qu'est cela, vraiment ? Un enfant, un adolescent.

C'est égal, nous l'avons échappé belle, tout de même. Lui parti, qu'eut-il resté à ce groupe de maisons, pour attirer l'attention ?... Une simple enseigne d'auberge, sur la route ? Le souvenir de quelque rêveur inconnu qui aime à y vivre en loup de bois ?... C'est peu, convenons-en, et ne justifierait pas la halte des équipages...

Si pourtant j'inspirais aux excursionnistes à Champlieu le désir de se mesurer auprès du géant en question et de faire une courte station devant la table rustique des excellentes gens qui, chaque été, m'accueillent avec un sentiment devenu à la longue de l'amitié, cette prose n'aurait pas paru inutile à tout le monde [1]. Et ça démontrerait victorieusement l'utilité des grands chênes et des petits poètes.

A propos de ces bains, de ce temple et de ce théâtre de Champlieu, plus intéressants que tant d'autres, parce que moins connus, moins banalisés, je constate l'intention, déjà parlée avec quelques personnes amies, d'une représentation, d'une restitution d'art antique, parmi ces ruines superbes, trop peu entretenues et respectées.

Puisse la note épinglée ici provoquer en ce sens un petit groupement de délicats, d'amateurs, soit à Compiègne même, soit à Paris.

XL

LETTRE D'UN SOLITAIRE

A Gaston Sévrette.

En vain des voix m'ônt rappelé,
Une blanche main m'a fait signe.
J'ai résisté, — le cœur cerclé
D'un triple airain,— tranquille et digne.

Car, n'ayant pas fait mon devoir,
Je me suis mis en retenue,
Seul, attristé, songeant à voir
Ma forêt bientôt demi-nue.

Quoique jadis très peu mondain,
Me voici retiré du monde.
Nouveau Candide, mon jardin,
C'est le vent du nord qui l'émonde.

Tout m'a quitté, jusqu'à mon chien
Qui trouvait morne l'ermitage.
Si soupirer faisait du bien,
J'exhalerais : « Fleuve du Tage ! »

Sous le toit de l'ancien sorcier
Dont le hameau garde mémoire,
Je poursuis, sombre écrivassier,
Mon cabalistique grimoire.

Le plafond bas de la maison
Est rayé de vieilles solives
Et les vitres, — mon horizon ! —
Ont des tons verdâtres d'olives.

Même les souris et les rats
Abandonnent le nouveau maître :
Dans le grenier, ces scélérats
Ne trouvent plus à se repaître.

Ils sont cruels et pluvieux,
Et froids déjà, ces jours d'automne :
Il faut me chauffer comme un vieux,
Dans le coin où je me cantonne.

Je vais et viens en gros sabots,
« Dans mes bois », comme dit cet autre ;
Mais je goûte un entier repos,
Et je m'y baigne, et je m'y vautre.

Ah ! si j'ai souvent, au printemps,
Abandonné cette tanière,
Et sous les rameaux palpitants
Trop fait l'étude buissonnière ;

Rimeur prodigue, coutumier
Du fait, si j'ai, — quelle imprudence ! —
Mangé mon pain blanc le premier,
A présent, je fais pénitence.

La fantaisie aux frais atours,
Dans un nuage de poussière,
Ne me parle d'autres amours
Que des amours de *la Moussière*.

Dans l'âtre démantibulé
Avec peine brille la flamme...
Je suis pourtant tout consolé :
J'ai gardé du soleil plein l'âme.

Et je conserve, — autre agrément,
Quand, quittant un instant la plume,
J'entends l'eau tomber lourdement, —
L'espoir d'achever mon volume !

1883.

XLI

ADIEU

A L.....

De l'endroit où, au temps passé, je suis venu saluer la forêt verte, sur la hauteur, — du seul point où elle apparaisse entièrement — j'ai voulu l'embrasser, toute rouillée et chaude de tons, d'un dernier coup d'œil d'adieu.

Alors, cher oiseau craignant les temps gris et les pluies, tu n'étais pas encore près de moi ; — à présent, tu t'en es allée... Alors, j'espérais ; à présent, je me rappelle.

Dans des allégories, on voit des vieillards qui, songeurs, du sommet de quelque montagne, regardent à leurs pieds couler le fleuve des jours vécus. Ainsi je m'oublie à voir monter vers moi, du bas de la côte, les buées d'octobre, enveloppantes, changeantes de formes, et s'y dessiner idéalement les quelques souvenirs que nous a faits une saison peu généreuse de jours rayonnants.

Cette succession d'impressions, de prairial à brumaire, est-ce donc l'image de la vie, pour nous ? Oui, certes, de l'ensemble même de l'existence. Mais nous la recommençons chaque année. Le cœur n'est-il pas un peu pareil à ces arbres ? Ne s'épanouira-t-il pas de nouveau, l'an prochain, fêtant, par des battements plus joyeux, plus nombreux, la renaissance de la terre ? Ah ! lointaine est encore pour nous l'époque où les feuilles, détachées des rameaux et voltigeant au vent, nous attristeront en nous faisant craindre notre fin, à nous-mêmes. Mais en vain l'homme voudrait varier à l'infini ses sensations : dans le cycle des saisons, le reflet des phases que traverse la nature, ombre ou lumière, l'atteindra toujours. Même, cette parfaite concordance des phénomènes du monde extérieur, auxquels nous ne pouvons rien, et de nos impressions, cette sorte de contre-coup que nous subissons, est le grand charme de la vie à la campagne, — la campagne grande et sereine, non gâtée par les vulgarités élégantes, l'ostentation du bourgeois à la paysannerie ; — une campagne qu'on doit aller chercher de plus en plus loin.

Quel chagrin, dis-moi, résisterait longtemps, sans la moindre éclaircie de confiance en l'avenir, à l'épanouissance soudaine de la forêt en mai, au moment où l'arbre entr'ouvre ses bourgeons, *s'émaye*, comme s'expriment si poétiquement nos bûcherons en paraissant former un verbe du nom même du mois où ce changement s'opère pour eux ?... Quel bonheur ne

s'attendrirait pas et ne songerait pas à ses lendemains devant cette nature demi-voilée, subissant les alternatives d'azurs si vite tachés et de grisailles mornes qu'on voudrait voir fuir rapidement ?

Quand la saison ment à ses promesses, quand l'été n'est pas pour nous la revanche de l'hiver, il faut trouver en soi-même la source des joies convoitées.

Qu'importent les maussaderies de la température et les tristesses de la politique, si l'embellie réside dans nos esprits calmés ?

Il est rare que l'automne ne réserve pas des heures délicieuses à ceux que tourmente l'étude de la compréhension des choses.

Mais tu es partie déjà et tu ne verras pas descendre le soir dans les bouleaux blonds, se teinter d'un rose orange, d'une inexprimable douceur, le ciel au-dessus des grandes avenues, ou entre les gaulis de chênes, — les chênes obstinément verts. Tu ne sauras pas, cette fois, — car qu'est-ce qu'une description, si exacte qu'on veuille la rendre, auprès de la vue même de l'objet décrit ? — combien sont belles, avec ce ton doré qu'elles ont, défiant la plus fine aquarelle, les hautes fougères fanées entourant le pied des hêtres où les familles des usagers vont recueillir la faîne. Tu ne respireras plus au crépuscule l'odeur des fours à charbon allumés près de la route verte, où sont les loges en forme de cônes, sur la place toute noircie de frasil. Elle est pénétrante et âcre, cette odeur, et la fumée emplit toute la coupe nouvelle où s'alignent

les bois débités. Tu ne sentiras pas non plus les parfums d'amande de certains buissons et ceux des feuilles remuées au passage. Tu ne seras plus émue à la vue du cerf tenant tête aux chiens dans l'étang, lorsque le maître d'équipage, carabine en joue, va lui envoyer le relai de rigueur et que les trompes vont sonner la curée.

Quoique prétende Alfred de Vigny, que « le son du cor est triste au fond des bois », nous l'avons souvent trouvé attrayant, ce bruit que les fanfares font répéter par trois ou quatre échos successifs dans le lointain. Était-ce l'agrément de notre tête-à-tête qui lui donnait ce caractère ? — Seul, on voit les choses tout autrement. — Pourtant, presque toutes les sonneries sont joyeuses ou simplement insignifiantes : ainsi les quelques notes du rappel des chiens. Il fallait le vague à l'âme des romantiques, les burgs allemands et les farouches forêts noires, pour justifier ce vers, admis ainsi qu'une vérité incontestable et cité par les dames langoureuses. Il n'est, vois-tu, que l'olifant du vénérable don Ruy Gomez pour paraître triste, quand on l'entend, fatal et terrible, du balcon menant au logis nuptial qui doit rester vierge.

Si cependant la journée a daigné nous donner l'illusion de quelques heures d'été, la nuit, tôt venue, ramène à la réalité des dates. Le brouillard blanchit la prairie et fait frissonner le marcheur. Il est des tempéraments à qui cette humidité est fatale. Toi-même, amie, tu la redoutais pour nous. Mais quoi ! faut-il se sevrer si promptement de la poésie de l'au-

tomne, ruisselante de tant de choses superbes ! Dût la santé faire expier ces joies, l'on ne saurait s'en détacher. Il est bon, il est salutaire de souffrir pour son art : on ne l'en aime que mieux. Ne demande-t-il pas, comme vous autres, femmes, des gages certains de passion, avant de nous accepter ? Qu'est une peine physique auprès des jouissances de l'intelligence ? Ah ! si la faiblesse du corps ne trahissait pas si souvent les ambitions du cerveau !...

Redescendu au gîte, la mélancolie m'envahit. C'est l'adieu. Tout est glacial et morne. Tout est solitaire. La salle est vide. Les mille riens qu'une femme aimée éparpille autour d'elle et qui nous charmeront toujours, nous, les hommes, ont disparu de la chambre. Un chat-huant vient jusqu'à la fenêtre, aveuglé par la lumière, faire entendre son cri profondément, désespérément tourmentant. C'est à songer, près du feu, à des sujets graves, à examiner sa vie. La forêt, du reste, ramène à l'homme ; la mer éloigne de lui. Au bord de l'océan, l'écrivain pourra être lyrique ; sous les arbres, il sera plutôt intimiste, subjectif.

Toute séparation m'est un deuil, qu'il s'agisse, ainsi qu'hier presque, du départ d'un être chéri, ou de mon propre éloignement d'un endroit qui m'est favorable :

D'invisibles liens, frêles et douloureux,
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Et ces liens, dont parle le penseur naturaliste, je ne les romps pas sans souffrance réelle.

Oui, c'est bien l'adieu. Ce mot est partout : dans les feuilles qui tournoient, dans les croassements des corbeaux, noirs calvaniers de la Saint-Martin ; dans les roseaux et les joncs qui se penchent, languissants, flétris, sur les ruisseaux ; dans les bruyères sèches ; dans le ciel obscurci.

Adieu, forêt ! Adieu donc, ouvriers avec qui l'on aime à causer ; agents forestiers habitant les curieuses demeures des moines d'autrefois ! Adieu, bêtes de plume et de poil ! Adieu, déesses et dieux ! Nymphes, hamadryades, faunes, sylvains, pourquoi, en effet, ne pas croire à votre présence réelle au milieu des fourrés, sous les écorces, parmi les herbes ? On nous a donné pour articles de foi des fables plus invraisemblables !... Et croire à vous aussi, bon saint Hubert, Adonis chrétien... sans Vénus ! Rentrez tous dans vos mystérieuses demeures.

Le livre est fermé où sont les formules d'incantation qui vous feront revivre pour moi au printemps futur !

XLII

CARTE DE VISITE D'UN SYLVAIN

I

Bonjour, bon an, aux bons gardes
Forestiers;
Aux dix cors vivant en hardes;
Aux sentiers;

Aux rouges-gorges des haies
Et buissons
Qui remplissent les futaies
De chansons;

Aux doux écureuils; aux traîtres
Sangliers;
A ces géants : chênes, hêtres,
Peupliers;

Qu'à la récolte prochaine
Des grands *faux*,
L'excellente huile de faîne
Coule à flots.

Que la vieille misérable
Trouve encor
Sous le frêne, sous l'érable,
Du bois mort

Et des moissons de fougères,
Du gazon
Et des fraises bocagères
A foison.

Boquillon plein de courage,
Garde aussi
Un bras robuste, à l'ouvrage
Endurci.

III

Enfin désir égoïste,
— J'en souris ! —
Lassé de la vie artiste
A Paris,

Quand dans la forêt qu'il aime
Ardemment,
Cherchant le repos suprême,
Un moment,

Il ira, sous le feuillage
En arceaux,
Répliquer au babillage
Des ruisseaux,

En été, qu'elle procure
La faveur
D'un peu d'ombre et de verdure
Au rêveur!

Paris, décembre 1883.

XLIII

A LA SAINT-BLAISE

L'hiver s'apaise.

Eh bien ! oui, j'en avais la nostalgie, absolument ; je languissais pour elle, la Forêt. Ça me durait, d'attendre un prairial que des vœux seuls ne sauraient rapprocher autrement qu'en imagination, à grand renfort de réminiscences des fenaisons passées.

Pourtant, sous mes yeux, derrière la fenêtre du logis parisien bien clos, par une de ces bonnes fortunes que le citadin, rustique à ses meilleures heures, tient avec raison pour ses plus grandes joies, les jardins du voisinage, où les merles font leurs nids au printemps, — comme dans la chanson de Nadaud, — dressent leurs platanes et leurs sycomores avec des intentions de futaie. Ils étendent, pour mes regards seulement, hélas ! leurs tapis quelquefois verts, à l'instar des clairières. Un léger pavillon de briques remplit là, faute de mieux, le rôle de la maison forestière.

Pour accroître l'illusion toujours facile, heureusement, aux gens à la sensibilité prompte, un dessin d'ami, — aimable présent qui me fut une surprise, — me retrace l'aspect dénudé, que prennent aux approches de l'an nouveau, les lieux quittés splendides à la fin de l'automne, avec la blanche habitation grelottante, privée des feuillages la protégeant des bourrasques. Bien plus, — souvenir matériel comparable à celui qu'offre aux expatriés ce peu de terre rapportée d'Alsace où l'on plante pour eux l'arbre de Noël, — dans une jardinière végète près de moi un pied de fougère dans sa motte d'humus natal. Sur une gourme détachée de la bille d'un hêtre, excroissance tournée en forme de console, une buse naturalisée agrafe ses pattes duveteuses, éploie ses larges ailes, entr'ouvre son bec et semble vouloir prendre l'essor, fixant une invisible proie... Même encore, un verre de liqueur de prunelles, fruits dont la cueillette a été une fête, me permet de m'assimiler un peu de la forêt et me coule de la sève dans le sang...

Autant de choses, vous en conviendrez, bien faites pour empêcher que l'on perde la notion des bois !

Cela, cependant, ne me suffisait pas. Un amoureux profondément épris se paierait-il de la platonique contemplation d'un portrait ? Baiser seulement en cachette, une boucle de cheveux ou un gant dérobé à sa belle, maigre régal, en somme, pour l'appétit d'un affamé de volupté !

Je l'ai revue en hiver.

C'est une impression excellente que celle-là : à la Chandeleur, à la Saint-Blaise, grâce à la rapide transition de deux ou trois heures de voyage, passer de la rue bruyante qu'on habite aux magnifiques avenues, délicieusement sombres, qui se croisent à milliers dans ce massif.

Vrai ! j'étais ému en approchant : même sensation, presque, que celle qui vous empoigne la poitrine et vous la serre à l'écraser lorsque l'on se rend à un endroit où l'on sait devoir rencontrer inévitablement une femme jadis adorée. Il n'y faut pas trop s'exposer, à ces tentations-là, prétendent les expérimentés d'amour. Bah ! Pourquoi non ? Si la petite bête est morte, qu'importe ?... Si elle survit, mieux vaut lui donner cet aliment que la laisser se consumer en désirs vains.

Combien changée peut-être ; combien troublée par les infortunes, cette grâce juvénile dont nous gardons l'image !... Qui sait si l'aspect des objets extérieurs, aujourd'hui, après trois mois d'absence, ne va pas détruire en moi, ou au moins affaiblir pour un temps, l'admiration que j'en conserve, aussi nette et enthousiaste qu'aux premières visions ? — Quoi donc ! c'est là ce qui m'a jadis ravi, transporté d'admiration ! J'ai pu me sentir des joies d'écolier lâché en liberté au milieu de ce décor maintenant fané, défraîchi, dont la vue, bien sûr, ne me suggérera que des pensées mélancolieuses, et, en attendant, me fait

plus frileusement enfoncer les mains dans mes poches et me cacher les pieds dans la paille couvrant, en guise de peau d'ours, le fond de la voiture? Cette nature n'est que pour plaire aux chasseurs à tir, individus poursuivant un gibier plus réel que celui des songeurs bayant aux colombes, ou lisant à petits pas: son peu de pittoresque n'a aucune chance de les distraire de leurs sanguinaires besognes.

Ces idées m'occupaient en traversant la grande plaine des Eluas qui domine la vallée d'Automne et d'où, par les beaux temps, toute une partie du Valois, jusqu'à la forêt d'Halatte, s'aperçoit. Le petit cheval allait paisiblement, laissant le loisir de bien regarder. Pourquoi se presser? Il me semblait que j'étais attendu, tandis que j'allais surprendre. — La drôle d'idée, tout de même, d'arriver ainsi chez ses hôtes d'été sans raisons sérieuses, sans l'excuse d'une visite à un parent, de la maladie d'un ami,... tout bonnement pour s'offrir des sensations nouvelles!

Opaque et noir, avec seulement une légère teinte rousse au sommet, le grand mur d'arbres de la Fortelle s'étendait devant la route qui l'entaillait d'une embrasure augmentant à chaque tour de roue. Le vent emportait rapidement vers la droite de lourds nuages de pluie ne demandant qu'à crever sur les champs, sur les noyers de la ferme de Brassoire, trait d'union des deux forêts jumelles. Et parfois les hauteurs voisines bossuant l'horizon, dans une lutte dont un unique rayon de soleil triomphait, s'éclai-

raient en plein de lueurs fugitives les couvrant rapidement, tapis aux nuances lumineuses déroulé du faîte à la base. Seuls accidents de terrain, ces côtes de Retz (les cartes du commencement du XVIIIe siècle écrivent encore Villers-Coste-Retz), prennent de loin, ainsi, une importance de montagnes. Et du côté opposé l'on devine, plutôt qu'on ne la distingue, l'énorme taupinière du théâtre romain de Champlieu.

Au bruit du véhicule, des milliers et des milliers de corbeaux quittent en croassant les pièces de terre où ils s'épandaient par longues traînées d'encre, s'occupant à éclaircir à leur profit les semailles,

> Pillant la future abondance
> Dans les sillons ouverts par eux,

chantent les vers de Mürger, qu'on croirait de Pierre Dupont.

A la lisière, des tas de fagots de bois mort, ce superflu que laissent choir les branches pour l'utilité des malheureux, attendent qu'on les vienne prendre. Et voici que paraissent des vieilles qui, ployant sous leurs fardeaux habilement préparés, ayant des attitudes curieuses, quasi fantastiques, des silhouettes emblématiques de la saison, sortent d'une contre-ligne subitement entrevue au passage.

Comme elles, tout est morne et décrépit autour d'elles, les pauvresses ! Elles sont bien ici dans le

milieu qui leur convient. Tableau de peines et de souffrances : misère des gens et désolation des choses !

Toutefois, de distance en distance, des ronces toujours vertes et bronzées, des houx font des premiers plans qui semblent vouloir rappeler septembre et donner des espérances d'avril. Puis, malgré la neige disparue, le givre, l'eau, le vent, dans le bas des petits hêtres, subsistent, tenaces, des touffes de feuilles rousses d'un agréable effet parmi ces grisailles où s'enfoncent les routes menant aux pays enclavés, au Four-d'en-Haut, à Saint-Nicolas ou Saint-Jean. La pensée s'attache à ces riens qui, aussi légers et cassants que des oublies, n'ont pas disparu, pourtant; telles ces illusions, nées aux heures vierges et naïves, qui demeurent toujours chez nous, à peine entamées par les années : rêves que les vulgarités de l'existence ont froissés de leurs mains rudes, mais qui nous tiendront encore chaud au cœur quand ce sera l'hiver pour lui.

Voici, enfin, après maints circuits, la maison habituelle, le lieu d'élection. Les exclamations des gens, les oh ! et les ah ! d'étonnement, les nouvelles des uns et des autres, les récits des méfaits des fauves, l'histoire de la dernière faînée, ayant cessé, pendant qu'un copieux repas s'apprêtera, une promenade pédestre va nous remettre en présence d'effets nouveaux éveillant des idées imprévues.

Ah ! certes, l'hiver réserve des joies aux amateurs

de paysage; — d'autant meilleures, ces joies, qu'elles sont plus rares.

Il est midi. Le temps s'est éclairci. Il y a du bleu dans le ciel : cela vous en met dans l'âme.

Les fûts des hêtres, accentués par la lumière vive, s'argentent merveilleusement et les fougères se dorent à leurs pieds qu'enveloppent des manchons de mousse d'un beau vert frais. Car c'est maintenant le temps des mousses épaisses et chaudes : nulle végétation étouffante, ni viornes, ni chèvrefeuilles, n'en empêche l'épanouissement : toujours quelque chose vit dans cet apparent engourdissement tombal.

De grandes ombres portées, par instants, frôlent les gazons secs. Tout prend une douceur grise adorablement fine. Les ogives des petites avenues se teintent de mystère et semblent, noires tout au bout, des bas-côtés de cathédrales. Ces bouleaux que nous aimions tant n'accusent plus sur le plafond du ciel que des ramilles innombrables, de plus en plus minces et ténues, à ne former qu'un brouillard.

Vois, ma chère, les coins qui nous sont familiers : « le chemin de la messe », à travers les ventes. Parmi ces arbres aux blancheurs de cierges, j'aimais à t'entraîner, à la lune, en répétant des stances berceuses de Musset. A peine, sous les feuilles amassées depuis notre départ, les reconnaîtrions-nous, ces sentiers : nos souvenirs sont les cailloux dont, Petits Poucets d'un conte vécu, nous les avons jalonnés; nos baisers sont les miettes de pain. Eux, si favorables, si

inspirateurs de tendresses, ils veulent me perdre aujourd'hui dans leurs halliers dépouillés et leurs touffes de grandes herbes mortes. Ils me dépaysent. Ils me troublent. Ceux mêmes qui nous furent des guides vers des bonheurs cachés, ne les suivons pas : ils dirigent vers les ruisseaux grossis sur les bords délayés desquels on enfonce jusqu'à la cheville. Ils nous trahiraient à présent : notre sillage resterait marqué dans ces feuilles remuées.

Quittons donc les fonds pleins d'aunes et de frênes. Gravissons les pentes. Allons contempler des panoramas. Grimpons dans les abatis d'arbres où les bûcherons pratiquent des expurgades. Rien ne gêne plus la vue et, dans toutes leurs bizarreries de formes, avec leurs monstruosités amusantes, les charmes s'offrent à nous, véritables Mayeux de la famille végétale, tout griffés des traces des monteurs.

Des nids d'écureuils sont visibles dans les branches, où sautent les gentils quadrupèdes en robe feuille-morte, qui jouent à cache-cache avec le passant. De légers chants d'oiseaux se font entendre : ce sont les mésanges, les pinsons, les rouges-gorges, régalés de cette subite éclaircie, et qui essayent leurs cordes vocales pour le temps des futures amours ; — très prochaines, dirait-on, car, en bien des places, de petites fleurettes à l'aspect de muguet percent déjà à travers la fourrure du sol.

De tout là-haut, les côtes lointaines se présentent d'un bleu foncé que fait valoir le ton général, gris

rouillé. Ces échappées d'espace laissent voir les dévalements des hauteurs couverts d'herbe blonde, de gramen séché qu'on croirait une poussière d'or.

Nulle tristesse : de la gaîté, au contraire. L'esprit, de même que la terre, jamais en repos, dès que le sentiment inspiré par novembre s'efface, dès que sonne une autre année, se reprend, non plus à regarder en arrière, mais à aspirer vers l'avenir.

Un grand silence règne. C'est une solennelle sérénité. La belle gelée, seule, empêche qu'on s'attarde à ces contemplations. Et les heures sont brèves, dont, en cette saison, on peut ainsi profiter.

Tout à coup, dans la sonorité de l'air pur, un cri d'appel franchement accentué, un hou... houp ! envoyé à plein gosier, de tout là-bas, d'un endroit où la forêt est tonsurée et laisse à regret le champ libre aux maisons, se répercute d'écho en écho.

C'est un signal. Cette voix nous est connue. Hâtons-nous. Déjà doivent fumer sur la table l'odorante omelette au lard ou le râble d'un lapin de garenne. Et bientôt il faudra, le soir venant vite, songer au retour à la ville.

Loin que mon sentiment pour la forêt ait diminué, je vais revenir plus épris encore.

Ayant assisté à l'apparente agonie de la nature, j'ai, de la sorte, voulu la voir en son imposante léthargie. J'ai soulevé le linceul qui la cachait. Elle n'est qu'assoupie : c'est le grand repos revivifiant.

O douce belle au bois dormant ! d'Avril, ce Prince

Charmant, tu recevras le baiser qui réveille et féconde. Vers le temps pascal, les « bergeronnes » suivant le troupeau, les chardonnerets et les bouvreuils des haies, en leur patois que nous comprenons avec des bondissements d'allégresse, jetteront cette bonne nouvelle au monde : Pan est ressuscité !

FIN

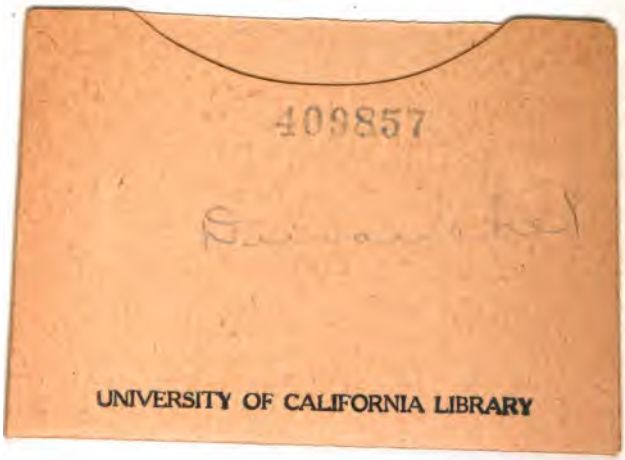
Dans la sincérité d'une âme de poète,
Voilà quel est mon rêve et mon désir secret :
Quand la nuit du tombeau pour mes yeux sera faite,
Mon cœur à mon amour, mon corps à la forêt.

Saint-Jean-aux-Bois, 2 *nov.* 1891.

TABLE

Dédicace.		7
Quand la pluie les retient à l'auberge		9
I.	Départ	13
II.	Une Chaumière et un Cœur	21
III.	Par la fenêtre	25
IV.	Vision de verdure	31
V.	La Saint-Hubert des gardes. Soir de fête.	33
VI.	La Villa des Bouleaux	45
VII.	Panorama	47
VIII.	Les Chaumières.	57
IX.	Lever de soleil	63
X.	Au temps des fraises.	69
XI.	Tableau d'enseigne.	71
XII.	La Chanson du Bon-Accueil	85
XIII.	Un Musée sous bois	89
XIV.	L'Heure de la soupe	99
XV.	Le Dossier de Dagobert et Saint-Eloi	105
XVI.	Le Discours d'un brigadier.	127
XVII.	Le Père la Polka	133
XVIII.	Journal de province.	141
XIX.	Bran de Judas.	147
XX.	Cigarettes	167
XXI.	Quatorze Juillet sous les hêtres	169
XXII.	Une bonne action	177
XXIII.	Pèlerinage à Ermenonville.	181

XXIV. Fusains 191
XXV. Le Désigneux. 193
XXVI. D'après nature 211
XXVII. La Retraite manquée 219
XXVIII. Dualité. 233
XXIX. Au pays de Dumas 235
XXX. Temps gris. 247
XXXI. En Halatte. 249
XXXII. La Ferme et la Fermière 257
XXXIII. Avant de me mettre au travail. . . . 259
XXXIV. La Sente aux Néfliers 267
XXXV. L'Égratignure. 269
XXXVI. Sonnet pour prendre congé. 281
XXXVII. La Boudinée 283
XXXVIII. Automne forestier. 291
XXXIX. Causerie au pied d'un chêne 293
XL. Lettre d'un solitaire 299
XLI. Adieu 303
XLII. Carte de visite d'un sylvain 309
XLIII. A la Saint-Blaise 315

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

YB 54079